



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

NYPL RESEARCH LIBRARIES

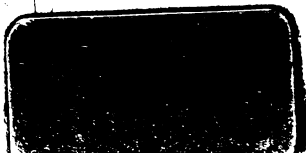


3 3433 07578953 1

LEDOX LIBRARY



Durckinck Collection.
Presented in 1878.









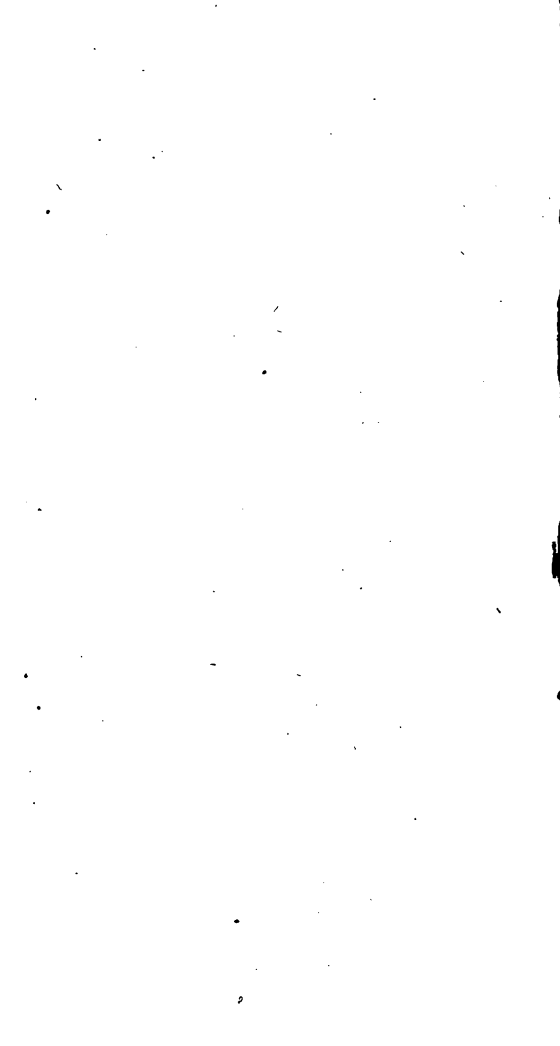


Donat

ceuvres de NKI



Œ U V R E S
C H O I S I E S
D E M . D O R A T .
T O M E P R E M I E R .



Œ U V R E S

CHOISIES

DE M.^e ^{claudé - Joseph} DORAT.

TOME PREMIER.

Les 3 volumes se vendent 6 liv. brochés.



A P A R I S ,

CHEZ DELALAIN AINÉ, LIBRAIRE,
rue St. Jacques, N° 24c.

M. DCC. LXXXVI.

Avec approbation, & privilège du Roi.



1000
1000
1000

AVERTISSEMENT.

PUBLIER les ŒUVRES CHOISIES de *M. Dorat*, c'est se conformer à l'opinion le plus généralement répandue au sujet de ce spirituel Ecrivain. On a dit, on a répété de toutes parts qu'il s'étoit trop abandonné à sa facilité, & qu'il n'y avoit point d'Auteur dont un choix en quelques volumes, dût être plus agréable. C'est donc le Public lui-même qui a fait naître l'idée du Recueil que nous lui présentons. Il l'a pour ainsi dire approuvée d'avance : mais l'exécution n'étoit pas sans difficultés. *M. Dorat* a eu des admirateurs zélés & de très-sévères critiques. Ceux-ci pourront accuser l'Editeur d'a-

vj *AVERTISSEMENT.*

voir admis un trop grand nombre de piéces dans l'élite de ses Œuvres : les autres regretteront fans doute de n'en pas trouver assez. On a pris un juste milieu. On n'a pas rejeté les Ouvrages qui n'ont que de légères taches , mais ceux qui en ont le plus. On a cru aussi ne devoir faire aucun usage des morceaux dictés par un ressentiment un peu trop vif , tels que le *Dialogue de Pégase & de Clement* ; ni des Poésies trop libres , comme les Contes des *Dévirgineurs*, de *Combabus* , des *Cerises* , &c. ; mais on a fait une exception en faveur de celui d'*Alphonse* , qui n'est pourtant point de nature à effaroucher les personnes qui ne

AVERTISSEMENT. vij

font pas austères à l'excès. D'ailleurs il n'étoit guères possible d'exclure des *Œuvres choisies de M. Dorat*, un de ses Ouvrages le plus connu & qui a le plus de réputation.

Nous aurions pu placer à la tête de ces trois volumes, un Eloge historique de cet Ecrivain: nous avons préféré un Précis sur sa vie, & nous l'avons regardé comme un hommage moins indigne de lui. On commence à ne pas plus croire aux Eloges qu'aux Satires: nous espérons qu'une appréciation motivée pourra inspirer plus de confiance, & accorder ensemble les intérêts de l'Auteur & ceux de la vérité.

viiij. *AVERTISSEMENT.*

Pour les Ouvrages que nous n'avons point réimprimés , nous avons cherché à en donner quelque idée dans une Notice ; nous y avons fait entrer les morceaux qui nous ont paru mériter le mieux d'être conservés.



P R É C I S

S U R L A V I E .

D E M. D O R A T. (*)

CLAUDE-JOSEPH DORAT, né à Paris en 1734, d'un Auditeur des Comptes, originaire du Limousin, étoit de la famille de *Jean Dorat*, qui eut de la célébrité dans le seizième siècle, & composa plus de cinquante mille vers Grecs ou Latins. Le moderne *Dorat* n'étoit pas si savant : mais il eut des talens plus aimables. Destiné par ses parens à la magistrature, il en fut détourné par son goût pour la Poésie, & entra dans les Mousquetaires en 1757. Ce dernier état contrarioit moins ses penchans : il n'y resta cependant que peu d'années : mais

(*) On s'est servi pour ce Précis, d'une Lettre qui a paru en 1780 dans le Journal de Paris; mais on est entré dans plus de détails. Le Précis & la Lettre sont du même Auteur.

il y contracta vraisemblablement l'habitude de ce ton leste & cavalier, de ce vif amour du plaisir, & de cet ingénieux persiflage qui caractérisent un si grand nombre de ses productions. Ses premiers essais furent dans le genre dramatique; quand on a été témoin de quelques triomphes au Théâtre, aucune espèce de gloire ne paroît ni plus brillante, ni plus promptement acquise: aussi est-ce une ambition commune à presque tous les jeunes gens qui se sentent quelque talent pour les vers. Celle de notre Auteur étoit excusable: il avoit reçu de la nature une grande facilité, & il étoit encouragé par le célèbre *Crébillon*. Mais le peu de succès de la Tragédie de *Zulica* en 1760, & de *Théagène* en 1763, l'écarta quelques années d'une carrière trop périlleuse.

Vers cette époque, *M. Colardeau* ayant donné son héroïde d'*Héloïse* qui fit une si prodigieuse sensation, *M. Dorat* publia une réponse d'*Abailard*: quoique moins touchante, elle fut accueillie favorablement; & ces deux rivaux se lièrent d'une amitié qui ne s'altéra jamais. Ce genre étoit utile aux jeunes Poètes qui vouloient se préparer à la Tragédie &

s'exercer au langage des passions : mais il avoit aussi ses inconvéniens, sur-tout pour le public ; il ne consistoit le plus souvent que dans des monologues ou des récits. *M. Dorat* trouva le moyen d'en compenser la monotonie par le choix des sujets, par des tableaux intéressans & une versification très-soignée. On lut dans le temps avec une sorte d'avidité la Lettre de *Barnevelt*, celle de *Comminge*, celles de *Valcourt* & de *Zéila* : les ornemens typographiques contribuoiént à la vogue de ces poétiques essais qui se succédoient rapidement. Mais ce qui augmenta beaucoup la réputation de *M. Dorat*, c'est qu'il commença dès-lors à partager le sceptre des Poésies fugitives avec *M. de Voltaire*, dont la gloire ne se partageoit pas aisément. Tout événement un peu remarquable soit dans la politique, soit dans l'empire de la galanterie, échappoit rarement à ces deux Muses faciles & brillantes. A peine forties de la plume de l'Auteur, ces légères productions se répandoient dans la Capitale, & de la Capitale dans les Provinces. On s'en arrachoit des copies avec cet empressement que l'on doit considérer comme le suffrage le plus

flatteur & le moins équivoque. *M. de Voltaire* étoit proclamé, pour ainsi dire, le Poëte universel : *M. Dorat* obtint plus spécialement le titre de Poëte des Femmes. On lui reprochoit à la vérité de n'être pas toujours fidèle au ton de la nature, & de ne pas éviter avec assez de soin le jargon éphémère de ce qu'on appelloit encore dans ce temps les petits-maitres : mais ces défauts mêmes étoient quelquefois si séduifans chez lui, les fleurs qu'il répandoit à pleines mains avoient des couleurs si vives, les traits dont étinceloient ses Poésies, étoient si faillans, que les lecteurs les plus sévères ne pouvoient se défendre d'applaudir à la réunion de tant de graces, de talens & d'esprit. Il eut même la satisfaction de fonder pendant quelques années une espèce d'école ; car nous avons vu un multitude de jeunes Poëtes s'efforcer de marcher sur ses traces & d'imiter jusqu'à son ton : malheureusement chez la plupart d'entre eux, ses bonnes qualités parurent très-affoiblies, & ses défauts exagérés. *M. de Peyray* étoit peut-être celui dont la manière approchoit le plus de la sienne. Amis intimes, tous deux brilloient chaque année

dans les recueils à la mode : mais il semble que *M. de Pezay* ne se servoit du talent de tourner de jolis vers , que comme d'un moyen de plus pour réussir dans le monde, tandis que *M. Dorat* concentrant toutes ses prétentions dans la Littérature , cherchoit à s'y affurer une place parmi nos grands Ecrivains. Il s'occupoit depuis long-temps d'un Poëme qui devoit lui faire autant d'honneur parmi les gens de Lettres , que ses Epîtres lui en avoient fait auprès des Elégans & des Femmes. On devine que nous voulons parler du *Poëme de la Déclamation*. Les Littérateurs le regardent en effet comme la base la plus solide de sa réputation. Des vers travaillés avec soin, des portraits bien frappés, d'excellens détails didactiques ont placé ce Poëme au rang des bons Ouvrages de notre siècle.

A la facilité la plus extraordinaire, *M. Dorat* joignoit une égale activité. Avec de telles dispositions, il étoit difficile, pour ne pas dire impossible de mépriser la gloire; il s'en étoit cependant fait une sorte de système : mais un penchant invincible l'emporta constamment sur des principes factices. Chaque année &c

souvent chaque mois voyoit paroître de lui quelque nouvelle production. Des Poésies érotiques, des Contes, des Fables, des Romans furent, malgré ses premières protestations, des preuves successives de son ardent amour pour la gloire, & de l'espèce d'ambition littéraire qui l'agitoit. Parmi les contes, on distingua celui d'*Alphonse*, dont le sujet est si plaisant, & qui est écrit d'une manière si piquante. Un assez grand nombre de ses Fables se fait lire avec plaisir, même après celles de la Fontaine, & les deux Romans (*) qu'il publia, eurent du succès. Ces Romans & de longs discours préliminaires doivent lui mériter une place parmi les Ecrivains en prose. Il est vrai que ses dissertations, presque toujours superficielles, abondent trop en longues énumérations; mais quand il s'élève contre les abus qui deshonnorent les Lettres, son indignation lui donne de l'énergie. •

Au milieu de tous ces travaux, il étoit loin de négliger la réputation d'Auteur dramatique;

(*) *Les Sacrifices de l'Amour & les Malheurs de l'Inconstance*. Tous deux se trouvent chez De' Alain l'aîné.

c'étoit même vraisemblablement celle à laquelle il aspiroit davantage : car il ne se passoit guères d'année qu'il ne fit recevoir quelque Tragédie ou quelque Comédie au Théâtre François. Ses vœux durent être plusieurs fois à leur comble : le double succès de *Régulus* & de la *Feinte par Amour*, représentés le même jour sur le même Théâtre, étoient presque sans exemple : la *Feinte par Amour*, en particulier, reçut de grands applaudissemens, & les femmes reconnurent encore une fois leur Poète dans les charmans détails, dans les scènes heureusement ménagées, dans les nuances délicates dont cette pièce est remplie. Deux ans après le *Célibataire* n'eut pas une destinée moins flatteuse. Il n'y a pas d'apparence que ceux qui ont blâmé M. Dorat de s'être adonné aux ouvrages de Théâtre, eussent mieux résisté que lui à de tels encouragemens. On ne peut néanmoins se dissimuler qu'il n'avoit reçu de la nature ni ce sentiment tendre ou profond si nécessaire dans la Tragédie, ni cette force comique sans laquelle il faut renoncer à marcher sur les traces de Molière. Ce grand Peintre, qui portoit ses observations sur toutes les

classe de la société, ne dédaignoit aucun caractère, pourvû qu'il fût prononcé fortement. *M. Dorat* sembloit au contraire se borner à esquisser des hommes à la mode, des Comtes, des Marquis, dont les portraits n'ont que des nuances très-fugitives; & il paroît n'avoir pas été assez persuadé que le grand secret de l'art de la Comédie est de mettre ses personnages en situation: il est pourtant certain que tout l'esprit du monde ne pourra jamais le remplacer. Voilà pourquoi ses efforts dans ce genre furent si souvent infructueux; pourquoi il ne put jamais venir à bout de faire rester au Théâtre le *Malheureux imaginaire*, le *Chevalier François à Londres*, le *Chevalier François à Turin*, *Rosède*, &c. &c. *M. Dorat* attribuoit le peu de succès de toutes ces Pièces aux intrigues de ses ennemis: mais si elles eussent été vraiment comiques, elles en auroient triomphé.

Cependant cette lutte si pénible & si longue le fatiguoit sans le rebuter; & la malveillance des Ecrivains qui dominoient à cette époque, ne faisoit que l'irriter de plus en plus. On ne lui avoit jamais pardonné ses liaisons avec

l'Auteur de *l'Année Littéraire*. Il avoit assez maladroitement mêlé de quelques grains de perfiffage, des louanges adressées à l'homme célèbre qui exerçoit alors dans la République des Lettres une véritable dictature : il fut mis sur la liste des proscrits, & ne put jamais s'en faire effacer. Ces dispositions défavorables furent portées si loin, qu'il vit une partie de ceux même qui l'avoient élevé jusqu'aux nues huit ou dix ans auparavant, lui refuser presque toute espèce de talent dans les dernières années, & se laisser entraîner aux insinuations des Chefs d'un parti qu'il n'avoit pas assez ménagé, puisqu'il avoit la foiblesse de mettre son bonheur dans les honneurs littéraires dont eux seuls avoient la dispensation. Avouons que le tort étoit presque égal des deux côtés. M. Dorat avoit mille fois plus de titres sans contredit que tant d'obscurs Ecrivains enterrés successivement au Temple de l'immortalité : mais il vouloit pour ainsi dire forcer les portes ; & il n'étoit pas raisonnable d'espérer que ceux qu'il maltraitoit dans la Comédie des *Prôneurs* (*) poufferoient la généro-

(*) Voyez la Notice de cette Pièce.

fité jusqu'à lui donner leurs voix. Un tel héroïsme auroit pu leur faire honneur ; mais il n'étoit pas dans la nature. Il étoit plus simple de s'attendre qu'on seroit à son égard d'une excessive sévérité , qu'on tâcheroit de fermer les yeux sur son mérite , & qu'on exagéreroit ses défauts ; c'est ce qui ne manqua pas d'arriver. Sa fortune d'ailleurs étoit fort dérangée. Tant de tourmens & de combats achevèrent de détruire un tempérament assez foible, qui se minoit insensiblement. Enfin l'un des hommes les plus aimables de son siècle, mourut de consommation & de chagrin (*) à la fleur de son âge , car il avoit à peine quarante-six ans. Les charmes de son esprit , l'aménité de son caractère & la douceur de ses mœurs l'avoient rendu cher à ses amis ; & leurs regrets honorent encore aujourd'hui sa mémoire.

A présent que l'esprit de parti sur son compte est à peu près éteint , les connoisseurs commencent à convenir assez généralement qu'il mérite sur notre Parnasse un rang distingué. *La Motte* que l'on a tant vanté , lui étoit

(*) Le 29 Avril 1780.

fort inférieur pour le style, pour le coloris, ainsi que pour l'harmonie & la tournure des vers. *La Motte* n'étoit pas Poëte, quoiqu'il eût fait *Inès*, & *M. Dorat* l'étoit. Dans la plupart de ses petites Pièces, il jette ses périodes avec une abondance, une grace, une liberté, qui sont les marques infaillibles de cette impulsion involontaire & de cette influence secrète dont a parlé *Despréaux*. Si le goût de ces opuscules n'est pas toujours irréprochable, l'esprit qui les assaisonne les rend infiniment piquans : ce sont de légers & rians tableaux des travers que nous avons vu regner, & que ceux qui leur succèdent aujourd'hui, rendent plus que vraisemblables. Moins naturel que *Chaulieu*, *M. Dorat* étoit moins négligé ; & dans un genre plus sérieux, le Poëme de la *Déclamation* sera pour son talent un monument durable. On ne fait valoir ici ni la *Feinte par Amour*, ni le *Celibataire*, Pièces restées au Théâtre, ni tant d'autres productions agréables pour des lecteurs sans prévention. On a même lieu de présumer que les Littérateurs du goût le plus difficile, ne seroient pas fâchés d'avoir composé certains morceaux de

20 *Précis sur la vie de M. Dorat.*

Poésie de cet Auteur, entr'autres le *Fragment sur Lucilius*, dont les vers sont d'une grande beauté. Ce qui a fait le plus de tort à *M. Dorat*, c'est d'avoir trop écrit. Cette considération nous fait espérer que le Recueil des Œuvres choisies de cet Ecrivain ne sera pas inutile à sa gloire, puisqu'il peut mettre un plus grand nombre de lecteurs en état de l'apprécier.



N O T I C E

DES OUVRAGES

DE M. DORAT (*),

*Qui ne sont point inférés dans ses
Œuvres choisies.*

Z*ULICA, Tragédie, par M. Dorat, représentée par les Comédiens François, le lundi 7 Janvier 1760. A Paris, chez Duchesne, in-12.*

Début de M. Dorat dans la carrière dramatique; il avoit alors environ 25 ans. La Pièce n'eut point de succès à la première représentation l'Auteur, en deux ou trois jours, y fit des changemens très-considérables, & par un effort de mémoire assez surprenant, les Comédiens se mirent en état de la jouer pour la

(*) Plusieurs petites brochures qui ont paru séparément, ne sont point inscrites dans ce Catalogue, parce que l'Auteur les a recueillies lui-même dans *les Nouveaux Torts & le Coup-d'œil sur la Littérature.*

seconde fois dans la huitaine. Elle fut applaudie : mais quoique la versification ne fût dénuée ni d'élégance , ni même d'énergie, une certaine sécheresse de style sembla dès-lors annoncer que l'Auteur n'étoit point né pour le Tragique. *Zulica* n'eut que huit représentations. L'Auteur avoit consulté *Crébillon* qui l'avoit accueilli & encouragé « Je n'oublierai » jamais, dit-il dans une de ses Préfaces, les » bontés dont il m'honoroit sur ses derniers » jours. J'ai besoin de m'en souvenir, pour » lui pardonner de m'avoir conseillé un genre » de travail qui m'a mis tant de fois aux prises » avec l'injustice & la malignité. »

M. Dorat a eu toute sa vie une forte d'opiniâtreté qui se roidissoit contre les mauvais succès. Au bout de plusieurs années, il retravailla cette Tragédie, & la fit imprimer sous le titre d'*Amilka*. Elle fut enfin représentée sous son vrai nom, le premier Décembre 1779, & elle reparut chez *Monory*, avec des changemens qui en faisoient une Pièce presque entièrement nouvelle. C'est la Tragédie de *Pierre le Grand*, dont nous ferons mention à sa date.

Théagène, Tragédie par M. Dorat, représentée par les Comédiens François, le 28 Février 1763. A Paris, chez Jorry, in-8.

Voici ce que l'on trouve dans l'*Année Littéraire* 1763, au sujet de la représentation de cette Pièce, qui avoit eu lieu le 28 Février de la même année. « Le premier acte fut très- » applaudi, & le méritoit; le sujet étoit ex- » pliqué avec beaucoup de netteté, & les » caractères des différens personnages supé- » rieurement établis; on s'attendoit à voir » sortir de cette exposition un Drame inte- » ressant: les autres actes ne répondirent pas » à ce qu'avoit annoncé le premier; l'Au- » teur n'a eu que le succès du style, succès » toujours flatteur. Il retira sa Pièce après » cette première représentation, & s'est con- » solé par les vers suivans. »

Epître à M. de Pérzi, Capitaine de Dragons.

Au milieu des plus grands revers . .
 On dit que le sage plaifante,
 Et qu'il verroit sans épouvante
 La ruine de l'Univers :
 J'en fais mon compliment au sage.
 Cette héroïque fermeté . .

Est bien digne de notre hommage ;
 Je la respecte en vérité,
 Mais je n'en veux point faire usage.

Tu connois mes goûts, mes penchans :
 J'ai toute la foiblesse humaine ;
 Mon ame, esclave de mes sens,
 Ouvre toujours les deux battans
 Au plaisir, ainsi qu'à la peine.
 Ami, tu me vois consterné
 D'avoir, au grand jour de la scène,
 Risqué mon Drame infortuné :
 Oui, ma douleur est sans seconde,
 Et cependant, on le fait bien,
 La chute d'un Drame n'est rien
 Auprès de la chute du monde.

Je puis, dis-tu, me consoler
 Entre les bras d'une maîtresse :
 Exilé des bords du Permesse,
 C'est à Paphos qu'il faut voler.
 Ce Ciel n'est point exempt d'orages :
 Désormais à l'abri des vents,
 Je veux contempler les naufrages
 Et des Auteurs & des Amans.
 Irois-je, plein d'une humeur noire,
 De Vénus attrister la Cour ?
 C'est bien assez, tu peux m'en croire,
 D'être maltraité par la gloire,
 Sans l'être encore par l'amour.

Mais quoi ! ton amitié me reste ;
 C'est ma ressource & mon soutien.

Pilade dans le sein d'Oreste
Ne doit plus se plaindre de rien.
La gloire est une enchanteresse
Qui ne remplit jamais un cœur ;
L'Amour n'est qu'un instant d'ivresse ;
L'amitié seule est un bonheur.

*Lettres en vers, & Œuvres mêlées de M. D** ;
ci-devant Mousquetaire, recueillies par lui-
même. A Paris, chez Jorry, 2 vol. in-8° avec
des gravures.*

Le premier de ces deux volumes contient des Héroïdes. Nous avons recueilli dans le Choix que nous publions, les Lettres de *Barnevelt* & de *Comminges*, & celles de *Zéila*, avec les réponses de *Valcourt*. Ces trois dernières forment un Roman intéressant : les Héros des deux autres ont de la célébrité & rappellent de touchans souvenirs.

Quant aux Lettres que nous n'avons point réimprimées, ce sont celles de *Philomèle à Progné*, d'*Abailard à Héloïse*, dont il est question dans la vie de l'Auteur, & celle de *Julie à Ovide*. Le sujet de *Philomèle* est atroce : plusieurs Auteurs en ont fait des Tragédies & l'ont traité sans succès. La Lettre d'*Abailard à Héloïse*, est une réponse à la fameuse Lettre

d'*Héloïse* de M. Colardeau : on l'a jugée inférieure à son modèle. Voici cependant une tirade où la jalousie qui vint tourmenter *Abailard* après son affreuse aventure, est fortement exprimée :

Rappelle-toi sur-tout, pour affermir ta haine,
 Ces jours de deuil ; ces jours où respirant à peine,
 Courbé sous mes malheurs, je m'en fis de nouveaux ;
 Où dans tous les mortels, je crus voir des rivaux.
 Ma foiblesse en mon cœur enfanta les alarmes ;
 Je redoutois en toi ta jeunesse, tes charmes,
 Un sexe trop facile & prompt à s'enflammer ;
 Je redoutois sur-tout l'habitude d'aimer.
 J'en hâtai chaque jour l'horrible sacrifice ;
 Songeant à mon repos, je pressois ton supplice.
 Je désirai qu'un cloître, asyle redouté,
 Pour dissiper ma crainte, enfermât ta beauté.
 Les caresses, les pleurs d'*Héloïse* attendrie,
 Rien ne pouvoit calmer ma sombre jalousie ;
 Et ton amour lui-même, augmentant mon effroi,
 Je voulus que ton Dieu me répondît de toi.
 Oui, de ma propre main, je traînai la victime.
 Je te donnois à lui... Mais, ô fureur ! ô crime !
 Retenant mon présent arraché de mes mains,
 Je te donnois à lui pour t'ôter aux humains.

Enfin la Lettre de *Julie* est adressée par cette Princesse à *Ovide*, quelque tems après son exil. Ce qu'il y a de mieux est le songe de la fin.

Seule je m'égarois dans une île écartée ,
Qui par un Dieu vengeur me parut habitée ;
Le jour n'y répandoit que des rayons mourans ,
Et ne me découvroit que des monstres errans :
J'entends autour de moi des cris , des voix plaintives ,
Les flots , en gémissant , se briser sur les rives ;
La terre au loin gémit : je frissonne , & je croi
Que tout va dans l'instant s'engloutir avec moi.
Je succombe , je meurs , tout change : l'horreur cesse ,
Le jour luit ; je n'entends que des cris d'allégresse.
J'apperçois des berceaux de festons couronnés ,
Des tapis , des gazons à l'Amour destinés ;
Et la mer à mes yeux semble un canal tranquille ,
Qui promène ses eaux dans un riant asyle.
J'admire ; je renais , je sens en ce moment
S'élever dans mon cœur un doux frémissement.
Alors je vois de loin un mortel qui s'avance :
Une jeune beauté l'accompagne en silence.
Dieux ! quel maintien ! quels traits ! je m'approche
sans bruit :

Ce mortel , c'étoit toi . . . ma rivale te suit.
Je te vois lui parler , l'embrasser , lui sourire ;
Au fond d'un bois épais , je te vois la conduire . . .
Je saisis un poignard ; l'œil ardent de courroux ,
Le bras déjà levé , je m'élançois sur vous :
Mais le réveil bientôt , déroband ton offense ,
Fait tomber mon poignard & détruit ma vengeance .
Faut-il en croire , Amour , ce qu'un songe me dit ?
Ovide , est-il bien vrai que ton cœur me trahit ?
Non , l'Amant que j'adore est sensible à mes peines.

A-t-il pu m'oublier & ferrer d'autres chaînes ?
 Est-il quelques Beautés, sous un Ciel odieux,
 Dignes de m'alarmer & de charmer tes yeux ?
 Il me semble les voir, ces sauvages mortelles,
 Eprouvant des désirs, sans paroître plus belles. ...
 Que j'aime à m'abuser ! foibles raisons, hélas !
 Ovide, en lieux charmans, peut changer ces climats ;
 A ces tristes objets, qui te plairont peut-être,
 Tu peux, si tu le veux, donner un nouvel être.
 Chaque jour tu verras, sans t'occuper de moi,
 Leurs appas se former & s'embellir pour toi,
 Et, fier de leurs progrès, jaloux de leur hommage,
 Tu finiras, cruel ! par chérir ton ouvrage.

On trouve à la tête du second volume de ces *Œuvres mêlées*, un Poëme érotique, intitulé : *Les Tourterelles de Zelmis*, en trois chants. Il avoit déjà paru séparément avec tout le faste typographique. L'Auteur, dans cet essai, paroît avoir eu dessein de donner une espèce de pendant à Ververt, & de l'animer par des peintures voluptueuses. Une tourterelle tuée par un chat dans une volière, voilà le fait qui occasionna ce petit ouvrage. Le Poëte substitue au chat un épervier ; il feint ensuite qu'à la place de *Blandule* qui est son héroïne, une autre tourterelle toute semblable se glisse dans la volière, & emploie toutes les ressources de la

coquetterie pour séduire le fidèle *Nitor* : le cœur du sensible tourtereau ne se laisse point rompre ; il balance , mais il résiste ; l'Amour touché fait un miracle en sa faveur , en sauvant *Blandule*. Les deux tourtereaux sont réunis. Il n'est pas difficile de voir que cette fiction ne pouvoit prêter à des détails aussi vagues que ceux du *Vervet*. Dans les *Tourtelles de Zelmis*, la narration est pour ainsi dire étouffée sous une multitude de descriptions fleuries & trop vagues. Une touche légère & délicate jette néanmoins de l'agrément sur plusieurs tirades , & principalement sur la suivante. La fausse *Blandule* veut rendre *Nitor* infidèle.

Ton ennemie est déjà sous les armes :
Nitor, *Nitor*, vaincras-tu tant de charmes ?
 Lorsqu'à ses yeux le plaisir a brillé,
 L'Amour séduit est bientôt consolé.
 Près de *Nitor*, déjà l'enchanteresse,
 Pour mieux lui plaire, imite sa tristesse.
 Il faut la voir, avec empressement,
 Suivre les pas de son nouvel Amant,
 Le prévenir par mille soins perfides,
 Risquer souvent des caresses timides,
 Ne point quitter le rameau qu'il choisit,
 Renouveler le duvet de son lit,

Et sous les soins de l'Amante inquiète
 Cacher la fraude & l'art de la coquette.
 Nitor résiste : on s'arme de courroux ;
 On veut le vaincre en le rendant jaloux.
 A cent oiseaux elle affecte de plaire,
 Corrompt, hélas ! les mœurs de la volière ;
 Aux Tourtereaux si constans, si vantés,
 Elle apprend l'art des infidélités,
 L'art de trahir ! elle entraîne, elle amuse ;
 Des cœurs gâtés le plaisir est l'excuse.
 A peine éclos, l'œuf périt sans chaleur ;
 L'épouse en vain fait parler sa douleur :
 L'épouse ennuie, & n'est point écoutée,
 La courtisane est seule respectée,
 Divise tout, brise les plus saints nœuds,
 Et s'embellit en faisant des heureux.
 Telle autrefois on vit la jeune Arinide,
 Cachant ses vœux sous un maintien perfide,
 De notre foi séduire les soutiens,
 Et diviser tout le camp des Chrétiens.

Parmi ces feux, ce trouble, cette ivresse,
 Nitor commence à craindre sa foiblesse :
 Il interrompt ses lugubres accens,
 Et le désir vient effleurer ses sens.
 Plus sage alors, l'adroite Tourterelle
 Prend un maintien, & lui paroît plus belle,
 Voie avec lui de rameaux en rameaux,
 Avec dédain éconduit ses rivaux,
 Et sous l'abri d'un tranquille feuillage,
 Va pour lui seul déployer son plumage.

La voyez-vous suivre le beau Nitor,
Le béqueter, le béqueter encor,
Développer mille graces nouvelles,
Eparpiller l'albâtre de ses ailes,
Et s'agiter, & peindre le desir,
Et roucouler le signal du plaisir ?
Nitor soupire, il combat, il balance :
Quel doux chemin nous mène à l'inconstance !
Déjà leurs becs viennent se caresser :
Leurs cols déjà sont prêts à s'enlacer.
Voici l'instant ! ... O courage ! ô prodige !
Nitor soudain reconnoît le prettige ;
Nitor s'envole, il fuit, il est vainqueur :
Blandule encor vient régner sur son cœur,
Triomphe enfin : ta Blandule est sauvée ;
Zelmis l'aimoit, l'Amour l'a conservée.

L'Épître à l'Impératrice de Russie, imprimée à la suite de ce Poëme, n'est pas une des plus piquantes qu'ait composées M. Dorat. Catherine II avoit acheté la bibliothèque de Diderot, & lui en avoit conservé la jouissance. L'Auteur célèbre cet acte de générosité :

Par tes soins, il va donc renaître
Ce Philosophe respecté,
Et qui fut malheureux peut-être
Pour trop aimer la vérité !
Désormais vainqueur de l'envie,
Dans son heureuse obscurité,

Il peut, sans redouter la vie,
 Aller à l'immortalité.
 Homère, Virgile, Pindare,
 Vous ne lui ferez point ravis :
 Une faveur sublime & rare
 Lui rend ses Dieux & ses amis,
 Ses vrais amis, les seuls fidèles,
 Les seuls que l'on retrouve, hélas !
 Au sein des disgrâces cruelles,
 Les seuls qui ne soient pas ingrats.
 Dans le cours de ces doctes veilles,
 De ces laborieuses nuits
 Qui font éclore les merveilles
 Dont nous allons être enrichis ;
 D'un esprit actif & paisible,
 Il poursuivra ses longs travaux,
 Sans craindre le retour horrible
 Des soucis pires que les maux ;
 Il aura du plaisir encore
 A voir, dans son humble séjour,
 Poindre la clarté de l'aurore
 Et les premiers feux d'un beau jour.
 Alors si tu viens à paroître,
 Toi sa fille, objet de ses vœux,
 Des pleurs couleront de ses yeux ;
 Orgueilleux de t'avoir fait naître,
 Il osera se croire heureux
 Dans l'espoir que tu pourras l'être.

Le *Pot-pourri*, autre Epître fort longue,
 est la relation d'un voyage que fit M. *Dorat*

avec le Marquis de Pezay, son ami, chez les parens de ce dernier. Il l'abrégea beaucoup une douzaine d'années après, & l'intitula : *Les bords de la Loire* Elle fait partie de la suite des *Fantaisies* ou des *Nouveaux Torts*. Nous l'avons insérée dans le troisième volume des *Œuvres choisies*.

Les Odes sur le *Malheur* & sur l'*or*, pièces médiocres, les *Dévirgineurs*, *Combabus*, Contes assez plaisans, mais fort libres, & un Conte en prose qui a pour titre *Floricourt*, terminent le second volume. Dans *Floricourt*, le fat qui porte ce nom, trompe une femme honnête, & est lui-même honteusement dupé par une fille. Arrêté pour dettes, la femme honnête le délivre & le convertit. L'Auteur y peint avec des couleurs vives & légères, le ton & les mœurs des jeunes-gens à la mode.

Mes Fantaisies. A Paris, chez Delalain l'ainé, in-8°. 1768.

C'est le premier recueil des Poésies fugitives de M. Dorat. Il a eu trois éditions; la plus grande partie des pièces qui le composent se retrouve dans les *Œuvres choisies*.

Le bruit pénètre & s'étend aux enfers.
 Les vœux secrets, les prières, la plainte,
 Et notre encens détrem pé de nos pleurs,
 Viennent, hélas! comme autant de vapeurs,
 Se dissiper autour de cette enceinte.
 Là tout est sourd à l'accent des douleurs.
 Multipliés en échos formidables,
 Nos cris en vain montent jusqu'à ce lieu :
 Ces cris perçans & ces voix lamentables
 N'arrivent point aux oreilles du Dieu.
 A ses regards un bronze incorruptible
 Offre en un point l'avenir ramassé.
 L'urne des sorts est dans sa main terrible ;
 L'axe des tems pour lui seul est fixé.
 Sous une voûte où l'acier étincelle,
 Est enfoncé le trône du Destin,
 Triste barrière & limite éternelle
 Inaccessible à tout l'effort humain.
 Morne, immobile, & dans soi recueillie,
 C'est de ce lieu que la Nécessité,
 Toujours sévère & toujours obéie,
 Lève sur nous son sceptre ensanglanté,
 Ouvre l'abîme où disparoît la vie,
 D'un bras de fer courbe le front des Rois,
 Tient sous ses pieds la terre assujettie,
 Et dit au tems : « Exécute mes loix. »

2°. Trois Contes en vers de huit syllabes :
Alphonse que nous avons inféré dans le présent
 recueil, malgré des tableaux & des situations

d'une gaieté pouffée sans doute un peu trop loin : mais nous avons cru que le talent qui les a mis en œuvre avec tant d'élégance & même de naturel, trouveroit grace auprès des Lecteurs indulgens; les *Cérises* & les *Méprises*, deux autres pièces du même genre, inférieures à la première : il y a néanmoins de charmans détails. Ces trois contes sont précédés d'une invocation à la Fontaine qu'on lit avec plaisir :

Du fond des immortels bocages,
 O la Fontaine, inspire-moi !
 C'est en badinant comme toi ,
 Que l'on se place au rang des Sages.
 L'Amour qui te doit ses succès
 Et plus d'une heureuse nuitée,
 L'Amour respire en tes portraits ,
 Et tu rimas sous sa dictée
 Les plus jolis tours qu'il ait faits.
 Quelquefois ta verve s'allume,
 Et déconcerte la pudeur
 Mais la licence de ta plume
 Prouve elle-même ta candeur.
 Que je regrette ton génie ,
 Ton abandon , ta bonhomie ,
 Ton style , image de ton cœur !
 Notre siècle métaphysique
 Est barbare à force d'esprit ;

Chaque Muse mélancolique
 Se complait dans ce qu'elle écrit
 Fais que j'échappe à l'influence ;
 J'ai comme toi bien du loisir
 Avec beaucoup d'insouciance ;
 Comme toi, j'aime le plaisir,
 Et là finit la ressemblance.
 Prête moi tes moindres pinceaux ;
 Que de loin je suive tes traces ;
 Je n'aspire point à tes graces,
 Trop heureux d'avoir tes défauts !
 Peindre mes goûts, mes rêveries,
 Ou dans quelques vers négligés,
 De nos hommes sans préjugés
 Annoncer les tendres folies,
 Voilà tout l'honneur que je veux.
 Je ne brigue point les suffrages :
 Que le tombeau laisse mes jeux,
 Et qu'il emporte mes Ouvrages.

3°. *Sélim & Sélima*, Poëme imité de l'Allemand, inséré dans le second volume de ces *Ouvres choisies*.

4°. L'hermitage de Beauvais, Conte qui n'est pas de *M. Dorat*, mais de *M. le Comte de M****.

Les Baisers, précédés du mois de Mai, Poëme. A Paris, chez Lambert & Delalain, in-8°. avec beaucoup de gravures.

Imitations des Baisers de *Jean second*, qui vivoit sous le règne de Charles V dont il fut le secrétaire. » Il n'est pas inutile de réveiller » parmi nous les idées d'une volupté vraie » qui naît de la nature, &c. Cette phrase de l'avertissement indique quelle a été l'intention de l'Auteur. Il l'a remplie dans quelques-unes de ces petites pièces, sur-tout dans celle qui a pour titre *l'Abeille justifiée*; on la trouvera vers la fin du troisième volume de ces *Œuvres choisies*. Dans la plupart des autres, l'esprit domine plus que la volupté.

Les Baisers de *M. Dorat* ont paru avec un grand faste typographique. Le prix est de 24. l.

Lettres d'une Chanoinesse de Lisbonne à Melcour, Officier François, &c. A Paris, chez Delalain, in-8°. avec une gravure.

Ce sont les *Lettres Portugaises* mises en vers avec des retranchemens & des additions. En adoptant ce style simple qui convient au genre épistolaire, *M. Dorat* n'a pas évité la mono-

tonie, & ses vers un peu nuds, pour ainsi dire, ont moins d'incorrections sans doute, mais aussi bien moins de feu que l'original. Voici cependant une de ces lettres où il y a de la chaleur & de la véritable passion. La Chanoinesse l'écrit dans le moment qu'elle vient d'apprendre le départ de Melcour.

Suis-je assez confondue? assez infortunée?
 Il ne me manquoit plus que d'être abandonnée.
 De peur qu'un foible espoir ne flatte mon tourment,
 Une secrète voix me dit à tout moment :
 Renonce à ton amour, trop crédule Euphrasie :
 A quoi bon ces regrets qui consomment ta vie?
 C'est en vain que ton cœur, par des vœux superflus,
 Redemande un ingrat qui ne t'entendra plus.
 Il a passé les mers, il a revu la France ;
 De tes sanglots perdus lui-même il te dispense ;
 Au milieu des plaisirs, il rit de tes malheurs,
 Et ne s'informe pas si tu verses des pleurs.
 Vous m'oublier, ô ciel! après m'avoir trahie!
 Non, votre âme est légère, & non pas endurcie :
 Les soins de votre amour me sont toujours présents :
 Qu'ils étoient empressés! qu'ils étoient séduisans!
 De leur doux souvenir sans cesse possédée,
 Je les ai trop chéris pour en perdre l'idée.
 Ces tendres souvenirs, ces souvenirs charmans
 Devroient-ils aujourd'hui se changer en tourment!
 Quelle lettre, grand Dieu! quel horrible message!

De mes sens, de ma force, ils m'ont ôté l'usage :
Il sembloit que mon cœur, frappé de mille coups,
Se détachât de moi, pour s'envoler à vous.

Non, je ne voulois plus de retour vers la vie. . . .

Je te perds, il faut bien qu'elle me soit ravie.

Enfin, malgré moi-même on me rendit au jour :

J'aimois à me sentir mourante pour l'amour,

Et triomphois déjà de n'être plus réduite

A pleurer ton absence, à gémir de ta fuite.

Eh! voilà donc le prix de la plus tendre ardeur!

N'importe! . . . j'ai juré de te garder mon cœur,

Je tiendrai mes sermens : imite ma constance,

Vois les autres Beautés avec indifférence.

Eh! pourras-tu, Melcour, en de nouveaux liens,

Souffrir jamais des feux moins ardents que les miens?

Souviens-t'en : tu m'as dit cent fois que j'étois belle ;

On peut l'être encor plus, mais jamais plus fidelle :

Jamais autant d'amour ne peut répondre au tien,

Et l'amour excepté, tout le reste n'est rien.

Souviens-toi qu'en ces lieux tu m'as fait la promesse

D'y revenir un jour consoler ta maîtresse ;

Ne vas pas l'oublier! . . Ah! si brisant mes nœuds,

Je pouvois m'arracher à ce cloître odieux,

Rien ne m'arrêteroît, & loin des bords du Tage,

Oui, j'irois te chercher sur un autre rivage,

T'idolâtrer par-tout, renaître dans tes bras.

.

Sais-je ce que je dis ? Sais-je ce que je pense ?

Non, non, je ne veux point nourrir cette espérance ;

Peut-être j'y pourrois trouver quelque douceur :

Et je hais tout plaisir qui distrait ma douleur.
Mais d'où vient, dites-moi, m'avez-vous donc choisie,
Pour me désespérer, pour m'arracher la vie ?
Avec autant de soins falloit-il m'enchanter,
Puisque vous saviez bien qu'il falloit me quitter ?
Que ne me laissez-vous dans ma retraite obscure ?
Quel crime ai-je commis ? t'ai-je fait quelque injure ?
Pardonne, cher amant, je ne t'impute rien :
Plaire, voilà ton sort, & souffrir est le mien ;
Le comble de mes maux est de n'oser m'en plaindre.
De la fortune enfin je n'ai plus rien à craindre.
Eh ! quels nouveaux combats peut-elle me livrer ?
Le dernier de ses coups fut de nous séparer.
Ecris-moi par pitié ! dussé-je être importune,
Je veux suivre avec soin le cours de ta fortune,
Jouer de tes succès : sur-tout reviens me voir ;
Si tu ne veux ma mort, laisse-moi cet espoir :
Tout incertain qu'il est, il a pour moi des charmes...
Adieu ! ce triste écrit est baigné de mes larmes ;
Jé ne peux le quitter ! combien il est heureux !
Remis entre tes mains, il fixera tes yeux ;
Et moi, moi, malheureuse !.. Eh ! que dis-je, insensée ?
De pleurs & de sanglots mon ame est oppressée :
Adieu ! je m'affoiblis. . . la mort est dans mon sein ;
Mais, hélas ! si ton cœur m'aime & plaint mon destin,
Contre tous ses revers Euphrasie est armée :
Que je souffre encor plus, & que je sois aimée !

Mes nouveaux Torts, ou nouveaux Mélanges de Poësies, pour servir de suite aux Fantaisies. Paris, Delalain, in-8°.

Les meilleures pièces de ce Mélangé se retrouvent dans le troisième volume du Choix que nous publions; on n'en fait mention ici que pour rapporter une tirade du *Dialogue de Pégase & de Clément*. Pégase rapporte de quelle manière les plus célèbres Poëtes le montèrent.

Si j'en crois ce qu'on dit, Méduse m'enfanta;
Je fis de mes talens jaillir une fontaine;
Bellérophon sur moi courut la pretontaine:
Pour battre la chimère, au diable il m'emporta;
Je me nourris long-tems des gazonz d'Hipocrène.
Comme un franc étourdi Pindare me monta:
(Votre Rousseau depuis imita ses caprices,)
Multipliant sous lui mes écarts vagabonds,
Sur la cîme des rocs, au bord des précipices,
Je m'élançois alors & par sauts & par bonds.
Moschus, Anacréon, pleins d'adresse & de grace,
Me remirent au pas: escorté par les jeux,
En bon Epicurien je vivois avec eux,
Et je païssois les fleurs qui parfumoient leur trace.
L'Amante de Phaon venoit chaque matin
M'offrir en souriant des roses de sa main.
Sophocle m'exerça par ses courses hardies:
Euripide, moins fort, n'en eut pas moins d'ardeur.

Eschile échevelé me remplit de terreur ;
 Nous paroissions tous deux poussés par les Furies.
 J'abandonnai la Grèce au bruit du nom Romain.
 Je fus légèrement manégré par Horace ;
 Ovide m'égara dans le plus doux chemin ;
 Lucrèce indépendant m'inspira son audace ;
 Juvénal me soumit avec son bras d'airain ;
 Par Virgile aguerrri je bronchai sous le Stace ,
 Et je voyois de loin arriver mon déclin.
 Long-tems on me crut mort ; craignant la barbarie ,
 J'avois paisiblement regagné l'écurie.
 Le Dante avec hûmeur vint m'en tirer soudain.
 L'œil morne & ténébreux , conforme à son génie ,
 Regrettant les vallons de l'antique Ausonie ,
 En croupe je portai le sceptre d'Ugolin.
 Peintre de l'enjouement , honneur de l'Italie ,
 L'Arioste accourut avec un front serein ;
 J'adoptai l'hypocriſſe , enfant de sa folie ,
 Et bientôt je livrai mon dos & mon destin
 Au chantre intéressant de la tendre Herminie....
 Tous ces cavaliers-là m'avoient mené grand train ;
 J'avois l'oreille basse & les ailes traînantes ;
 Il fallut réparer mes forces languissantes :
 Mais sur les bords françois je reparus enfin .
 Malherbe , parmi vous , ennoblit mon allure ,
 De la palme lyrique il ombragea mon front.
 Je jetai Chapelain au bas du double mont ;
 En embrassant Gombault , il roula sur Voiture ;
 Molière prit leur place & me fit détalier .
 La Fontaine indulgent & plein de bonhommeie ,

Guidé par la nature & par ma fantaisie,
Me suivit, sans mot dire, où je voulus aller.
La houffine à la main, Boileau grave & sévère
Châtia de mon vol l'aisance irrégulière.
Je ne pus avec lui faire un pas sans trembler.
Je l'estimois beaucoup, mais je ne l'aimois guère.
Corneille vint à moi : son fier & noble aspect,
Sans trop m'effaroucher, m'imprima du respect.
De son bras vigoureux je ressentis l'atteinte;
Il me fit pénétrer dans le palais des Rois :
Tous mes crins se dressaient aux accens de sa voix,
Et tant qu'il m'a conduit, j'ai méconnu la crainte.
Il me brusquoit parfois, c'étoit assez son ton;
Il fallut nous quitter, & j'acquis sous Racine,
Des mouvemens plus doux, une bouche plus fine.
Dans des sentiers sanglans, je suivis Crébillon :
Quoiqu'il fût violent, j'aimois son caractère.
Il dédaignoit les lieux frayés par d'autres pas,
Et malheureusement, j'étois déjà bien las,
Quand il fallut encor galopper sous Voltaire, &c.

On n'a point inséré ce dialogue dans les *Œuvres choisies*, par la raison indiquée dans l'avertissement. Personne n'avoit ordinairement plus de politesse que *M. Dorat* : mais les dures corrections de *M. Clément* lui avoient donné de l'humeur.

Adelaïde de Hongrie, Tragédie, représentée pour la première fois, par les Comédiens François, au mois de juillet 1774, & reprise au mois de d'Avril 1776. A Paris, chez Delalain l'aîné, in-8°.

Dans les réflexions préliminaires de cette Tragédie, M. Dorat maltraite beaucoup les Drames; *Adelaïde de Hongrie* étoit pourtant dans l'origine un Drame en prose, & l'Auteur l'avoit fait paroître en 1770 sous le titre des *deux Reines*. Le principal personnage & le plus intéressant n'est pas *Adelaïde*, mais *Alise* que *Margiste*, sa mère, a trouvé le moyen de substituer à cette Princesse pour l'élever sur le trône & lui faire épouser *Pepin*. Ce Monarque en a eu plusieurs enfans. *Ricomer*, son ancien Gouverneur, vient réclamer sa couronne & sa main pour *Adelaïde*: mais amies dès l'enfance, aucune des deux rivales ne veut régner. *Margiste* se tue, & *Alise* s'empoisonne. Cette dernière expire au moment qu'*Adelaïde* lui sacrifie ses droits, & que *Pepin*, plein de tendresse pour elle & ses enfans, demande à la Nation assemblée de resserrer ses nœuds & de les légitimer.

Cette pièce dont la versification est soignée, et dix-sept représentations. Il y a plusieurs endroits touchans, & Pepin est dans une situation intéressante. Mais cet excès d'héroïsme produit par l'amitié de deux femmes, ne parut pas très-vraisemblable, sur-tout de la part d'Alise qui a des enfans, & ne doit guères consentir de sacrifier leur état & presque leur existence à son amie. On conçoit très-bien que Pepin s'écrie :

L'aspect de mes enfans m'a fait tout oublier.

Voilà le langage de la Nature ; ce même aspect devoit rendre Alise moins généreuse.

Adelaïde de Hongrie fut représentée dans le temps du dernier rappel du Parlement. Pepin, en rendant compte de tout ce qu'il a fait depuis le commencement de son règne, lit à l'assemblée de la Nation :

Je rends aux Tribunaux leur auguste exercice.

Ce vers fut très-applaudi à toutes les représentations,

Le Malheureux imaginaire, Comédie en cinq actes & en vers, représentée à Paris pour la première fois, par les Comédiens François, le 7 Décembre 1776. A Paris, chez Delalain, in-8^o

Après avoir relu cette Comédie, nous n'avons rien trouvé de plus impartial ni de plus modéré, que le compte suivant qu'on en a rendu au mois de Janvier 1777 dans le Journal de Paris: » Le Malheureux imaginaire, comme a voulu nous le présenter *M. D'orat*, est un homme du premier rang, comblé des faveurs de la fortune, jouissant dans le monde de la plus haute considération, aimant une femme charmante dont il est aimé, & s'obstinant à empoisonner tous les plaisirs, toutes les jouissances qui l'environnent, par le singulier travers de se croire poursuivi sans cesse par le malheur. Pour faire sortir davantage ce caractère, l'Auteur l'a fait contraster avec celui d'un homme qui au milieu des revers est toujours content, & se moque de tout. Quand ce contraste s'est trouvé bien marqué, il a toujours forcé les applaudissemens, parce qu'il jette du comique sur le travers du Malheureux

heureux imaginaire. Aussi le morceau suivant n'a-t-il fait le plus grand plaisir à toutes les représentations :

L E D U C.

Vous avez, on le fait, cent mille écus de dettes ;
Vous trompez à plaisir quelques franches coquettes,
Qui vous le rendent bien ; vous courez sans objets,
Vous jouez tous les jours & ne gagnez jamais ;
Vous rentrez le matin, accablé de fatigue ;
Puis les fatals billets & la nouvelle intrigue ;
Vous allez vers le soir lorgner à l'Opéra ;
Qu'est-ce que vous trouvez de plaisant à cela ?

D'É P I R M O N T.

Vous avez, on le fait, cent mille écus de rente,
Une sœur qui vous aime, une maison brillante,
D'une prodigue main répandant les bienfaits,
Vous êtes adoré même de vos valets.
Je vous crois fort chéri d'un objet estimable
Un peu trop sérieux & pourtant très-aimable ;
Vos amis sont heureux. . . rien n'a pu les changer ;
Que trouvez-vous donc là qui vous doive affliger ?

Pourquoi le caractère de ce Duc dans les autres scènes, n'a-t-il pu obtenir entièrement le suffrage des personnes les mieux intentionnées ? c'est que son travers ne peut pas même être excusé par les apparences. Celle qu'il aime, Madame de Thémise, est une

femme estimable qu'il connoît depuis long-temps; & sans jamais s'expliquer, sans vouloir rien approfondir, le premier & le plus léger indice lui suffit pour qu'il n'ait plus aucun doute & qu'il la croie coupable de trahison & d'infidélité. Voilà le foible pivot sur lequel roule la principale intrigue de cette Comédie. La multitude des personnages & des petites actions subalternes, divise aussi trop l'attention. Du reste on a remarqué des morceaux vigoureux dans le rôle du Duc de Seymours, & dans les autres rôles des détails agréables, &c.

Le Chevalier François à Turin, Comédie en trois actes & en vers, représentée par les Comédiens François, à la fin de Novembre 1778. A Paris, chez Delalain l'aîné, in-8°.

Sujet tiré des Mémoires du Chevalier de Grammont. C'est l'aventure dans laquelle le Chevalier imagine le prétexte d'un duel pour faire donner des Gardes à son ami Mata & au mari de madame de Senantes. Il profite de ce temps-là pour se trouver au rendez-vous : mais dans la Comédie, au lieu d'une conquête il en fait deux, & le dénouement n'est autre chose que le récit de ce double triomphe en

termes qui ne font équivoques que pour le mari.

Le Chevalier François à Londres, Comédie en trois actes & en vers, représentée à la fin de Novembre 1778, par les Comédiens François. A Paris, chez Delalain, in-8°. de 67 pages.

Pièce faite pour ceux que l'aventure précédente pouvoit avoir scandalisés. Ici le Chevalier aime de bonne foi. Il est aimé de même; cependant comme il est permis de se méfier un peu de sa loyauté en amour, Miss Adelson veut l'éprouver, & charge une de ses amies de feindre pour lui de l'inclination. La scène où elle s'informe du succès de cette épreuve a du naturel & de la vérité. Il y a dans cette pièce un rôle de vieux Politique dont le comique est chargé.

Ces deux petites Comédies ont été jouées à la suite l'une de l'autre. Plusieurs scènes & quelques détails ont été applaudis.

Roséide ou l'Intrigant, Comédie en cinq actes & en vers, représentée pour la première fois par les Comédiens François, le 2 Octobre 1779, &c. Par M. Dorat. A Paris, chez Monory, in-8°.

Un Intrigant parvenu par adresse, qui

échoue par ambition; une jeune fille intéressante reconnue par ses parens qu'elle ignoroit; des brouilleries d'Amans; d'anciens ennemis réconciliés : telles sont les diverses actions de cette Comédie d'intrigue à la fois & de caractère. Toutes ces actions, tous ces fils mêlés, commencent par nécessiter plusieurs expositions dès le premier acte, & jettent de la confusion dans les autres. Le caractère d'un des deux ennemis est plein de grandeur d'ame, & celui de Roséide, de candeur. Quant à l'Intrigant, Lise le peint ainsi dans la seconde scène :

Il est faux, gouverné par son seul intérêt;
 Se connoissant trop bien pour s'offrir tel qu'il est;
 Nous prodiguant des soins, s'ils lui sont nécessaires;
 Faisant l'amour enfin, comme il fait ses affaires.
 Il a beau se couvrir d'un vernis d'agrément:
 Le masque se dérange, & l'art perce aisément.
 Nul plaisir ne l'émeut, nul charme ne l'enflamme;
 L'intrigue est le ressort qui fait mouvoir son ame.
 Dès long-temps je l'observe, & j'ai cru le devoir;
 Sans cesse il trompe l'œil qui croit l'apercevoir.
 Quelquefois au moment de la métamorphose,
 On pense le tenir... point; il se décompose,
 Glisse, fuit sous la main, & va vite emprunter
 Quelqu'autre forme encor qu'il compte encor quitter.

Le défaut de ce portrait, est d'être dans la bouche d'une foubrette.

Roséide est suivie de deux ou trois pièces fugitives, & précédée d'une espece de dedicace à la Variété. Voici une tirade extraite de cette dernière Epître :

Variété, c'est toi que je prends pour modèle;
De ce globe embellis l'uniforme tableau;
Il n'est rien à mes yeux, s'il ne se renouvelle.]
Viens, de l'ennui même du beau,
Sauve ma Muse qui t'appelle;
Dirige-la : ton art piquant
Au vrai mariant l'imposture,
Des écrits & de la Nature
Est le plus aimable ornement.
Étale à mes regards ce vase inépuisable,
Ce dépôt immense de fleurs
Dont ta main si légère assortit les couleurs.
Leur frêle & vif éclat ressemble à nos ardeurs.
Tout ce qui plaît n'est point durable;
La Rose du matin le soir meurt sur le sable;
Les zéphyrus sont charmans, les zéphyrus sont trompeurs;
J'aime mieux les regrets qu'un bonheur qui m'accable:
Le vol même du tems emporte ses rigueurs.
Daphné fuit, Apollon l'implore;
Le Dieu jouit, même alors qu'il se plaint;
L'Amour que l'on poursuit encore
Est bien plus séduisant que l'Amour qu'on atteint.

Les Prôneurs, ou le Tartuffe Littéraire, Comédie en trois actes en vers, par M. Dorat. A Paris, chez Delalain l'aîné, in-8o. 1777.

Comédie satyrique. Madame de Norville tient chez elle une assemblée de beaux-esprits, dont le système est de se prôner les uns les autres, & de rabaisser ceux qui ne sont pas de leur parti. Le jeune Dorci est le Prétendu de sa fille : mais les Prôneurs veulent la faire épouser à l'un d'eux. Cependant une double aventure assez désagréable contrarie leurs projets. On les immole à la risée du public, dans une pièce nouvelle attribuée à un certain Floridor qu'ils avoient peint comme un

Poète sans chaleur, écrivain sans mérite,
Esprit enluminé de la couleur du tems.

Cette pièce fait une grande sensation; & dans le même tems, Forlis qui avoit lu dans leur assemblée un drame qu'ils avoient trouvé admirable, publie que c'est un tour qu'il leur a joué, & que ce drame n'est qu'une vieille rapsodie dont ils ont été les dupes. Ces revers dégoûtent Madame de Norville de leur société; elle donne sa fille au jeune Dorci.

Quand on est en colère, on n'est guères

plaisant , & c'est ce qui est arrivé à M. Dorat dans cette Comédie. Les Prôneurs y ont le défaut tant reproché aux personnages odieux des Tragédies de Crébillon : ils ne sont rien moins qu'adroits, & se montrent presque sans masque. Callidès leur chef ne dissimule pas pourquoi il desire que l'un de ses protégés épouse la jeune personne; il s'en explique ainsi à Madame de Norville :

Cet hymen terminé, c'en est fait! nous régnerons,
 Et nous tenons Paris avec vos deux maisons;
 Votre main du Parnasse ouvrira les barrières;
 Des Lycurges naissans vous tiendrez les lisières.
 Malgré l'obscur envie & ses traits *superflus*,
 Nous fixerions chez vous le banquet des élus;
 Nous vous associerons à certaines séances,
 Et réglerons nos choix d'après vos préférences.
 Ceux que vous prôneriez seront toujours divins;
 Ceux que vous proscrirez essuieront nos dédains.
 Nos arrêts dépendront de votre fantaisie;
 Des Socrates nouveaux vous serez l'Aspasie;
 Vous aurez chaque jour un travail avec nous,
 Et l'Europe savante aura les yeux sur vous.

Le même Callidès dit dans une autre scène:

Le célèbre Uranis vient encor de m'écrire
 Une lettre pour Stell, l'autre contre Damis.
 Il fait même au-delà de ce qu'il m'a promis.

Pour l'intérêt commun, tout veut qu'on l'aiguillonne,
 Je tiens les clefs du Temple, il en est la colonne.
 Vieilli sous les lauriers & courbé sous leur faix,
 Laisant la Renommée à force de succès,
 Pour nous de son crédit il faut bien qu'il dispose,
 Et que sa gloire au moins nous serve à quelque chose.
 Presque tous les dix jours, d'après mon gazetin,
 Il prononce en riant les arrêts du destin.
 De mes intentions il veut que je l'instruise :
 Mon cœur forge les traits, son esprit les aiguise :
 Grace à moi, l'enchanteur est par-tout notre appui ;
 Il a l'air de régner, & nous régnons par lui.

Pierre le Grand, Tragédie en cinq actes, représentée pour la première fois par les Comédiens ordinaires du Roi, le premier Décembre 1779, par M. Dorat. A Paris, chez Monory, in-8°.

Cette Tragédie, quant au fond, est la même que celle de *Zulica*. Au bout de vingt années, *M. Dorat* la refondit presque entièrement, & la fit paroître sous ses vrais noms.

Le sujet est une conspiration tramée contre Pierre le Grand par Amilka, Prince de la famille des Czars. Cet Amilka forme le projet de faire assassiner l'Empereur par l'ami le plus intime de ce Prince, par Menzikoff qui lui doit tout. Il se sert de l'amour de ce dernier

sa fille Amétis, & irrite sa passion en signant d'en destiner l'objet à un autre; enfin déclare que, s'il est découvert, il est déterminé à immoler sa propre fille à sa vue, & à frapper lui-même ensuite. Menzikoff balance entre son amour pour la fille d'Amilka, & son attachement pour un Souverain qui l'a comblé de bienfaits; le Czar apprenant que les rebelles sont prêts à renaître, remet le soin de sa personne entre ses mains. Dans le quatrième acte, après une discussion assez longue entre l'Empereur & Amilka sur les motifs de la conspiration, l'Empereur ordonne qu'on lui ouvre les portes du palais, pour qu'il puisse se mettre à la tête de son parti, & il déclare qu'il va attendre pour le combattre. Il se livre en effet un combat où Menzikoff sauve la vie à l'Empereur. Il avoue ensuite qu'il est complice de la conspiration, présente le poignard dont il est armé, & demande qu'on l'en frappe. Amilka le lui arrache, & veut s'élancer sur le Czar qui se présente au-devant de ses coups vaincu enfin par tant de générosité, il tourne le poignard contre lui-même & se tue. L'Empereur pardonne à Menzikoff.

On jugea dans le temps de la représentation de cette pièce, que *M. Dorat* avoit eu tort de se laisser séduire par l'idée de prêter au Czar Pierre, une générosité supérieure à celle de Cinna : car il y auroit un excès d'imprudencé impardonnable à un Souverain de s'exposer ainsi plusieurs fois à être assassiné. On trouva fort belle la situation de *Menzikoff*, à qui le Czar confie le soin de sa personne, au moment qu'il est prêt de conspirer contre lui ; & le caractère d'*Amilka* parut plein de hardiesse & de profondeur, mais peu soutenu, puisqu'un tel homme ne devoit jamais être touché de la générosité de l'Empereur. Ce dernier est représenté dans cette pièce avec un autre caractère que celui qu'il a dans l'Histoire. Il sacrifia réellement jusqu'à son propre fils dans la crainte que celui-ci ne renversât son grand ouvrage de la civilisation de la Russie : il n'auroit pas épargné *Amilka*.

Il y a de beaux détails dans cette Tragédie. Nous rapporterons deux tirades. Dans la première, la fille d'*Amilka* fait ce portrait de *Menzikoff*.

Dans les droits du héros Menzikoff rétabli
Corrige le hasard qui l'avoit avili.
Malgré mille rivaux que ses talens irritent,
Seul il s'est fait un nom dont tant d'autres héritent.
Le ciel, qui l'éleva dans le sein du malheur,
S'est épuisé sans doute à lui former un cœur;
Et ce jeune mortel, qu'a créé son courage,
Politique & guerrier à la fleur de son âge,
Vaut bien ces fils du sort, enorgueillis toujours,
Qui pensent qu'en naissant, jetés au sein des Cours,
L'éclat de leurs ayeux, leur antique noblesse
Des vertus qu'ils montraient exemptent leur mollesse,
Et, de leur gloire même à regret éclairés,
Traînent dans les grandeurs leurs noms deshonorés.

Au commencement du quatrième acte,
Amilka rappelle à Menzikoff l'engagement
qu'il a pris; celui-ci répond:

Je le fais, j'osai promettre un crime;
Mais je m'arrête encor pour pleurer la victime.
Quoi! ne craignez-vous pas que tout prêt de frapper,
A mes tremblantes mains le fer n'aille échapper?
Soutiendrai-je ce front que la gloire environne,
Où l'auguste infortune embellit la couronne,
Ce front où je verrai, d'un œil mal affermi,
La majesté d'un maître & l'ame d'un ami?
Jetez un seul instant les yeux sur cet empire:
Par-tout de l'Empereur la grande ame y respire.
Dans ces superbes lieux, incultes autrefois,
Voyez fleurir les mœurs, les vertus & les loix.

Ne pensant que par lui, c'est par lui que nous sommes
 De monstres indomptés le Czar a fait des hommes;
 Sa voix a ranimé le Russe anéanti ;
 Des fanges d'un marais Pétersbourg est sorti.
 De ces sommets glacés qui bornent notre vue,
 L'abondance tardive est vers nous descendue :
 Un seul mortel, un seul produit ces changemens ;
 Il parle, & sur ses pas naissent les monumens !
 Occupé de son peuple, & s'oubliant lui-même,
 Sans cesse il se dévoue à des sujets qu'il aime ;
 Et deux mortels ingrats, altérés de son sang,
 S'arment de ses bienfaits pour lui percer le flanc !

Zoramis, Roi de Crète, ou le Ministre vertueux ;
Tragédie nouvelle en cinq actes & en vers, par
M. Dorat. A Paris, chez Monory, in-8°.

Tragédie où le développement des passions
 est remplacé par beaucoup d'action & de
 mouvemens. Zoramis a été Roi d'Egypte ;
 il a été détrôné par Sésostris, est devenu Roi
 de Crète, & fait une guerre cruelle aux Egyptiens.
 Parmi les prisonniers que font ses vaisseaux,
 se trouve la belle Philoclée : c'est une
 Princesse Américaine dont le père a été aussi
 détrôné ; Zoramis en devient très-amoureux.
 Cette Princesse cherchoit à recouvrer ses
 Etats par le secours de son amant, & ce jeune-
 homme ne tarde pas à paroître à la Cour de

amis, en qualité d'Ambassadeur de Sésostris, pour demander la paix. Il y a plus ; c'est qu'il est le fils du Ministre de Zoramis, ce qui occasionne des reconnoissances entre le père & le fils, & entre les deux amans. Zoramis se doute de leur intelligence ; il congédie l'Ambassadeur, puis le fait resserrer dans un cachot, & le fait garder par son propre Ministre. Ce dernier est un vieillard très-Philosophe, & qui ne se laisse point abattre par le malheur. Le Roi de Crète veut absolument déterminer la Princesse Afrine à l'épouser, en lui faisant craindre pour toujours de son amant : celui-ci l'excite à refuser cette affreuse union. Cependant une flotte égyptienne se trouve dans le voisinage & débarque une armée. Zoramis est vaincu & se retire dans les rochers : on vient délivrer l'Ambassadeur qui laisse son père quelque temps en la prison à la garde d'un de ses amis. Alors Zoramis pousse quelques débris de rochers & se trouve dans cette même prison avec son Ministre. Le fils de ce vieillard, l'Ambassadeur arrive conduisant la Princesse. Zoramis ne pouvant contenir sa fureur, s'arme d'un poignard & veut frapper le sage Ministre ; d'un autre côté, l'Ambassadeur est sur le point

d'immoler Zoramis : mais le Ministre fidèle au tyran qu'il a servi , le couvre de tout son corps. Enfin Zoramis se tue lui-même ; Crète devient une province de l'Egypte, rien ne doit plus s'opposer à l'union des deux amans.

Il n'y a peut-être pas d'exemple de Tragedie plus romanesque. Le style en est soigné & le rôle du Ministre a des beautés. Voir comme il parle à Zoramis , quand ce Prince lui apprend qu'il aime à l'excès sa jeune prisonnière :

Ciel ! qu'entends-je ? à ces vœux, quoi ! votre cœur s'abaisse !

Vous, Zoramis, languir aux pieds d'une maîtresse ?
L'amour sied à ces Rois tritement fortunés,
Qui gouvernent bien moins qu'ils ne sont gouvernés
Qui, possesseurs oisifs d'un trône héréditaire,
Savent trouver la paix dans le sein de la guerre,
Dont l'Univers prévient les tranquilles desirs,
Et qui n'ont d'autres soins que le choix des plaisirs
Mais vous dont les Etats exposés à l'orage,
Et battus par les flots, sont voisins du naufrage,
D'une erreur passagère écoutez-vous la voix ?
Voulez-vous donc rentrer dans la foule des Rois ?

Au second acte, lorsque Zoramis rejette les propositions de paix, ce Ministre vertueux s'écrie avec véhémence

Eh bien! cruel, contentez votre envie ;
Rendez-moi douloureux les restes de ma vie ;
Poursuivez, de vos mains embrâsez vos états ;
Par d'éternels travaux consommez vos soldats ;
Des cœurs las de souffrir aigrissez les murmures ;
Au lieu de les fermer, déchirez leurs blessures ;
Et vous même, en ces lieux appelant le danger ,
Perdez ce peuple & vous , en croyant vous venger !
Je n'applaudirai point à ces affreux ravages.
Si vous avez juré de troubler ces rivages ,
Moi, j'ai fait le serment dans le fond de mon cœur ;
D'être l'ami des Rois & non pas leur flatteur ;
De n'altérer jamais ce langage sévère ,
Fait pour leur être utile & non pas pour leur plaire.
Eh ! quel seroit le sort des peuples malheureux ,
Si vos pleurs quelquefois n'osoient parler pour eux ,
Et ne réclamoient point jusques aux pieds du trône
Ces droits qu'en gémissant leur foiblesse abandonne ?
Accablez-moi, Seigneur, de tout votre courroux !
Ecrasé sous vos pieds, expirant sous vos coups,
D'une mourante voix je vous dirois encore
Que par la haine aveugle un Roi se déshonore,
Et mon dernier soupir, condamnant vos desseins,
Serviroit, malgré vous, au bonheur des humains.

*Loup-d'œil sur la Littérature, ou collection de
différens ouvrages tant en prose qu'en vers, en
deux parties, &c. A Paris, chez Gueffier, in-8°.*

Le premier volume de cette collection ren-
ferme des lettres d'un ton fort léger sur diffé-

64 *Notice des Ouvrages, &c.*

rens Ouvrages, & une douzaine de petits morceaux de Littérature ou de Philosophie dont quelques-uns sont très-ironiques.

Dans le second volume, on a rassemblé les dernières Poésies fugitives de *M. Dorat*: (nous avons réimprimé celles qui nous ont paru les meilleures.) un Poëme de Féeerie en prose intitulé *Orian & Zuléma*; quatre contes aussi en prose, parmi lesquels il s'en trouve d'assez libres & seize lettres très-agréables de *M. le Comte de *** à *Madame la Duchesse de ****, pendant la campagne de 1701 en Italie. (*M. Dorat* prévient dans un avis, que ces lettres lui ont été communiquées, mais que la forme & le style sont entièrement de lui.)

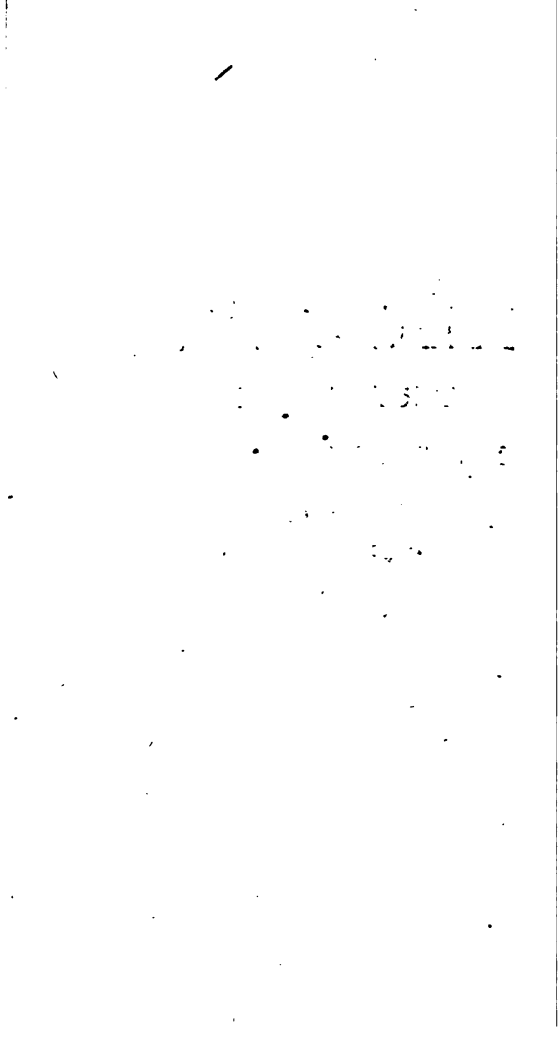
La plupart des Opuscules de cette collection sont tirés du *Journal des Dames*, que *M. Dorat* avoit entrepris de ressusciter en 1777 & 1778. Cette tentative eut peu de succès, quoique chaque cahier contint de jolies pièces. Mais le public s'attendoit à un Journal, & on lui donnoit un mélange de prose & de vers. Les jugemens sur les ouvrages nouveaux étoient fort courts & relégués aux dernières pages: encore n'y étoit-il pas question d'un tiers des livres qui avoient paru dans l'année.

RÉGULUS,

TRAGÉDIE,

EN TROIS ACTES.

*Représentée par les Comédiens François
le 31 Juillet 1773.*





ÉPÎTRE

A MADAME

LA DAUPHINE,

AUJOURD'HUI

REINE DE FRANCE.

TOI, notre gloire & nos délices,
L'image & le bienfait des Dieux;
Combien mes Ecrits font heureux
De paroître sous tes auspices!.....!
Le tems n'a plus de droits sur eux.
Par toi les talens vont éclore;
Des arts tu hâtes le réveil;
Ton vif éclat relève encore
De Louis l'auguste appareil;
Et tu ressembles à l'Aurore,
Ouvrant le palais du Soleil.

O! jours d'un fortuné présage;
Où, sous la garde de nos cœurs,
Tu fais échapper aux honneurs,

A ij

iv ÉPITRE DÉDICATOIRE.

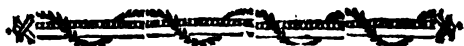
Ce joug imposé par l'usage !
Où l'aimable simplicité
A nos Spectacles te soulage
Des apprêts de la Majesté ;
Où la riante liberté
S'empresse & vole à ton passage !
Va , poursuis , accorde à nos jeux
Les doux regards de l'indulgence :
Le laurier qui croît sous tes yeux
Sèche ou languit dans ton absence.

Vois les neuf sœurs t'offrir des chants
Que l'ame applaudit, qu'elle inspire,
Et qui peignent nos sentimens.
De roses couronnant sa lyre,
L'une cherche dans ton sourire
Le prix flatteur de ses accens ;
Aux Bergers des prochaines rives
L'autre raconte ces vertus ,
Que ton rang ne tient point captives,
Et qu'il fait aimer encor plus.
Sur la musette solitaire,
Elle dit aux bois d'alentour,
Par quels soins ta main tutélaire,
Sous l'humble toit d'une chaumière,

ÉPÎTRE DÉDICATOIRE. V

Consola l'hymen & l'amour ;
Comment ta noble bienfaisance
Fit avec tant d'humanité
Dans ton Char asseoir l'indigence
Et l'infortune à ton côté.
C'est alors qu'une hymne touchante
S'éleve à toi du fond des cœurs ,
Et qu'oubliant tous ses malheurs ,
La pauvreté reconnoissante
En tributs présente des fleurs
A la grandeur compâtissante ,
Qui connoît le charme des pleurs.

OUI, tel est , divine Princesse ,
Le destin qui t'est préparé ,
Ainsi qu'à l'Epoux adoré ,
Qui prévient les vœux qu'on t'adresse . . .
Tous les François vont répéter
Ce que les Muses m'ont fait dire :
Couple charmant, sous votre empire ,
On oubliera l'art de flatter.
Vous prouvez ce qu'on a sçu feindre ;
Et vos regards vont enfanter
Des Virgiles pour vous chanter ,
Et des Albanes pour vous peindre.



P E R S O N N A G E S,

RÉGULUS.

MANLIUS.

MARCIE, *Femme de Régulus.*

BARSINE, } *Femmes de Marcie.*
FLAVIE, }

LICINIUS, *Tribun du Peuple.*

AMILCAR, *Ambassad. de Carthage.*

ATTILIUS, *Fils de Régulus.*

PRISCUS, *Romain*

LICTEURS.

Suite de ROMAINS & d'AFRICAINS.

OFFICIERS Romains.

La Scène est dans un Vestibule du Temple de Bellone.



RÉGULUS, TRAGÉDIE.

ACTE I.

*La Scène représente le Parvis du Temple de Bellone.
On voit sur l'un des côtés la Statue de la Déesse ;
au fond , une Place publique , ornée de Bustes des
anciens Romains ; & à la rive opposée , Rome & le
Capitole. Des sièges sont préparés pour le Sénat.*

SCÈNE PREMIÈRE.

MARCIE, BARSINE.

BARSINE.

Sous ces vastes Parvis consacrés à Bellone,
Dans ces lieux révévés que la crainte environne,
Quels Dieux guident vos pas ?

MARCIE.

Ceux de qui les regards
Sont quelquefois encor tournés vers nos remparts ;

A iv

Tous les Dieux protecteurs de la race d'Enée,
Dont ils ont garanti la haute destinée ;
Les Dieux de Régulus.

B A R S I N E .

Un lustre écoulé ;
Depuis que, loin de vous, il languit exilé ;
Ont-ils brisé ses fers ?

M A R C I È .

Que me dis-tu, cruelle ?
Ah ! loin de m'alarmer, encourage mon zèle.
Je ne fais quel espoir, bien cher à ma douleur,
Par ses illusions vient consoler mon cœur.
On attend aujourd'hui l'Envoyé de Carthage :
Mais (telles sont nos Loix, tel est l'antique usage),
Dans l'enceinte de Rome il ne peut être admis :
Rome n'ouvre ses murs qu'à des Sujets soumis.
Sous ce Portique auguste on consent à l'entendre :
Les Sénateurs mandés doivent bientôt s'y rendre.
J'ai devancé leurs pas, je cherche Manlius,
Et mes pleurs vont encor parler pour Régulus :
Je veux savoir enfin le sort qu'on lui destine.

B A R S I N E .

Quoi ! toujours suppliante ! . . .

M A R C I È .

Il n'importe . . . Ah ! Barsine,
Cédons à nos destins : ils ne sont plus ces tems
Où j'osois respirer un légitime encens.
Ces jours, où Régulus, domptant jusqu'à l'envie,
Illustroit à la fois sa femme & sa Patrie.

Le rapport inégal de ses ans & des miens
 Ne fut point un obstacle à de si beaux liens,
 Et mon ame séduite au bruit de son courage,
 En comptant ses lauriers, n'apperçut point son âge.
 Au sortir d'un long siège, où son noble secours
 Avait sauvé la vie à l'auteur de mes jours,
 Il revint précédé d'une pompe guerrière :
 J'épousai le Vainqueur & j'acquittai mon pere.
 Régulus m'adoroit, & me plut à son tour :
 C'étoit un sentiment . . . au-dessus de l'amour !
 Quels transports, quelle joie ont marqué la naissance
 De ce fils, ce cher fils, notre unique espérance !
 Je voyois mon Epoux, au retour des combats,
 Sourire à cet enfant caressé dans mes bras,
 Nous prodiguer les soins d'une ame simple & pure,
 Et déposer sa gloire au sein de la nature.
 Pouvois-je alors prévoir un sinistre avenir ;
 Et que de si beaux jours dussent sitôt finir ?
 Absente de nos murs, tu ne vis point, Barse,
 De mes profonds ennuis la fatale origine.
 Après cinq ans de paix & d'un hymen heureux,
 La haine dans Carthage alluma tous ses feux.
 Il fallut, assurant la fortune publique,
 Détourner les complots que méditoit l'Afrique.
 Sans briguer cet emploi, modeste & renfermé,
 Parmi tous ses rivaux, Régulus fut nommé.
 Il vint me l'annoncer ; son front plein de noblesse
 Imposa, malgré moi, silence à ma foiblesse.
 Par sa mâle constance étonnant mes esprits,

Sans verser une larme, il embrassa son fils;
 Il partit; mais bientôt sa prompte renommée
 Fit connoître l'orgueil à mon ame charmée.
 De ses nombreux exploits dévorant les récits,
 Rome tournoit vers moi ses regards attendris.
 Le nom de mon Epoux, sa valeur fortunée,
 Au bonheur de l'Etat joignoient ma destinée.
 Quel changement, hélas! dans son sort & le mien!
 Régulus est esclave, & je ne suis plus rien.
 Régulus est esclave! ah! Dieux! ô sort funeste!
 Un regret éternel est tout ce qui me reste.
 Plus d'honneurs, plus de rang, lorsqu'il est dans les fers.
 Partager, loin de lui, l'horreur de ses revers;
 Sentir tous les degrés de sa longue infortune,
 Fatiguer les Romains de ma plainte importune,
 Assiéger le Consul, pleurer avec mon fils,
 Voilà tous mes devoirs, je les ai tous remplis.

B A R S I N E.

Le Consul peut beaucoup; & sa faveur....

M A R C I E.

Ecoute.

L'austere Manlius est généreux sans doute :
 Rome le croit au moins, & je n'ose penser
 Qu'au projet de me nuire il ait pu s'abaisser;
 Cependant (avec toi je rougirois de feindre),
 Sans le juger encor, tout me force à le craindre :
 Dans le fond de mon ame, un secret mouvement,
 Contre lui, malgré moi, dépose à tout moment.
 J'estime, en ses pareils, la valeur, la prudence,

La haine des tyrans , la noble indépendance ;
 Mais non l'atrocité de ces tristes vertus ,
 Pures dans leur principe , affreuses par l'abus ,
 Ces mornes préjugés , ce fier Patriotisme ,
 Qui détruit le bonheur , & n'est point l'héroïsme.
 Je plains le malheureux , le mortel endurci
 Que la tendre pitié n'a jamais adouci :
 Va ; Manlius jamais n'en a connu les charmes ,
 Et ce farouche cœur ne s'ouvre point aux larmes.

B A R S I N E.

Trop prompt à l'accuser. . . .

M A R C I E , (*avec vivacité.*)

Qu'il serve Régulus ;
 Je tombe à ses genoux , & ne l'accuse plus.
 Lié par le devoir & la reconnoissance ,
 Le Tribun , plus sensible , est ma seule espérance.
 Dès ses plus jeunes ans , instruit par mon Epoux ,
 Toujours il l'admira , sans en être jaloux :
 A Rome, aux champs de Mars, dans la paix, dans la guerre,
 Régulus autrefois lui tenoit lieu d'un pere ;
 Souvent dans le Sénat , il parut son appui ,
 Et doit en ce moment tout attendre de lui.
 Puisse , au moins, Manlius ne m'être point contraire !
 Je n'ose espérer plus de cette âme sévère :
 Ses yeux indifférens , que lassent mes malheurs ,
 Se sont accoutumés à voir couler mes pleurs.
 Il vient ; éloigne-toi.

SCÈNE II.

MANLIUS, *suiwi des Licteurs*; MARCIE.

MARCIE.

SEIGNEUR, daignez m'entendre ;
A cette grâce ; hélas ! j'ai le droit de prétendre.

MANLIUS.

Madame , pardonnez si des soins importans ,
A vos yeux , malgré moi , m'ont caché si long-tems.
J'obéis , avant tout , au devoir ! qui m'enchaîne :
Mais , quel pressant motif en ce lieu vous amène ?

MARCIE.

Et vous le demandez ! . . . feignez-vous d'ignorer
Le dessein qui m'occupe & peut seul m'attirer ?
Songez à Régulus , perdu pour la Patrie ,
Traînant dans un cachot une pénible vie ,
Et sous des fers honteux , pour vous , pour les Romains ,
A peine soulevant ses généreuses mains !
Peut-être en ce moment , il succombe , il expire ,
Et fait , en expirant , des vœux pour cet Empire ,
Pour un Sénat jaloux qui l'a sacrifié ,
Pour son ingrat pays , dont il est oublié
Osons-nous prolonger l'odieux esclavage
Où frémit sa vengeance , où languit son courage ?
Comment excuser Rome ? & peut-on , Manlius ,
Respirant l'air du Tibre , oublier Régulus ?
Quel enclos dans nos murs n'atteste point son zèle ,

la sublime équité, sa valeur immortelle ?
 Les Tribunaux ? du faible il y fut le vengeur ;
 Le Sénat ? vous savez s'il en étoit l'honneur.
 Montez au Capitole, où sa main triomphante,
 suspendit des vaincus la dépouille sanglante,
 Ces lances, ces drapeaux à Carthage enlevés,
 Monumens glorieux, que Rome a conservés.
 Que dis-je ? & ces faisceaux, & ces aigles altières,
 Et l'auguste appareil des honneurs consulaires,
 Et cette pourpre enfin, souveraine des Rois,
 Régulus, comme vous, les obtint autrefois.
 Le Chef, l'Ami, le Dieu des Légions romaines,
 Vainqueur en cent combats, va mourir dans les chaînes ;
 Moi seule je lui reste. O ciel ! ô Régulus ! . . .
 Et voilà donc le prix que l'on garde aux vertus !

M A N L I U S.

J'approuve vos regrets, & non votre injustice.
 Le sort de votre Epoux est pour Rome un supplice :
 Mais, pour rompre ses fers si vos efforts sont vains,
 Accusez-en Carthage & non pas les Romains.

M A R C I E.

Carthage enchaîne un bras toujours armé contr'elle ;
 Rome oublie un Romain, un défenseur fidelle.
 Carthage, en l'accablant, se venge d'un vainqueur ;
 Rome, en l'abandonnant, punit un bienfaiteur.
 Prononcez, Manlius ; qui des deux est coupable ? . . .
 On peut tout réparer ; l'instant est favorable.
 A l'Envoyé d'Afrique, en ce jour solennel,
 D'un malheureux ami proposez le rappel.

Tous les Romains font vœu de venger ses malheurs.
 D'un regard ténébreux fixant le Capitole ,
 Entre mille guerriers que son retour console ,
 Il marche...on rompt les fers dont ses bras sont chargés,
 Et les cœurs, une fois, ne sont point partagés.
 Les chemins , trop étroits dans cet instant d'ivresse ,
 Ne peuvent contenir la foule qui s'empresse ;
 Charmés de le revoir , les vieillards attendris ,
 Attentifs & muets , le montrent à leurs fils :
 Et moi , je viens ici , dans l'excès de mon zèle ,
 Déployer les transports d'une amitié fidèle ,
 Annoncer le Héros, dont les soins bienfaisans
 Daignerent aux vertus former mes premiers ans.
 Mais vous allez enfin jouir de sa présence :
 Avec l'Ambassadeur je le vois qui s'avance.

S C E N E V.

(On voit une suite d'Africains & le Peuple. Le Consul,
 Licinius & les autres Sénateurs prennent leurs places ;
 celle qu'occupoit autrefois Régulus , auprès des Con-
 suls , demeure vuide ; Régulus & Amilcar passent entre
 les Licteurs : Régulus , en entrant , s'arrête).

MANLIUS, PRISCUS, LICINIUS,
 RÉGULUS, AMILCAR.

MANLIUS.

CITOYEN généreux , qui peut vous arrêter ?

RÉGULUS.

Rome entre ses Enfans ne doit plus me compter.

M A N L I U S.

écouvrez tous vos droits , & prenez votre place.

R É G U L U S.

Je n'en ai point ici.

M A N L I U S.

Rome vous a fait grace.

R É G U L U S.

Un Esclave paroître & s'asseoir parmi vous !

M A N L I U S.

Le malheur d'un héros le rend sacré pour nous.

(*Se retournant vers Amilcar.*)

Mais je cède à vos vœux. Que souhaite Carthage ?

Parlez ; sur quel espoir cherchez-vous ce rivage ?

A M I L C A R.

Carthage, qui long-tems balança vos succès ,

Par ma voix, Sénateurs, vous propose la paix ;

Et, si vous refusez sa première demande ,

Elle souhaite au moins que le Tibre lui rende

Nos illustres Captifs, dans vos murs retenus :

Les vôtres, à ce prix, vous seront tous rendus ;

A ce prix, Régulus, qu'Amilcar vous ramène,

Pour gage du traité, va voir tomber sa chaîne,

Et peut, dès aujourd'hui, reprendre avec éclat,

Tous ses titres dans Rome, & son rang au Sénat.

M A N L I U S.

Nous aimons Régulus : le destin qui l'opprime

N'a pu changer nos cœurs, qu'un même zèle anime,

Et nous serons heureux, s'il est quelque moyen

De rendre à la Patrie un si noble soutien :

Mais sur ses intérêts que lui-même il prononce,
Rome dans son avis trouvera la réponse ;
C'est elle qui le veut. Approchez, Régulus,
Et réglez votre sort. (*Manlius s'assied.*)

R É G U L U S.

(*avec joie & plus de sérénité.*)

Je ne résiste plus.

A M I L C A R. (*à Régulus.*)

De parler pour Carthage aujourd'hui tout vous presse,
Et vous savez quel prix. . . . (*Amilcar s'assied.*)

R É G U L U S, (*toujours debout*)

Je tiendrai ma promesse,

(*S'avançant au milieu du Sénat.*)

Puisque, malgré mes fers, ma défaite, & vos Loix,
Vous permettez qu'ici j'ose élever la voix,
Je n'abuserai point de cet honneur insigne ;
Et moins je l'espérois, plus mon cœur en est digne.
Me laissant vos bontés, le sort ne m'ôte rien,
Et l'Esclave dans moi fait place au Citoyen.
Descendans de Rémus, Peuple vainqueur & libre,
Guerriers, Législateurs, Héros & Dieu du Tibre,
Vos ennemis enfin s'abaissent devant vous ;
Mais ne laissez jamais fléchir votre courroux.
Encore une victoire, & l'Afrique est soumise ;
Deux postes exceptés, la Sicile est conquise.
Rome voit se former des soldats généreux,
Nés sur le même sol, servant les mêmes Dieux,
Réunis par les Loix, les mœurs & le langage :
Eh ! que pourroient contr'eux les soldats de Carthage,

renaîtres errans, dont le sang mandié
 vaut pas même l'or de ceux qui l'ont payé ?
 e dis-je ? l'Etranger, qu'aigrit leur injustice,
 x Africains déjà ne vend plus son service.
 ntippe, ce héros leur vengeur, leur appui,
 ont j'ai pleuré la mort, quoique vaincu par lui,
 ntippe, qu'opprima leur perfide inconstance,
 prend à l'univers ce qu'il faut qu'il en pense,
 tourne les secours qu'on osoit leur porter,
 décourage ceux qui pourroient l'imiter.
 iomphans aujourd'hui, vous allez l'être encore ;
 t-il tems de traiter alors qu'on vous implore ?
 fin que craignez-vous de ce Peuple affoibli ?
 e fois, il est vrai, les destins m'ont trahi :
 ais soudain notre Rome, en guerriers si fertile,
 our effacer ma honte arme un bras plus utile :
 tétellus a paru, nos vainqueurs ont tremblé ;
 leur sang odieux à grands flots a coulé.
 ombien de fois, ô Ciel ! j'ai joui de leurs craintes !
 écho de leurs rochers me renvoyoit leurs plaintes.
 e la contagion le souffle dévorant
 es ensevelissoit sous leur sable brûlant,
 t les cris de Carthage, à la douleur en proie,
 u fond de mon cachot venoient porter la joie.
 y rentre sans regret, pourvu que par vos mains
 uiffelle jusqu'à moi le sang des Africains.
 ue je hais leur demande & leur infâme adresse !
 ls ont cru dans mon cœur surprendre une foiblesse,
 it par un vil appât s'affurer de ma foi :

Ainsi , vous exigez que Rome soit ingrate !
 Que sa honte paroisse où votre honneur éclate ;
 Qu'ici même un arrêt injuste & solennel
 Vous condamne aux horreurs d'un exil éternel !
 Vous , de qui le retour aujourd'hui nous console,
 Vous , que nous aurions dû conduire au Capitole !

(Il se leve & va à la tête du Peuple .)

Pour lui faire un tel sort , eut-il fallu , Romains ,
 Le chercher dans le champ que labouraient ses mains
 Interrompre le cours de ses travaux rustiques ,
 Et l'arracher du sein de ses dieux domestiques ?
 On diroit donc un jour , en pleurant Régulus :
 » Le Tibre eut un Héros , fameux par ses vertus :
 » Renonçant au repos , prodigue de sa vie ,
 » Il s'immoloit entier au bien de sa Patrie.
 » Guerrier , par ses exploits il défendit l'Etat.
 » Citoyen , ses conseils éclairaient le Sénat :
 » Dans les déserts d'Afrique il s'ouvrit un passage ;
 » Il affranchit nos murs , il abaissa Carthage ;
 » Et ce même Romain , toujours infortuné ,
 » Expira dans les fers , par Rome abandonné » .

R É G U L U S .

Et toi , tu la trahis ! . . .

L I C I N I U S .

Non , je lui suis fidèle ;
 Non , ce n'est point à vous que je borne mon zèle ;
 C'est comme citoyen que je suis votre appui.
 Tout ce peuple vous aime , & je parle pour lui .

TRAGÉDIE.

21

RÉGULUS.

Terminez, Sénateurs, un combat qui m'offense ;
 Tu, comme je le dois, j'entends votre silence.

MANLIUS.

Regardant les Sénateurs qui paroissent attendris & les yeux baissés.)

De votre aspect touchant vous voyez les effets.

(Après un silence.)

Il faut peser, sans vous, de si grands intérêts.

(aux Sénateurs.)

Avant de prononcer sur le sort d'un tel homme,
 Réunissons les voix au sein même de Rome.

Fabrice, Lentulus, Camille, Trastés,

Distracts par d'autres soins, n'ont pu suivre nos pas ;

Ce Temple touche aux murs, où leur expérience

Peut d'un avis utile aider votre prudence,

Et tout veut. . .

RÉGULUS.

Manlius !

MANLIUS.

Reposez-vous sur moi ;

A Rome, à Régulus, je fais ce que je doi.

Je ne trahirai point des vertus que j'admire.

(d Amilcar.)

De ce qu'on aura fait on viendra vous instruire,
 Amilcar.

AMILCAR.

C'est assez. Dans ces lieux ennemis

Fai dévoré l'affront qu'a reçu mon pays :

Je ne dirai qu'un mot ; c'est à vous de m'entendre.
 Vous aimez Régulus ; tremblez de nous le rendre :
 Vous seuls d'un sort cruel pouvez le préserver ;
 En traitant avec moi , vous allez le sauver ;
 Mais , si vous refusez l'échange qu'on propose ,
 Carthage inexorable en punira la cause.

S C E N E VI.

MANLIUS, LICINIUS, RÉGULUS.
 LES SÉNATEURS, LICTEURS.

LICINIUS.

QU'ENTENDS-TE ! & nous pourrions

RÉGULUS.

Point de lâche pitié,
 C'est Rome qui doit vaincre & non pas l'amitié.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARCIE, FLAVIE.

MARCIE.

AINSI donc tes secours m'ont rendue à la vie ?
 Prends pitié de mon trouble, ô ma chère Flavie !
 Je quittois le Consul, je sortois de ces lieux :
 Quel objet tout-à-coup se présente à mes yeux !
 Mon Epoux ! Régulus, que le Peuple environne !
 Romains, Carthaginois, Gardes, rien ne m'étonne,
 Je traverse la foule, & je lui tends les bras ;
 On s'arrête : un moment il ralentit ses pas ;
 Et d'un ton formidable ; » éloignez-vous, Marcie, »
 Me dit-il, » ces instans sont tous à la Patrie ».
 Il me laisse, il s'arrache à mes embrassemens.
 Que devins-je, Flavie, en ces cruels momens ?
 Mes yeux noyés de pleurs se couvrent d'un nuage ;
 Je le suis, je me jette à travers son passage ;
 Je voulois lui parler. . . . inutiles desirs !
 Ma voix tombe, s'éteint, se perd dans mes soupirs ;
 Et l'on me traîne, hélas ! expirante, éperdue,
 Dans l'asile prochain, où tes bras m'ont reçue.
 Que fait-il... Le Sénat vient de se séparer.
 Cher Epoux, en ce lieu j'ai cru te rencontrer ;
 Et tu ne parois point ! . . . dissipe mes alarmes.

(à Flavie.)

Il ne fait pas combien il m'a coûté de larmes !
Barsine m'abandonne ! . . . on vient ; c'est elle ! . . .

S C E N E II.

FLAVIE, MARCIE, BARSINE,
MARCIE.

EH bien !

Que dit-on ? que fais-tu ? ne m'apprendras-tu rien ?

BARSINE.

Sur les discours du Peuple & ses vagues murmures,
On hasarde, en tremblant de vaines conjectures ;
Et j'ai vu seulement que tous nos Sénateurs
Dans Rome rassemblés. . . .

MARCIE.

O mortelles frayeurs !

Et Régulus ! . . . d'où vient que le cruel m'évite ?

Où porte-t-il ses pas ? tu parois interdite !

Parle.

BARSINE.

Aux autels de Mars, votre Epoux généreux,
Pour vous, pour les Romains, forme, dit-on, des vœux.
Parmi les cris de joie, & les craintes publiques,
Les parfums & l'encens fument sous les portiques,
Et ce mortel si cher, attirant tous les yeux,
Partagent les respects que nous rendons aux Dieux.



SCÈNE III.

FLAVIE, MARCIE, PRISCUS, BARSINE.

PRISCUS, (*à Marcie.*)

AMBASSADEUR vous cherche.

MARCIE.

Amilcar! ô surprise!

PRISCUS.

Souhaite qu'ici mon zèle l'introduise;
marche sur mes pas.

MARCIE.

Qu'il entre.

SCÈNE IV.

FLAVIE, MARCIE, BARSINE

MARCIE.

UN Africain!

Pourquoi me cherche-t-il, & quel est son dessein?
me fais quel effroi....

BARSINE.

Madame, il faut l'entendre.

FLAVIE.

Le conduit vers vous.

MARCIE.

Ciel! que va-t-il m'apprendre!

Les femmes de Marcie se retirent.

SCÈNE V.

MARCIE, AMILCAR.

AMILCAR.

MADAME, pardonnez; mon aspect dans ces lieux
 Peut-être en ce moment importune vos yeux;
 Mais un grand intérêt a pu seul m'y conduire,
 Et pour Rome, & pour vous, j'ai dû vous en instruire.

MARCIE,

Rassurez mes esprits.

AMILCAR.

Peste! votre Epoux,

Et viens pour le sauver.

MARCIE.

Comment? expliquez-vous.

AMILCAR.

Vous connoissez Carthage & ces haines cruelles
 Qu'attisèrent long-tems nos sanglantes querelles;
 Elle est prompte à punir, ardente à se venger;
 J'ai souvent plaint nos mœurs, sans pouvoir les changer
 Si Régulus trompoit les vœux de ma patrie. . . .

MARCIE.

Il ne dépend plus d'elle.

AMILCAR.

Écoutez-moi, Marcie.

MARCIE.

Eh bien?

AMILCAR.

Ne croyez point qu'aux seuls devoirs lié,

afecte les dehors d'une fausse pitié.
 tels que soient les débats entre Carthage & Rome,
 ne serai jamais l'ennemi d'un grand homme.
 sers même l'Afrique, en servant Régulus ;
 craignez-le plus que moi.

M A R C I E.

Tous mes sens sont émus :
 quelle infortune encor l'attend sur ce rivage ?

A M I L C A R.

si, de ce jour même, il retourne à Carthage :

M A R C I E.

Ciel !

A M I L C A R.

De nos captifs le sort lui fut remis ;
 on demande un échange, il est libre à ce prix ;
 mais contre cet échange il a parlé lui-même.

M A R C I E.

tu entends-je ? Régulus ! So c'est ainsi qu'il m'aime !
 mais je m'alarme en vain ; le Sénat le chérit ;
 son zèle barbare il n'aura point souscrit.

A M I L C A R.

le Sénat est trompé.

M A R C I E.

Se peut-il ? quel mystère !
 craignez. . . je frémis.

A M I L C A R.

Cette horrible lumière. . .

M A R C I E.

mon œcur en a besoin.

RÉGULUS,

AMILCAR.

Je vais le déchirer.

MARCIE.

Le doute est plus affreux ; parlez , sans différer.

AMILCAR.

Hé bien , connoissez donc l'épouvantable abîme
 Où se jette aujourd'hui votre Epoux magnanime ;
 Connoissez Régulus ; il conseille aux Romains
 De ne point accepter l'offre des Africains :
 Si le Sénat l'écoute , il rentre en esclavage ;
 Mais il cache au Sénat , qu'il entraîne ou partage ,
 Qu'un supplice inoui , par la haine inspiré ,
 S'il revient sur nos bords , est pour lui préparé ,

MARCIE.

Cieux , tonnez sur Carthage , & sauvez sa victime !
 Quel que soit , Amilcar , le soin qui vous anime ,
 D'un avis important je rends grâce au destin.
 De Rome & du Sénat cet asile est voisin ,
 Un moment y conduit ; j'y cours , à l'instant même ,
 Attendrir tous les cœurs pour un Héros que j'aime.
 Dieux justes , Dieux vengeurs , faites valoir ses droits ;
 Inspirez son Epouse , & parlez par sa voix !

SCÈNE VI.

AMILCAR , (*seul.*)

LE trouble , la douleur , & l'effroi de Marcie ,
 Mieux que tous mes efforts , vont servir ma patrie.
 Je satisfais mon cœur , en parlant pour l'Etat ,

A mes concitoyens j'épargne un attentat ;
Je ne les trahis point.

SCÈNE VII.

AMILCAR, RÉGULUS.

AMILCAR.

VIENS, mortel inflexible,
Implacable ennemi, plus que nous insensible ;
Viens t'applaudir encor de m'avoir outragé.
S'il s'oppose à ta perte, Amilcar est vengé.

RÉGULUS, *(de l'air le plus sombre.)*

Rejoins tes Africains : dis-leur que leur ôtage
Va bientôt avec eux retourner à Carthage.

AMILCAR.

Tu quitterois ces lieux !

RÉGULUS.

Je l'espère du moins.

AMILCAR.

Quoi ? les nœuds les plus chers.... ?

RÉGULUS.

Mon cœur a d'autres soins.

Carthage me verra courageux & fidèle,
Du respect des sermens lui laisser un modèle.
Vas, quel que soit l'excès de sa férocité,
Souffrir pour son pays n'est point l'adversité.
Je l'avouerai pourtant ; à ce retour pénible,
Mon cœur, qui s'y résout, est loin d'être insensible.
Mais il est, je le sens, des devoirs révévés,

Qui, pour être crucis, n'en sont pas moins sacrés ;
 L'homme doit les remplir, c'est son plus beau partage.
 Il doit à ces devoirs mesurer son courage ;
 Ou, laissant le mépris s'attacher à ses pas,
 Il se creuse un tombeau, même avant son trépas.

A M I L C A R.

Malheureux ! quand tes Dieux aux miens te redemandent,
 Veux-tu que je te traîne aux tourmens qui t'attendent ?
 Moi-même, je ne puis y songer sans terreur ;
 Contemple leur image & connois-en l'horreur !
 Vois notre orgueil blessé, se changeant en furie,
 Dévouer aux douleurs les restes de ta vie ;
 Et par tes fiers dédains tes bourreaux excités,
 Appesantir sur toi leurs bras ensanglantés.
 Vois le fer & le feu lentement te détruire,
 Et la mort, pour toi seul, cent fois se reproduire.

R É G U L U S.

Amilcar, on saura, sous le ciel Africain,
 Ce que peut la constance & le cœur d'un Romain.

A M I L C A R.

Eh ! quoi ! ton front est calme, & c'est moi qui frissonne !
 Quelle est cette vertu dont l'ascendant m'étonne ?
 Que ton sort, Régulus, ne dépend-il de moi !
 Ton ennemi sauroit te sauver malgré toi.
 Adieu. . . ne me hais point. Ce cœur fier & sauvage
 Admire l'héroïsme, applaudit au courage. . .
 Puisse-je partir seul ! puissent mes soins heureux
 Soustraire à ses destins un mortel généreux !
 Je veux pour mon pays des succès légitimes ;
 Il lui faut des rivaux, & non pas des victimes.

S C È N E V I I I.

R É G U L U S, (*seul.*)

DIEUX ! m'auroit-il trahi ? me voilà libre enfin !
 Malheureux ! quels combats s'élèvent dans mon sein !
 Combien j'ai dévoré de soupirs & de larmes !
 Quoi ! je vais vous briser, nœuds si remplis de charmes !
 Pardonne, chère Epouse, au rigoureux devoir
 Qui m'a fait un tourment du plaisir de te voir.
 Je souhaite en secret, & je crains ta présence.
 Pleurs que j'ai retenus, coulez en son absence.
 Mais que faisoit mon Fils ?... mes yeux ne l'ont point vu...
 Je le perds, il échappe à ce cœur éperdu ;
 Je mourrai sans le voir !... toi, sa mère, ô Marcie !
 Paurai fait en tout tems le malheur de ta vie.
 Enchaînée à mon sort, dès tes plus jeunes ans,
 Tu m'as sacrifié tes jours les plus brillans ;
 Et voilà donc le prix de ta noble tendresse,
 De ce cœur courageux, qui pour moi s'intéresse !
 Si je pars, des Bourreaux m'attendent loin de toi... !
 N'importe ; j'ai promis, je garderai ma foi.
 Vous, du salut public autrefois les victimes,
 Retravez à mes yeux vos dévoûmens sublimes.
 Intrépides Romains, magnanimes héros,
 J'apperçois vos autels, & non pas vos tombeaux.
 La vie est un moment, la mort n'est qu'un passage ;
 Mais, le nom qu'on s'est fait, s'étendra d'âge en âge ;
 Il n'est rien qu'à la fin le tems n'ait abattu ;

B V.

Tout périt, hors la gloire, & sur-tout la vertu.

(se retournant vers la statue de Bellone.)

Sœur terrible du Dieu qui préside aux batailles,

Qui cimentas de sang ees antiques murailles,

A mes Juges, Bellone, inspire ta fureur.

Puissé-je en ce moment leur transmettre mon cœur !

Souviens-toi des combats, des jours où sur ta trace

Je connois dans nos rangs défier ton audace,

Et, si tu veux payer tout ce qu'a fait mon bras,

A mes Concitoyens fais vouloir mon trépas.

S C E N E IX.

M A R C I E , R É G U L U S ,

M A R C I E , *(arrivant.)*

Q U'ENTENDS-JE ? son trépas ! . . .

R É G U L U S , *(se relevant.)*

Ciel ! Marcie ! . . .

M A R C I E .

Ah ! barbare ! . . .

Tu hâtes par tes vœux l'instant qui nous sépare !

Quoi ! je suis dans tes bras ! . . . combien je t'ai pleuré !

Et tu voulois me faire va, j'ai tout réparé.

Cruel, tu m'es rendu le Sénat, qui t'admire,

Tremble & frémit du piège où tu l'allois conduire :

Tous les cœurs sont à toi. . . quel moment ! . . .

R É G U L U S .

Que dis-tu ?

MARCIÉ.

Oui; nous te défendrons de ta propre vertu.
 Pour te rendre à ton fils, à sa mère qui t'aime,
 Il faut donc, malheureux, t'arracher à toi-même!

RÉGULUS.

D'où naissent ces transports, d'où venoit cet effroi?

MARCIÉ.

Je fais tout d'Amiscar: Moins rigoureux que toi,
 C'est lui que je craignois, & c'est lui qui m'éclaire.

RÉGULUS.

Quel trouble! quel discours! qu'as-tu donc osé faire?

MARCIÉ.

J'ai couru, j'ai volé, l'œil inondé de pleurs.
 L'enceinte, où de nos lois règnent les défenseurs,
 A soudain retenti de mes trop justes plaintes;
 Les Sénateurs émus ont ressenti mes craintes;
 Et ma main, prévenant les plus noirs attentats,
 Te ravit au cercueil qui s'ouvroit sous tes pas.
 J'ai de tous nos malheurs retracé l'origine,
 La rigueur de tes fers, la mort qu'on te destine;
 Oui, je l'ai révélé, ce secret plein d'horreur,
 Qu'un silence sublime enfermoit dans ton cœur:
 J'ai peint tes jours en proie à des monstres impies,
 Dans l'art des cruautés surpassant les furies,
 Et, pour t'ôter des jours long-tems infortunés,
 Dérobant un supplice aux enfers étonnés.
 L'excès du désespoir me tenoit lieu d'audace:
 Je n'ai rien épargné, cris, prières, menace.
 A mes récits affreux, tous les fronts ont pâli;

De tendresse & d'effroi les cœurs ont treffailli ;
 Et de tous, sans rougir, j'ai brigué le suffrage...
 Ce noble abaissement déplaît à ton courage ;
 Mais, à ta plainte ici laissant un libre cours,
 Je serai fière encor, si j'ai sauvé tes jours.

R É G U L U S, (*avec vivacité.*)

D'ghé fruit de tes soins !... dans leur ardeur trop prompts,
 Soit de la prévenir, as-tu juré ma honte ?
 A tes vaines frayeurs serai-je donc soumis ?
 Et faut-il te compter parmi mes ennemis,
 Parmi ceux de l'Etat ?

M A R C I E.

De l'Etat ! à quel titre ?

Je prends Rome aujourd'hui, l'univers pour arbitre.
 Eh ! que n'as-tu point fait pour tes Concitoyens ?
 Tu renonças pour eux à de paisibles biens :
 Pour défendre leurs murs, troublé dans ton asile,
 Oublié, quand ton bras ne put leur être utile ;
 De leur gloire occupé dans l'un & l'autre sort,
 A ton amour pour eux, que manque-t-il ?

R. É G U L U S.

Ma mort.

M A R C I E.

Tu m'arraches le cœur !... & ton fils & ta femme
 N'ont-ils pas, Régulus, quelques droits sur ton ame ?
 Verras-tu d'un œil sec, & ses pleurs & les miens ?
 Quand tu peux les serrer, rompras-tu nos liens ?
 Si tu veux nous ravir notre unique espérance,
 Si rien ne peut fléchir ta farouche constance,

Écoute-moi mon abandon, & vois, dès aujourd'hui,
 Ton Epouse expirante, & ton fils sans appui.

Régulus se détourne pour cacher son attendrissement.

Tu m'aimas ! . . . ah ! ton cœur infidèle & parjure
 Doit-il donc tout à Rome, & rien à la nature ?

RÉGULUS, (*avec le plus grand trouble.*)

Elle aura mes regrets ; elle eut mes premiers vœux.
 De ce cœur déchiré plains l'effort douloureux,
 Son trouble, ses combats . . . sa foiblesse peut-être.

(*avec enthousiasme.*)

Que dis-je ? moi trahir les bords qui m'ont vu naître !

La Patrie est un corps respectable & sacré.

Qui de nous peut, sans crime, en être séparé ?

Lui prodiguer son sang, la servir, la défendre ;

Va, crois-moi, ce n'est point lui donner, c'est lui rendre.

Ne lui devons-nous pas, rangs, honneurs, sûreté,

Le nom de Citoyen, sur-tout la liberté ?

La liberté ! . . . sans qui l'homme cesse d'être homme ;

Le fondement, l'orgueil & la gloire de Rome ?

Il faut de quelque peine acheter sa douceur :

Mais, exempt de travaux, a-t-on droit au bonheur ?

L'ingrat qui le prétend, qu'il s'éloigne, qu'il fuie,

Qu'il aille loin du Tibre, ensevelir sa vie,

Et malheureux par-tout, chassé de l'univers,

A des monstres errans disputer les déserts !

MARCIÉ.

Ah ! Dieux ! combien son zèle & t'aveugle & t'égaré !

Peut-on être à la fois, & sensible & barbare ?

Mais quelle est donc enfin, quelle est ta liberté,

Ce don si précieux, & par toi si vanté ?
 Des maux qu'elle t'a fait revois la triste image.
 Depuis douze ans, ta vie est un dur esclavage :
 Ose me démentir. Depuis ce tems, dis-moi,
 Un jour, un seul moment, as-tu joui de toi ?
 De l'amitié paisible as-tu goûté les charmes ?
 Peux-tu chérir un bien qui fait couler mes larmes ?
 Je ne puis commander au trouble de mes sens :
 Enfin, ouvre tes yeux éblouis trop long-tems :
 Reviens à la nature : être Epoux, être père,
 En respecter toujours le sacré caractère,
 Voilà les premiers nœuds, le véritable honneur,
 Les loix saintes de l'homme & sur-tout son bonheur.

R É G U L U S, (*avec vivacité.*)

Marcie !

M A R C I E.

A ces transports, à ta noble colère,
 Je répondrai deux mots : Je suis épouse & mère.

R É G U L U S, (*avec une sorte de fureur.*)

Sois Romaine.

M A R C I E.

(*se jetant dans ses bras avec le plus grand attendrissement.*)

Cruel !

R É G U L U S, (*troublé & d'une voix attendrie.*)

Va rejoindre ton fils.

M A R C I E.

Que lui dirai-je, hélas ! dans le trouble où je suis ?

Avec moi renfermé sous un toit solitaire ;
 Sans cesse à ma douleur il demande son père :
 De son âge innocent il dédaigne les jeux :
 Le fils de Régulus est déjà malheureux !
 Songe avec quels transports, quelle touchante ivresse,
 Tu reçus dans tes bras ce fruit de ma tendresse !
 Toi, qui l'as tant chéri, tu vas donc l'immoler !
 Instruit par tes leçons, il peut te ressembler.
 Ses progrès, son ardeur auroient pour toi des charmes.
 Déjà sa foible main a soulevé des armes.

(*Régulus fait un mouvement de joie.*)

Digne d'être ton fils, il se fait mille fois,
 Toujours plus attentif, raconter tes exploits.
 Souvent même, au récit de ta longue souffrance,
 Il semble être saisi d'un instinct de vengeance ;
 Et, de mon désespoir prévenant les éclats,
 Il vient, avec des cris, se jeter dans mes bras. . .
 Oui, je l'ai vu souvent, pour toi quel doux présage !
 Frissonner de colère au seul nom de Carthage.
 Tu sembles t'attendrir !

RÉGULUS, (*retenant ses larmes.*)

Je reconnois mon fils. . .

Il fera quelque jour l'honneur de son pays.

M A R C I E.

Ton égal, ton vengeur, si tu veux le conduire.

RÉGULUS.

Mon exemple & son nom suffiront pour l'instruire ;
 Mais que vient-on m'apprendre ?

SCÈNE X.

MARCIE, RÉGULUS, PRISCUS.

RÉGULUS.

EH bien ! suis-je trahi ?

Réponds.

PRISCUS.

Par ce billet vous serez éclairci.

MARCIE.

(avec trouble, & se jettant sur la lettre.)

Une lettre !... donnez.

RÉGULUS.

Que faites-vous, Marcie ?

Osez-vous ?...

MARCIE.

Pose tout, quand je crains pour ta vie.

(Elle lit.)

» Tes conseils, au Sénat, ont prévalu par moi ;

» Je les ai soutenus, en ami d'un grand homme ;

» Je n'ai vu que ta gloire & l'intérêt de Rome :

» Moi-même, ô Régulus, j'ai parlé contre toi ».

RÉGULUS.

Rome l'emporte enfin !

MARCIE.

Je reste anéanti.

Voilà donc ton Arrêt.

RÉGULUS.

Mon triomphe, O Patrie !

Cher Epoux !

M A R C I E.

C'en est trop ! à ce nom ,

ton cœur n'écoute plus ni conseil, ni leçon.

ne saurois souffrir qu'on me vante un barbare ,

qui te donne la mort, nous perd & nous sépare ;

vous séparer ! qui ? lui ! ... tu peux y consentir ! ...

Cher Epoux . . .

R É G U L U S

Que veux-tu ?

M A R C I F.

T'émouvoir , te fléchir ,

l'arracher au trépas.

R É G U L U S , (avec la plus grande chaleur.)

Eh ! qu'est-ce que la vie ,

Quand il faut la traîner avec ignominie ?

De tes cruels regrets , va , je suis pénétré . . .

Mais , voudrois-tu , dis-moi , d'un cœur déshonoré ?

Les Dieux veulent ma mort : vois leur main vengeresse

D'affronts multipliés accabler ma vieillesse.

Cédons à leurs décrets , livrons à leur courroux

Une victime pure & digne de leurs coups.

Au lieu de l'ébranler , affermis mon courage :

Entre mon fils & toi mon ame se partage ;

Je le chéris , je t'aime , & mes vives douleurs . . .

Viens , ouvre-moi tes bras . . . que j'y cache mes pleurs . . .

(après un moment de silence.)

Malheureux ! ciel ! Marcie ? ... ah ! cher Priscus , pardonne

Ce reste de foiblesse où mon cœur s'abandonne ;

Va dire à Manlius qu'il a rempli mes vœux :
 Il est ami fidèle , & Romain généreux :
 Mais s'il ne poursuit point, il n'a rien fait encore.
 Pour hâter mon départ, c'est lui seul que j'implore.
 Un cœur tel que le sien ne peut se démentir ;
 S'il aime Rome enfin, qu'il m'en fasse sortir.
 (*Priscus sort.*)

S C E N È X I.

R É G U L U S, M A R C I E.

M A R C I E.

QU'entends-je ? où suis-je ?.... on vient : ah ! le Tribun
 s'avance ;
 Son aspect me rassure , & me rend l'espérance.

S C E N È X I I.

M A R C I E, R É G U L U S, L I C I N I U S.

M A R C I E.

QUE vois-je ? quelle joie éclate dans vos yeux ?
 L I C I N I U S.

Tout le Peuple est pour nous , & nous aurons les Dieux.

R É G U L U S.

Quels sont donc les affronts qu'ici tu me prépares ?

L I C I N I U S.

On doute que la foi soit due à des barbares ;
 Et, pour vous dégager d'un horrible serment,
 Les augures par moi s'assemblent à l'instant.

RÉGULUS, (*hors de lui.*)

Des inutiles soins font pour moi des injures :
 Son cœur & mes sermens, ce sont là mes augures.
 Cours au Peuple. . . .

MARCIE.

(*Tombant à ses genoux & se tournant vers Licinius.*)

Ah ! Dieux ! mon cher Licinius,

Désarmez votre ami qui ne me connoît plus.

Unissez vos efforts à mes vaines alarmes.

LICINIUS.

Ah ! qu'espérer d'un cœur qui résiste à vos larmes ?

MARCIE, (*avec des cris.*)

Quoi, ton fils ! quoi, sa mère !

RÉGULUS, (*du ton le plus pathétique.*)

Ils me sont chers tous deux.

Ne vivant que pour vous, j'eusse été trop heureux.

J'ai cru m'unir à toi sous de meilleurs auspices.

(*il s'arrache de ses bras.*)

Mais la haute vertu veut de grands sacrifices.

MARCIE.

Tu veux donc mon trépas ?

RÉGULUS,

(*se jetant dans ses bras & s'en arrachant soudain.*)

Laisse-moi !

MARCIE.

Je te suis.

Licinius ! . . .

LICINIUS.

Je cours assembler nos amis.

Fin du second Acte.

R É G U L U S , (*avec emportement.*)

Que je reste , grands Dieux ! non , ne l'espérez pas :
 Non , laissez-moi vous fuir , m'arracher de vos bras.
 C'est une lâcheté que des Romains demandent !
 Et c'est de Régulus que des Romains l'attendent !
 Eh ! lorsque Curtius , par la gloire enflammé ,
 Dans un gouffre entr'ouvert se jeta tout armé ;
 Quand Scévole , bravant un pouvoir inutile ,
 Sur un foyer brûlant tint son bras immobile ;
 Quand le vieux Décius , pour finir en héros ,
 Osa se dévouer aux mânes infernaux ,
 Enfonça des Latins les phalanges hautaines ,
 Et sauva , par sa mort , les Légions Romaines ;
 Quand son fils , imitant cette noble fureur ,
 Au Samnite insolent renvoya la terreur ;
 Quel Romain condamna leur audace intrépide ;
 Refroidit leur ardeur par un zèle timide ,
 Leur proposa de vivre . . . & crut les retenir .
 Par l'effroi des tourmens , ou la peur de mourir ?

L I C I N I U S.

Qu'oses-tu m'opposer ? une mort glorieuse .
 Etoit le digne prix d'une ardeur généreuse :
 Mais toi , veux-tu périr dans la honte des fers ?

R É G U L U S , (*hors de lui.*)

Eh ! pourquoi les briser , dis-moi , s'ils me sont chers ?
 Ces chaînes font ma gloire & la rendent plus pure.

(*au Peuple.*)

Si vous me les ôtez , je ne suis qu'un parjure ,
 Un traître , un fugitif , à qui , même en ces lieux ,

dernier Citoyen feroit baisser les yeux.

L I C I N I U S.

bien ! cède, en aveugle, au zèle qui t'enflâme ;

fanatisme ardent qui dessèche ton ame ;

mole ton Epouse, abandonne ton fils ;

pais-toi de leurs pleurs, n'écoute point leurs cris ;

is un infortuné, dont l'amitié t'outrage ;

is, cours, vas défier les bourreaux de Carthage ;

ue par eux déchiré !... tout mon cœur a frémi :

aignez tourner encor les yeux sur votre ami ;

on protecteur !... mon père ! ainsi d'affreux supplices

airont tant de vertus, d'exploits & de services !

R É G U L U S.

'ai fait ce que j'ai dû, quand je vous ai servis ;

mais il est un moyen de m'en rendre le prix.

L I C I N I U S.

Comment ?

R É G U L U S.

Les Africains, que j'ai trop su connoître ;

Ont cru dans Régulus vous envoyer un traître ;

Qui de leur cruauté voudroit se préserver,

Et viendroit vous trahir, afin de se sauver.

Ah ! c'est-là pour mon cœur la plus sensible offense.

Eh bien ! si vous m'aimez, embrassez ma vengeance ;

C'est la vôtre : armez-vous, armez mille vaisseaux ;

Cherchez, au sein des mers, des triomphes nouveaux ;

Teints d'un sang odieux, rapportez sur ces rives

Vos Drapeaux enlevés & vos Aigles captives :

Ne quittez point le fer, que vos rivaux punis

N'expirent étendus sur de sanglans débris.
 Eternel monument de la rage africaine ,
 Que ma mort dans vos cœurs soit un titre de haine !
 Pour vous guider encor , mes mânes en courroux ,
 S'élevant dans vos rangs , marcheront devant vous ;
 Et mon nom , devenant le signal du carnage ,
 Du fond de mon tombeau je détruirai Carthage.
 Cet espoir embellit le trépas où je cours.
 Ne bornons point la vie au terme de nos jours.
 Brutus n'est plus , Brutus respire encor dans Rome :
 Amis , le lâche meurt , & jamais le grand homme.
 Quel prix du sacrifice , & pour moi quels honneurs ,
 Quand je serai nommé parmi vos bienfaiteurs ;
 Lorsque de vieux Romains , héritiers de mon zèle ,
 A leurs enfans , un jour , m'offriront pour modèle !

L I C I N I U S .

Est-ce un Dieu qui nous parle ? Ah ! jouis , Régulus ,
 De l'attendrissement qu'excitent tes vertus :
 Vois les larmes couler. Rome entière qui t'aime ,
 Gémissante à tes pieds t'implore pour toi-même.

(*Licinius veut tomber aux pieds de Régulus , qui le relève avec une surprise mêlée d'indignation.*)



SCÈNE III.

LICINIUS, RÉGULUS, MANLIUS,
LICTEURS, PEUPLE.

RÉGULUS.

(*d'un air morne.*) • (*avec transport.*)

LE Consul m'abandonne. Ah! c'est lui que je voi.
Viens, mon cher Manlius, viens t'unir avec moi;
Approche . . . les cruels, par pitié, me trahissent,
Et pensent m'honorer, alors qu'ils m'avilissent.
Seconde-moi, commande, ose leur résister.

MANLIUS.

Je t'entends; je frémis, & saurai t'imiter.
Citoyens, que l'on ouvre un chemin au rivage!

LICINIUS.

Amis de Régulus, fermez-lui le passage.

MANLIUS.

Que fais-tu?

LICINIUS.

Mon devoir.

MANLIUS.

Licteurs!

LICINIUS.

Peuple!

RÉGULUS.

(*avec la plus grande chaleur, au Peuple qui fait
un mouvement.*)

Arrêtez :

Un Tribun est le seul qu'ici vous écoutez :
 Peuple que j'ai servi, Peuple d' Ingrats que j'aime,
 J'allais chercher la mort : eh ! bien ! frappe toi-même !
 Dégage mon serment. . . Non , vous êtes Romains ;
 Vous allez , à l'instant , m'ouvrir tous les chemins.
 Je sais , qu'au fond du cœur , chacun de vous m'aime,
 Et fait des vœux secrets pour perdre ainsi la vie.
 Un moment de pitié surprit votre vertu ;
 Mais vous en rougissez ; l'honneur a reparti ;
 Vous avez surmonté cette indigne foiblesse ;
 Je le vois . . . dans vos cœurs a passé mon ivresse.
 Dieu ! le rivage est libre ! . . . Africain , je vous suis.

SCENE IV.

BARSINE, MARCIE, ATTILIUS,
 RÉGULUS, MANLIUS,

(Régulus est prêt à s'avancer vers le rivage , lorsque Marcie entre , accompagnée de son fils , que suit un gros de Peuple ; Marcie , dans ce moment , plusieurs femmes à sa suite.)

MARCIE et son fils ; les mêmes,

MARCIE

(Courant devant Régulus , & lui présentant son fils.)

AVANT d'aller mourir , embrasse au moins ton Fils.

RÉGULUS.

Mon Fils ! ah ! malheureux ! qu'on l'éloigne.

ATTILIUS.

Mon père !

moi ! vous abandonnez votre fils & sa mère !
 vous voulez nous quitter pour courir au trépas !
 et, quand je vous revois, c'est pour vous perdre !

R É G U L U S.

Hélas !

A T T I L I U S.

Ne partez point ; soyez l'appui de ma jeuneffe :
 que je puisse vous voir, vous contempler sans cesse !
 laissez dans votre cœur, foible une seule fois,
 pénétrer les accens de ma timide voix.
 Au nom de mon amour, de mes pleurs, de mon âge,
 (avec le cri de la douleur.)
 laissez-vous attendrir. . . N'allez point à Carthage.

R É G U L U S.

(après avoir serré son fils long-tems dans ses bras.)
 Que ne puis-je dans toi, formant mon successeur,
 laisser à mon Pays un nouveau défenseur !
 Ne me reproche point un départ nécessaire :
 Un jour ta fermeté justifiera ton père.
 O mon fils, mon cher fils ! au lieu de t'affliger,
 que ton bras, jeune encore, apprenne à me venger !
 Attends, pour me pleurer, qu'il ait puni Carthage.
 Tous ces braves Romains guideront ton courage :
 Il n'en est pas un seul qui ne soit ton soutien ;
 Et je te laisse un père en chaque Citoyen.
 Viens, reçois mes adieux. . . viens, mon fils. . .

M A R C I E.

Ah ! barbare !

C ij

Sont-ce là les adieux que ton cœur nous prépare ?
 Eh bien, puisque les pleurs ne peuvent rien sur toi,
 Puisque Rome triomphe & l'emporte sur moi,
 Permets, du moins, permets que, fuyant ce rivage,
 Attilius & moi, te suivions à Carthage.
 J'irai, j'attendrai ces tigres furieux,
 Sur le sort d'un Héros plus insensible qu'eux ;
 Tu connoîtras enfin, sauvé par mes alarmes,
 Les droits de la nature & la force des larmes ;
 Ou, si malgré mes cris, je me vois repousser,
 Altérés de ton sang, s'ils osent le verser,
 Multipliant alors les bourreaux & les crimes,
 Ils pourront, au lieu d'une, égorger trois victimes

R É G U L U S,

Qu'entends-je ? ... où suis-je ? Ah ! Dieux ! toi me suis
 qui ? toi ?

Veille sur notre fils. . . . qu'il soit digne de moi !
 Que parmi nos Guerriers la gloire un jour le nomme
 Tu te dois à ce fils, & tu le dois à Rome.
 Qu'il garde ses sermens ! qu'il s'exerce aux travaux
 Qu'il vive en Citoyen, & qu'il meure en Héros !
 Dans tous les tems Marcie aux Romains sera chère,
 Du fils de Régulus on aimera la mère,
 (*les embrassant.*)

Marcie, Attilius, séparons-nous.

M A R C I E, (*au Peuple.*)

Pourrez-vous les souffrir ces apprêts criminels ?

yez ses meurtriers féroces & parjures ,
 plongeant avec art ses jours dans les tortures ?
 Regulus ! lui , périr ! lui , votre bienfaiteur !
 Non . . . le trépas n'est dû qu'à son persécuteur ,
 Manlius.

RÉGULUS, (*avec la plus grande chaleur.*)

Réprime un transport si coupable :
 la vertu qu'on accuse en est plus respectable.
 C'est contre eux de soupçonner & contre eux affermi,
 cours les abjurer dans le sein d'un ami.

(*il se précipite dans les bras de Manlius.*)

MARCIE.

Mon ami ! Ciel ! . . . Romains , osez-vous l'en croire ?

RÉGULUS.

Il mérite ce titre ; il a sauvé ma gloire.
 Ne viens expier, mon fils, un outrage odieux ;
 C'est là ton protecteur.

(*il remet son fils à Manlius.*)

MANLIUS.

J'en atteste les Dieux.

Je jure à l'amitié, de lui servir de père ;
 Je le jure à toi-même, aux yeux de Rome entière.
 Je pardonne à Marcie un excès de douceur :
 Je n'en ai point rougi ; j'étois sûr de mon cœur ;
 Je connoissois le tien : un jour, un jour peut-être ,
 Elle sera plus juste, & pourra me connoître.
 Ne fais, ô Regulus, te plaindre & t'admirer ;
 Ne fais, je ne te fais point l'affront de te pleurer.

C ii)

V E R S

*Présentés à Madame la DAUPHINE, le jour qu'elle
vint à la Comédie Française, sans être annoncée.*

Q U O I ? sous un nuage envieux ,
Croyez-vous, auguste DAUPHINE,
Pouvoir vous cacher en ces lieux ?
Lorsque Vénus descend des cieux ,
On sent l'influence divine
De son aspect majestueux ;
Et, lorsque vous trompez leurs yeux ,
Le cœur des François vous devine.



V E R S

*Présentés au ROI, après la représentation de
LA FEINTE PAR AMOUR, à Choisy.*

DES Souverains, quoi ! le plus adoré,

A mes essais daigne sourire :

Ah ! plus mon cœur est enivré,

Moins j'ai de force pour le dire.

Des Ecrivains heureux que leur siècle chérit,

Un autre âge souvent vient faner la couronne ;

Mais rien jamais ne la flétrit,

Lorsque c'est LOUIS qui la donne.

Une timide fleur, peu faite pour briller,

Loin de lui languissoit encore ;

Sous ses yeux elle vient d'éclorre.

Et la fleur se change en laurier.





PERSONNAGES.

MELISE, jeune Veuve.

DAMIS, Amant de Mélise.

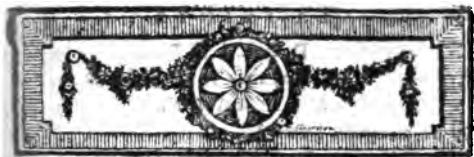
LISIMOND, Oncle de Mélise.

FLORICOURT.

DORINE, Suivante de Mélise.

GERMAIN, Laquais de Damis.

La Scène est dans la Maison de Lisimonid, commune
à Mélise & à Damis.



LA FEINTE

PAR AMOUR.

COMÉDIE.

ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

DORINE, GERMAIN.

GERMAIN.

CE que c'est que d'habiter dans le même logis !
On va, l'on se cultive & l'on voit ses amis.

DORINE.

Ton maître ? ..

GERMAIN.

Quel motif peut ici te conduire ?

DORINE.

Un billet qu'à Damis Mélise vient d'écrire.

GERMAIN.

Billet doux ?

DORINE.

Il suffit, tout va se déclarer.

GERMAIN.

Tu n'aimes point Damis ?

DORINE.

Eh! comment l'endurer?

Quel homme! . . .

GERMAIN.

Réserve, n'osant rien se permettre.

DORINE.

Monsieur apparemment craint de se compromettre.

C'est un air, c'est un ton équivoque & discret,

Un feu sourd qui veut naître & soudain disparaît.

Je veux, moi, qu'en aimant l'on bavarde, l'on rie,

Qu'on se plaigne, se brouille & se réconcilie.

GERMAIN.

Qu'on ait le Diable au corps.

DORINE.

Ton Damis ne l'a pas ;

Il est du plus beau froid !

GERMAIN.

Il te faut des éclats,

Des soins marqués.

DORINE.

Oh! oui!

GERMAIN.

Sur ce pied-là, mon maître,

Neuf ou dix mois plutôt, étoit ton fait peut-être.

Moi je l'ai vu, soumis à la commune loi,

P A R A M O U R.

Prodiguer, comme un autre, & son cœur & sa foi.
 Il est vrai qu'aujourd'hui ce n'est plus le même homme,
 Et, je te l'avouerai, quelquefois il m'alfomme
 Avec son air tranquille & son ton mesuré.
 Non, depuis sa réforme, il n'est plus à mon gré;
 J'en suis fâché pour lui.

D O R I N E.

Tu n'es pas à connoître
 De quels graves motifs sa réforme a pu naître ?

G E R M A I N.

Mais... j'en fixe l'époque au goût très-singulier
 Que pour certaine femme il eut l'hiver dernier.
 C'étoit un vrai lutin, ne voulant que séduire,
 Attirant avec art, dans l'espoir d'éconduire,
 Bien parjure, bien gai, de tout faisant un jeu :
 Il alla brusquement l'étonner d'un aveu ;
 La Dame s'en moqua, prit son vol de plus belle ;
 Et voilà vingt amans attroupés autour d'elle.
 Le dépit, la fureur, la plainte étoient son lot :
 Bref, l'amour cette fois n'en avoit fait qu'un lot.
 Depuis cet accident, il a juré sans doute,
 Voulant un autre sort, de prendre une autre route,
 D'élaguer les soupirs, les protestations,
 Et d'être moins alerte en déclarations.
 Quelqu'amoureux qu'on soit, Dorine, Dieu fait comme
 Quatre mois de rigueur découragent un homme !

D O R I N E.

C'est ce qui m'a semblé.

DORINE.

Dis ce qu'il te plait,
 Nous savons mieux que toi tous les talens qu'il a.
 Il doit, il se ruine ?

GERMAIN.

On le dit.

DORINE.

Bagatelle.

Il subvient à propos aux langueurs de mon zèle,
 Donne sans trop compter, & va toujours semant
 Ce qui mène une intrigue & distingue un amant.

GERMAIN.

Comme il voudroit enfin avancer ses affaires,
 N'a-t-il pas depuis peu doublé tes honoraires ?
 Il a craint les langueurs, . . . n'importe, malgré toi,
 Votre bon Oncle est fou de Damis & de moi.

DORINE.

Il est vrai que Damis aujourd'hui s'en empare.

GERMAIN.

Il nous a proposé sa nièce.

DORINE.

Le barbare !

Ne me parle jamais de ce vieux événement.
 C'est le dernier qu'il voit dont il est entêté ;
 Ce qu'il veut le matin, le soir peut lui déplaire ;
 Et, lassé de ton maître, il voudra s'en défaire :
 Tête vague, esprit foible, & sans le moindre plan.
 Ne fût-il pas jadis apprenti Courtisan ?
 Je risois de le voir, dans son humeur caustique,

briger en penseur, trancher du politique ;
 fectant tous les airs, & n'en ayant aucun,
 se croyoit utile, & n'étoit qu'importun.
 e ton a disparu ; maintenant c'est un autre.
 est peut-être bon : mais ce n'est pas le nôtre. . . .
 On entre : c'est Damis. . . . il a l'air de rêver.

S C E N E II.

D O R I N E , G E R M A I N , D A M I S.

G E R M A I N.

N E l'interrompons point.

D O R I N E.

Laisse-moi l'observer,

Chur.

G E R M A I N ; (*d part.*)

Il tient le portrait de Mélisse elle-même :

Il croit que je l'ignore.

D A M I S.

(*contemplant un portrait & d basse voix.*)

Oui, c'est celle que j'aime.

Voilà ces traits si doux, ce naïf enjouement,

Ces regards où l'esprit est joint au sentiment.

Heureuse illusion, qui me rends sa présence,

L'amour ne t'inventa que pour charmer l'absence.

Je ne fais cependant ; ce portrait séducteur,

En captivant mes yeux, contente peu mon cœur.

Un reproche secret vient troubler mon ivresse.

Qu'est-ce qu'un bien qui pèse à la délicatesse ?
 Ce qui m'enchanté ici, gage trop imparfait,
 N'est qu'un larcin, hélas ! & dut être un bienfait.

D O R I N E,

(*d part.*)

(*haut à Germain.*)

Il soupire !... sur quoi promène-t-il sa vue ?

G E R M A I N.

C'est que de ses bijoux il a fait la revue ;
 C'est un portrait qu'il a tiré de son écrin.
 De ces misères - là nous tenions magasin,

D O R I N E.

Un portrait !

D A M I S,

Que dis-tu ?

GERMAIN, (*s'approchant de la gauche de Damis.*)

Je dis que quelque belle
 Vous a sans doute fait cette faveur nouvelle ?

D A M I S, (*d part.*)

Le drôle n'en croit rien.

D O R I N E, (*s'approchant de la droite de Damis.*)

Monsieur !...

D A M I S, (*surpris.*)

Qu'est-ce ?

D O R I N E.

Un billet.

D A M I S, (*avec joie.*)

De Mélisse ?

D O R I N E,

Prenez, & lisez, s'il vous plaît.

P A R A M O U R.

67

D A M I S, (*à part.*)

oyons : d'un vain espoir je me flatte peut-être.....

(*après avoir parcouru le billet.*)

Je trompé-je ? comment !... ne laissons rien paroître.

(*il relit le billet à voix basse.*)

« Vos affiduités, j'aurois dû le prévoir,

» Fixent sur moi les yeux d'un monde susceptible.

» Echappons aux propos en cessant de nous voir.

» Quel que soit cet effort, j'ai cru me le devoir,

» Et votre calme heureux m'y rendra moins sensible ».

(*appercevant Germain qui a les yeux sur la lettre.*)

Que fais-tu là ? va-t-en.

G E R M A I N.

Peste, il n'y fait pas bon ?

D A M I S.

Qu'on sache si bientôt je puis voir Lisimon ;

(*Germain sort.*)

S C E N E III.

D A M I S · D O R I N E.

D A M I S, (*à part.*)

COMMENT interpréter.... je tremble....

D O R I N E.

Quel nuage....

D A M I S, (*haut, & en affectant un air serein.*)

Je dois récompenser, Dorine, un tel message.

GERMAIN, (*à part.*)

Fort mal.

D A M I S, (*à part.*)

A la bonne heure

Rien n'est encor perdu, mon secret me demeure.

G E R M A I N.

Pauvre avoir que cela !

D A M I S, (*à part, & parcourant le Théâtre.*)

De l'éclat & du bruit,

Des soins trop prodigués c'est l'orgueil qui jouit.

Il faut un autre frein à votre humeur légère ;

Je vous ai fait parler, j'ai bien fait de me taire.

On distrait votre cœur... il faut le ranimer,

Et punir la coquette en la forçant d'aimer.

Mais ce cruel billet!... gardons-nous de m'en plaindre

J'ai dû le désirer, beaucoup plus que le craindre ;

C'est quelque chose au moins... qu'est-ce que je prétends

Fixer un cœur volage ; il résiste, & j'attends... .

J'attendrai. Ce billet m'a rendu l'espérance.

Heureux d'être aujourd'hui l'objet d'une imprudence !

Trop heureux d'occuper ! pour qui s'y connoît bien,

Un dépit... un congé vaut toujours mieux que rien.

G E R M A I N,

(*s'approchant par degré de Damis, qui marche toujours**avec la même allion.*

Monsieur... .

D A M I S, (*brusquement.*)

Héin!... .

G E R M A I N

G E R M A I N.

Vous voulez me cacher votre flâme ;
ne suis plus admis aux secrets de votre âme.

D A M I S.

rès ?

G E R M A I N.

Epargnez-vous ces inutiles soins ;
qu'on ne me dit pas , je ne le fais pas moins.

D A M I S.

Je le laisse aller, il va par complaisance,
mes propres amours me faire confiance.

G E R M A I N, (*avec intrépidité.*)

Monsieur ; cet air froid qui cache votre feu,
vos discours, votre ton, tout cela n'est qu'un jeu.

D A M I S.

Très-scrupuleusement gardez vos conjectures :
il venoit jusqu'à moi les plus légers murmures,
vous m'entendez ? . . .

G E R M A I N.

Ces mots sont significatifs.

D A M I S.

C'est que je n'aime point les esprits inventifs.

G E R M A I N.

Moi, je n'invente rien. Vous n'aimez pas Mélise ?
L'engagement par Lisimon ne vous est pas promise ?
Le portrait que tantôt vous observiez ? . . .

D A M I S.

Eh bien ?

D

GERMAIN.

Me direz-vous aussi que ce n'est pas le sien ?
D'après son grand tableau, lorsqu'elle fut sortie,
Vous fîtes l'autre jour tirer cette copie.

DAMIS.

Motus, encore un coup, ou gare. . . .

GERMAIN.

Avec ce ton,
Vous obtenez des droits sur ma discrétion.

DAMIS.

Prévenez là dedans qu'à me suivre on s'apprête.

(à part.)

Qu'on ne s'éloigne pas. Ma surprise est complète !
(On entend chanter & faire du bruit derrière le théâtre.)

Qu'est-ce que ce traïs-là ? va-t-en voir à l'instant.

GERMAIN.

C'est Monsieur Floricourt qui s'annonce en chantant.
Il est votre rival.

DAMIS.

Lui ?

GERMAIN.

Déclaré.

DAMIS.

Quel conte !



SCENE VI.

LORICOURT, DAMIS, GERMAIN.

GERMAIN.

ENEZ, lui-même ici vous en rendra bon compte ;
est franc. (*Germain sort.*)

FLORICOURT, (*du ton le plus gai.*)

Je suis triste, & je viens près de toi
pour éclaircir le noir qui s'empare de moi.
Que je te trouve heureux ! un esprit toujours libre !
Tu maintiens dans tes goûts le plus juste équilibre ;
Le sort prévient tes vœux, tout succède à ton gré ;
Très-peu d'ambition, un amour tempéré !
Moi, je suis baloté de toutes les manières :
Le feu, plus que jamais, s'est mis dans mes affaires :
Tout, depuis ce matin, m'affecte horriblement.

DAMIS.

Depuis ce matin ?

FLORICOURT.

Oui.

DAMIS.

Le terme est alarmant.

FLORICOURT.

Ma sensibilité devient insupportable.

DAMIS.

Allons, remettez-vous ; un revers vous accable !
Comment vont les amours, les projets, tout le train ?

D ij

FLORICOURT.

Nous vivons, mon ami, dans un siècle d'airain.
 Rien n'avance, ne va. . . j'ai plus de cent paroles ;
 Pour les effets, néant. . . j'ai beau changer de rôles,
 Saisir l'esprit, le ton de nos sociétés,
 Amuser tous les jours dix cercles d'hébétés ;
 Voir les gens qu'il faut voir, briller par ma dépense,
 Renchérir sur ces riens qui font notre importance ;
 Je reste là tout net. . . on me berce d'espoir ;
 Vingt billets le matin m'invitent pour le soir ;
 On me fête, & c'est tout : avantage stérile !
 J'ai prouvé cependant que je puis être utile. . .
 Tiens, pas plus tard qu'hier dans un fort grand soupé,
 J'eus des traits d'un bonheur. . . dont chacun fut frappé.
 On murmuroit tout bas, il est vraiment aimable ;
 J'abîmai le Baron ; il parut détestable.
 Je fis rire Chloé, rire jusqu'à l'excès,
 Une bégueule morne & qui ne rit jamais. . .
 Tu fais qu'elle peut tout, qu'on obtient tout par elle.
 Eh bien ! quand on sortit, je réclamai son zèle ;
 Elle me répondit par des airs nonchalans,
 Me pria de descendre, & d'appeler ses gens.
 Eh ! sur ces têtes-là fondez quelque espérance !
 Nulle solidité, point de reconnaissance.
 Qu'ils s'arrangent, je sens qu'il faut vivre pour soi,
 Et mon ingrat pays n'est pas digne de moi.

D A M I S.

Comment ? je vous croyois en faveur.

FLORICOURT, (*avec étourderie.*)

Quel vertige !

Crois-tu donc à ce mot, à ce brillant prestige ?
 La faveur maintenant n'est qu'un flux & reflux ;
 On a beau la poursuivre, on ne la fixe plus.
 Il semble qu'aujourd'hui la fortune vous ric.
 Demain le ciel se brouille, & la scène varie.
 Le terrain où je marche est fertile en ingrats ;
 C'est un sable mouvant qu'on sent fuir sous ses pas.
 Et le Public léger, qu'un changement réveille,
 Brise, en riant, l'autel qu'il encensoit la veille.
 Ainsi de crainte en crainte, & d'espoir en espoir,
 On se tue à briguer ce qu'on ne peut avoir.
 Parmi cent concurrens, coudoyé dans la foule,
 Moins de gré que de force, on cède au flot qui roule ;
 Et, plus que mécontent, mais non pas converti,
 On se retrouve au point d'où l'on étoit parti.

D A M I S.

Ce tableau me paroît frappant de ressemblance.
 Vous devenez profond !

FLORICOURT.

Il le faut bien. . . . on pense.

C'est fait, je m'exécute & borne mon roman.

D A M I S.

Propos.

FLORICOURT.

Ton œil encor n'a pas saisi mon plan ?

D A M I S.

Oh ! pas le mot.

D iij

L A F E I N T E
F L O R I C O U R T.

Ecoute. Epouses-tu Mélise,
Ne l'épouses-tu pas ?

D A M I S.

La demande est exquise.

F L O R I C O U R T.

Quels que soient tes projets, je n'y pénètre pas ;
Mais j'épouserai, moi.

D A M I S, (*ironiquement.*)

Dès-lors plus d'embarras.

De vos expédiens j'admire la justesse.

● F L O R I C O U R T.

Nul procédé, sur-tout : le prix est pour l'adresse.
Dorine me protège ; elle fait babiller :
Moi, je possède l'art de la faire parler ;
Je me la suis acquise, & sa foi m'est connue.

D A M I S, (*d part.*)

Cette Dorine là me paroît entendue.

F L O R I C O U R T.

Et Lisimon, d'ailleurs, servira mon amour.
On dit qu'il a jadis raffolé de la Cour ;
Je veux lui mettre encor l'ambition en tête.
C'est un ressort plaisant.

D A M I S,

Et sur-tout fort honnête.

Ainsi vous épousez.

F L O R I C O U R T.

Un peu.

D A M I S.

C'est mon avis.

F L O R I C O U R T.

Tes conseils sont très-bons, tu les verras suiv

D A M I S.

Rien n'est mieux calculé qu'une telle conduite ;
 Et c'est avec plaisir que j'en verrai la suite.
 Vous n'aimez pas Mélise, on conçoit bien cela :
 Votre cœur ne s'est point oublié jusques-là.
 Sa fraîcheur, sa jeunesse, une grace piquante,
 D'un sourire attrayant la finesse éloquente,
 N'ont pu, j'en jurerois, vous inspirer un goût :
 Mais, Lisimon est riche, & Mélise aura tout ;
 Voilà ce qu'il vous faut ; rien n'est plus convenable ;
 Et c'est ce qu'on appelle un hymen très-sortable.
 S'aimer, détail bourgeois ! bravant ce sot abus,
 Vous allez épouser. . . quelques cent mille écus.

F L O R I C O U R T.

Oui. Par ce mariage (& tu m'y détermènes)
 Je veux de ma fortune étayer les ruines.
 Pour les gens de notre ordre il n'est que ce recours.
 Etourdis par nos goûts, distraits par nos amours,
 Tant que l'activité nous tient lieu d'opulence,
 Nous vivons dans l'ivresse & dans l'indépendance.
 Autre tems, autres soins ; risquant quelques soupirs,
 Nous implorons l'hymen pour payer nos plaisirs.
 Adieu, je vais courir chez tous mes gens d'affaires,
 Et mettre à la raison Intendant & Notaires.
 Tous ces animaux-là, qu'on voit en enrageant,

D iv

Ont toujours de l'humeur, & n'ont jamais d'argent.

D A M I S.

N'allez pas les manquer.

FLORICOURT, (*prenant la main de Damis.*)

Non, vraiment. Je te quitte,
J'emporte un avis sage, & mon cœur le mérite. (*il sort.*)

S C E N E V I I.

D A M I S, (*seul.*)

D'UN moment de dépit il peut tout obtenir ;
Il va voir Lisimon, je dois le prévenir.
N'eussé-je point d'amour, je lui serois contraire ;
Je voudrois traverser le bonheur qu'il espère ;
L'amitié m'en eut seule inspiré le dessein.
Sans adorer Mélise, il prétend à sa main !
Ses graces, son esprit n'ont rien qui l'intéresse !
En elle il considère, il cherche la richesse ;
Quel amant ! de mon but ne nous écartons point :
L'amour me l'indiqua, la probité s'y joint.
Mais si j'échoue enfin... si Mélise enivrée
Se borne à cette cour dont elle est entourée !
Je ne le fais que trop, la beauté bien souvent,
Attentive à l'hommage, est sourde au sentiment.
Cachons encor le mien... Amour ! tu fais si j'aime !
Ce pénible détour m'est dicté par toi-même :
Mélise, tu le vois, est prête à t'échapper,
Et je crois te servir, en osant la tromper.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

*La Scène est dans un avant-salle de l'appartement
de Mélise.*

SCENE PREMIERE.

DAMIS, (*seul.*)

CHEZ Mélise, aujourd'hui! moi! quelle hardiesse!
Voyons: par l'oncle ici piquons un peu la nièce.
Il va venir, osons; &, dans l'espoir que j'ai,
En feignant un refus, vengeons-nous d'un congé.
Je puis bien à mon tour risquer une imprudence.

SCENE II.

DAMIS, LISIMON.

DAMIS.

AH! je vous attendois avec impatience.

LISIMON, (*absorbé dans la rêverie.*)

Me voilà. J'en conviens, j'étois dans ce moment
D'une vue assez neuve occupé fortement.

Monseigneur, c'est que le tact des affaires publiques
Veut de mâles esprits & des cœurs énergiques.

Quand je m'en escrimois, j'accordois tout cela:

D v

Le tableau de l'Europe étoit imprimé là.
 Tu m'as fait avertir ; j'accours , adieu l'idée ,
 C'est le diable !

D A M I S.

Pardon : votre humeur est fondée.

L I S I M O N.

C'est fait. . . que me veux-tu ?

D A M I S.

Je me suis consulté ;

Et je peux avec vous parler en liberté.

Mélide est fort aimable ; elle a droit de prétendre
 Aux hommages , aux vœux de l'amant le plus tendre ;
 Mais comment souffre-t-elle un cercle d'étourdis ,
 D'agréables , de fots , par la mode enhardis ;
 Du bon ton , qu'ils n'ont pas , se croyant les arbitres ,
 Mettant leur ineptie à l'ombre de leurs titres ,
 Traînant d'un luxe outré l'indiscret attirail ,
 Petits Sultans , honnis même dans leur ferrail ;
 Tous ces demi-Seigneurs sans talens & sans ames ,
 Qui bornent leurs exploits à tromper quelques femmes ,
 De pères très-fameux enfans très-peu connus ,
 Dont on cite les noms , au défaut des vertus ?

L I S I M O N.

Je vais , si tu le veux , t'expliquer ce mystère.

D A M I S.

Soit.

L I S I M O N.

Tel que tu me vois , jadis j'eus ma chimère ,
 Comme un autre ; à la Cour j'étois fort assidu :

Dans un monde nouveau je me croyois perdre.
 Je propofois alors des plans économiques,
 Que je te montrerai, tous bien patriotiques,
 Bien conçus. . . .

D A M I S.

Je le crois.

L I S I M O N.

J'osai les présenter ;

Mais l'embarras étoit de les faire adopter.

Ces gens-ci m'y servoient, du moins en apparence :

Je les reçus chez moi, par excès de prudence.

Sous les dehors du zèle, ils venoient par essaims,

En obsédant ma nièce, opiner sur mes vins.

Moi, comme un franc Gaulois, j'aime encor ma patrie.

Leurs protestations trompoient ma bonhomie.

Qu'ai-je embrassé ? du vent. On ne m'écoute pas ;

J'en fus pour mes calculs & pour mes résultats.

Aussi tout va, Dieu fait ! grâce à ma routine,

J'aurois en trois matins remonté la machine,

Je n'y renonce point ; mon port e-feuille est plein :

Aujourd'hui secondé, j'exécute demain.

Oui, Monsieur, qu'on m'installe & je réponds du reste.

Je puis être à l'Etat d'un profit manifeste.

Brouillant, bouleversant les principes connus,

J'arbore la réforme & je pare aux abus.

Voilà dans quel espoir ma folle complaisance

A de ces importuns toléré l'affluence.

D A M I S.

De leur zèle affecté voyez quels sont les fruits.

D vj

L I S I M O N.

Puisqu'ils ne peuvent rien , ils seront éconduits.

D A M I S.

Bon , change-t-on ainsi sa manière de vivre ?
 Votre charmante nièce au tourbillon se livre ;
 Et , croyant échapper à de tristes liens ,
 Obéit à des goûts qui ne sont pas les siens.
 Elle est à cette époque , où l'âme irrésolue
 Entre différens choix reste encor suspendue.
 Son naturel heureux lutte & perce toujours ;
 Mais , s'il faut avec vous s'expliquer sans détours ,
 Il incline un peu trop vers la coquetterie ,
 Jeu cruel qui bientôt mène à la perfidie ,
 Des plus doux sentimens corrompt la pureté ,
 Eteint le caractère & nuit à la beauté.
 Il faudroit à Mélise un ami difficile
 Qui tourmentât son cœur , encor neuf & docile ,
 Employât pour le vaincre un manège innocent ,
 Y jettât par degrés un trouble intéressant ,
 Enveloppât de fleurs les traits de la censure ,
 Et sût , à force d'art , le rendre à la Nature.

L I S I M O N.

Eh bien , fais cet ami.

D A M I S , (*riant à demi.*)

Moi ?

L I S I M O N.

Toi-même , parleu.

Il faut , comme tu dis , la tourmenter un peu ,
 Par de certains secrets dérouter son caprice ,

tenir la coquette au bord du précipice ;
 , lui sauvant sur-tout l'ennui de la leçon,
 forcer par humeur d'avoir de la raison. . . .
 idée est lumineuse , & je l'ai bien faisie :
 l'application. Je t'en charge.

D A M I S.

Folie !

revenons , s'il vous plaît , & daignez m'écouter. :
 (*il regarde de tous côtés avec un air mystérieux.*)
 vous m'offrîtes sa main, je ne puis l'accepter.
 e veux choisir, Monsieur, quelqu'un qui me convienne,
 dont la façon de voir s'accorde avec la mienne,
 qui connoisse le prix d'un amour délicat,
 et sache préférer le bonheur à l'éclat.

L I S I M O N.

Tu m'étonnes beaucoup & je te çrois à peine.
 Sans doute elle t'a fait quelque nouvelle scène,
 Car c'est une étourdie ! . . . ah ! je vais la tancer
 D'une belle façon !

D A M I S.

Gardez-vous d'y penser.

Ne vous voilà-t-il pas , comme à votre ordinaire ,
 Emporté ? . . .

L I S I M O N.

J'en conviens , je suis un peu colère.

D A M I S.

Un peu ? beaucoup.

L I S I M O N , (*se radoucissant.*)

Eh bien , je me corrigerai :

(Reprenant le ton vif.)

Mais on fera , morbleu ! ce que je répondrai.
Dans ce que j'ai conclu je suis fixe & tenace ;
Ma nièce obtiendra. . . .

D A M I S.

Modérez-vous , de grace.
De mon absence au moins choisissez le moment ,
Et qu'à cet entretien je ne sois pas présent. . . .
Ciel ! Mélise ! . . . je sors.

(Mélise entre dans ce moment. Ils se font une
révérence & Damis sort.)

S C E N E III.

MÉLISE, LISIMON, DORINE.

MÉLISE, (avec étonnement.)

D A M I S ici ?

L I S I M O N.

Lui-même.

Pourquoi non , s'il vous plaît ?

M É L I S E.

Ma surprise est extrême.

Quand nous mariez-vous ?

L I S I M O N.

Je le voudrois en vain.

Vous l'avez trop bien su guérir de ce dessein.

M É L I S E, (vivement.)

Quoi ! . . .

L I S I M O N.

Rien.

M É L I S E.

Encore ? ...

L I S I M O N.

Eh bien ! ...

M É L I S E.

Parlez.

L I S I M O N.

Je vous annonce. ...

M É L I S E.

Mais quoi donc ?

L I S I M O N.

Que *Damis* à vos charmes renonce.

De vos airs , de vos tons , il est las à la fin.

Il refuse en un mot le don de votre main.

M É L I S E.

Il me refuse !

L I S I M O N.

Net. Mais cela sans colère ,

Toujours maître de lui (car c'est son caractère) ,

Si posément enfin , & d'un air si glacé ,

Que tout autre à ma place en seroit courroucé.

M É L I S E , (avec une gaîté contrainte.)

Courroucé ! pourquoi donc ? le trait est impayable.

L I S I M O N.

Vous paroit-il plaisant ?

M É L I S E.

(avec chaleur, & ne pouvant cacher son dépit.)

Damis est admirable !

C'est moi, Monsieur, c'est moi, qui trompant son espoir

Lui mandois ce matin de ne me plus revoir.

L I S I M O N.

Eable !

D O R I N E.

Rien n'est plus vrai : ma maîtresse est vengée.

De l'exécution cette main fut chargée.

M É L I S E.

De sa froideur pour moi vous voilà convaincu ?

L I S I M O N.

Oh ! oui !

M É L I S E.

Vous en a-t-il long-tems entretenu ?

Félicitez-vous bien, vantez votre conduite !

De vos préventions voilà quelle est la suite.

L I S I M O N, *(brusquement.)*

Moi, j'ai cru que ces nœuds seroient bien assortis ;

(affectant de la finesse.)

J'ai même soupçonné que vous aimiez Damis.

M É L I S E.

Mon Oncle, assurément le soupçon est unique.

Vous êtes étonnant.

L I S I M O N.

Non, je suis véridique.

D O R I N E.

Que Monsieur Lisimon a l'esprit clairvoyant !

ne peut échapper à son œil pénétrant.
 e, sans se tromper, jusqu'au fond de nos ames ;
 mme il déchiffre un cœur ! comme il connoît les
 femmes !

L I S I M O N.

e trop, en vérité ! j'ai bien payé cela ;
 est dupe long-tems avant d'en venir là. . . .
 is, dans ce moment-ci, je m'abuse peut-être,
 ne démêle rien, je ne fais rien connoître. . . .

(à *Mélise*, avec *humeur*.)

ne m'importe après tout ? congédiez Damis ;
 vous le voulez même, épousez le Marquis.
 el hymen !

M É L I S E, (avec *impatience*.)

Vous l'aimiez dans ces jours de folie,
 où les gens du bel air étoient votre manie ;
 quand mon oncle, en projets consumant chaque jour,
 n'alloit chercher des chagrins à la Cour. . .
 de tous ces Messieurs-là vous goûtiez l'importance.
 leur ton vous paroïsoit le ton par excellence.

L I S I M O N.

Oh ! j'avois mes raisons. Le bien public d'ailleurs. . .
 Bref, c'est un autre tems, & je veux d'autres mœurs.

D O R I N E.

Floricourt, au surplus, n'a rien pour vous déplaire.
 D'une vieille parente il fera légataire ;
 Sa naissance est illustre ; il est jeune, bien fait.

M E L I S E, (avec *humeur*.)

Ah ! vous le protégez ? . . .

DORINE.

(à Lisimon.)

Enfin on s'y connoit.

Puis, s'il vous revenoit un jour en fantaisie
De vouer à l'Etat votre rare génie ;
Aux airs de courtesan il saura vous plier,
Et c'est un homme, au moins, qui peut vous appuyer.
Quel plaisir de briller, d'étendre un peu sa sphère !
Une fois en crédit, que d'heureux on doit faire !

LISIMON.

Tu crois donc qu'on pourroit. . . .

DORINE.

Je vous ai dévoilé.

LISIMON.

Toi ! . . . comment donc ? par où ?

DORINE.

Tout en vous m'a parlé ;

Discours obscurs, mais fins ; silence énigmatique. . . .

Et ce rire ingénu qui cache un politique.

LISIMON.

L'y voilà.

MÉLISE.

Finissez. . . . Le beau raisonnement !

LISIMON, *(après avoir réfléchi.)*

Eh ! ce qu'elle dit là n'est pas sans fondement,
Elle voit assez bien. Mais j'insiste : ma Nièce,
Je veux encor pour vous signaler ma tendresse,
Je regrette Damis, quoique vous en disiez,
Et veux le ramener, dès ce soir, à vos pieds.

ens bien qu'il faudra, rappelant ma finesse,
 ocier la chose avec un peu d'adresse. . . .
 is on fait se tirer d'une difficulté,
 délicatement ménager un traité,
 s sûre. . . . enfin. . . .

S C E N E IV.

M É L I S E, D O R I N E.

M É L I S E.

M O W Oncle est incompréhensible.

D O R I N E.

Jamis, toujours Jamis! ce caprice est risible. . . .
 Jui; mais tous ces discours sont ici superflus;
 Jamis est hors de Cour & vous n'y songez plus.

M É L I S E.

Y songer! il faudroit que je fusse bien folle!
 Sa conduite, avec moi, cependant me désole.
 Je voudrois à mes pieds le voir s'humilier,
 Et. . . .

D O R I N E.

Ce procédé là seroit plus régulier.

M É L I S E.

N'en parlons plus.

D O R I N E.

Sans doute.

M É L I S E.

Au fond, je le désiste.

LA FEINTE

DORINE.

De vos ressentimens ce dépit est le reste.

MÉLISE.

Tu dis que mon billet n'a point paru l'aigrir ?

DORINE.

Non ; tranquillisez-vous.

MÉLISE.

Je n'en puis revenir.

Mais, moi, Dorine, aussi j'ai fait une imprudence ;
Que prétendois-je, enfin ?

DORINE.

Punir son impudence.

MÉLISE.

Dis sa discrétion, c'est le mot : en effet,
Tu le fais comme moi, qu'a-t-il dit, qu'a-t-il fait
Qui lui pût attirer cette rigueur extrême ?

DORINE.

Comment ! un insolent qui ne dit pas qu'il aime ?

MÉLISE.

Qu'il aime ! il faut savoir s'il aime : le fais-tu ?

DORINE.

Eh ! mais, rien n'est plus clair.

MÉLISE.

Moi, je n'en ai rien vu.

DORINE.

Moi, je vous garantis qu'il brûle au fond de l'âme.

MÉLISE.

Eh ! que ne parle-t-il ?

DORINE,

Mais il craint pour sa flâme.

MÉLISE.

il a bien raison. . . . mais il faut s'expliquer!

DORINE.

Ne prenez pas seulement l'air de le remarquer.

MÉLISE.

DORINE.

Laissons ce sujet; car il vous indispose.

MÉLISE.

Oh! non: autant parler de lui que d'autre chose;

je peux continuer.

DORINE.

Parlons-en donc. . . . eh bien,

quelque chose que vous le voulez, qu'en dirons-nous?

MÉLISE.

Oh! rien.

DORINE.

Pourquoi donc cette humeur & cette impatience?

Ne vous l'aimiez-encore?

MÉLISE.

Tais-toi.

(elles se taisent pendant un moment.)

DORINE.

Le beau silence!

MÉLISE.

Tu n'as point remarqué le portrait qu'il tenoit?

Tu n'as point distingué? . . .

Non, il l'examinait
D'un œil très-satisfait.

M É L I S E, (*d part.*)

(*haut.*) Je souffre le martyre !
Tu n'as rien entendu de ce qu'il a pu dire ?

D O R I N E.

Il avoit l'air content. . . c'est tout ce que je sai.

M É L I S E, (*avec la plus grande vivacité.*)
Je ne demande pas s'il étoit triste ou gai :
Répondez juste au moins.

D O R I N E.

Je quitte la partie ;
Mais j'apperçois Germain.

M É L I S E.

Demeurez je vous prie ;
Qu'il approche.

S C E N E V.

M É L I S E, D O R I N E, G E R M A I N.

M É L I S E, (*d'un air distrait.*)

A H ! c'est toi Germain ?

G E R M A I N.

Pour vous servir,
Madame ; commandez , & je cours obéir. . . .
Je montois chez Damis.

M É L I S E.

Il est ici ton Maître ?

G E R M A I N.

Non, même tout le soir je crois qu'il y doit être.

M É L I S E.

Alors ?

G E R M A I N.

Seul, je l'imagine.

M É L I S E.

Il ne peut être mieux.

Vous fais apparemment qu'il est fort amoureux ?

G E R M A I N.

Amoureux !

M É L I S E.

Et bien plus ; il ose le paroître. . . .

G E R M A I N.

Madame, écoutez donc. . . .

D O R I N E.

Dis, tu dois t'y connoître.

G E R M A I N.

Je fais qu'il s'est donné ces airs-là quelquefois.

D O R I N E.

Eh ! fait-on quel objet a décidé son choix ?

G E R M A I N.

Non : il est fort discret, il soupire en silence ;

Rien n'échappe avec lui. . . .

M É L I S E.

La bonne extravagance !

D O R I N E.

Et ce portrait divin dont il est enivré,
 Qu'il observe sans cesse avec l'air égaré ;
 A ton compte, Germain, n'est-ce point un indice ?

M É L I S E.

Va, parle à cœur ouvert, & quitte l'artifice.

D O R I N E.

Sans doute, allons, du cœur.

G. E R M A I N.

S'il ne faut rien celer,
 Ce portrait lui plaît fort, &

M É L I S E, (*pouffant Dorine.*)

Fais-le donc parler.

D O R I N E, (*pouffant Germain.*)

Va donc.

G E R M A I N.

Seul dans un coin, quand il est à son aise,
 Il le tourne & retourne, il le baise & rebaise ;
 Il lui parle souvent comme s'il l'entendoit,
 Et lui reparaie encor, comme s'il répondoit.
 Cela me charme, moi, je me plais à l'entendre.

D O R I N E.

A cette école-là tu deviendras fort tendre.

M É L I S E.

Et l'on ne peut savoir quel est l'original ?

G E R M A I N.

Non.

D O R I N E.

Non ?

M É L I S E.

M É L I S E.

Germain discret! mais cela n'est point mal. . .

h! c'est, n'en doutons pas, quelque franche coquette.

G E R M A I N.

Madame, en vérité. . .

M É L I S E.

Quelque folle parfaite.

G E R M A I N.

Madame, je rougis. . . .

M É L I S E.

J'en suis sûre.

G E R M A I N.

Comment ?

Quoi qu'il en soit enfin, le portrait est charmant.

M É L I S E.

Affreux, peut-être ?

G E R M A I N.

Affreux ! cela vous plaît à dire.

M É L I S E.

Je le repète, affreux.

G E R M A I N.

Je cède & me retire.

Ah ! ce pauvre portrait, comme vous le traitez !

Mais vous ne savez pas à qui vous insultez.

M É L I S E, (*le rappelant.*)

Si Damis n'est point trop occupé de sa flâme,

Dis-lui que je l'attends, ici même.

G E R M A I N.

Oui, Madame. (*il sort.*)

SCÈNE VI.

MÉLISE, DORINE.

MÉLISE.

IL faut que je lui parle indispensablement.

Oui. . . .

DORINE, (*d part.*)

Ma maîtresse en tient indubitablement.

MÉLISE.

Je veux qu'avant le soir tout ceci se termine.

DORINE.

Comme il va s'applaudir !

MÉLISE.

Retirez-vous, Dorine.

J'entends du bruit : on vient. Ciel ! Floricourt ! l'ennemi !

Mais, feignons.... contre moi tout conspire aujourd'hui

(*Dorine, en sortant, rencontre Floricourt : ils se font réciproquement des signes.*)

SCÈNE VII.

FLORICOURT, MÉLISE.

FLORICOURT.

ON vous rencontre enfin !... mais vous êtes charmant

De disparaître ainsi, de tromper mon attente.

Quelle est belle !

M É L I S E.

Oh ! laissez ce ton complimenteur !

FLORICOURT, (du ton le plus étourdi.) :

Non, Madame ; avec vous ce ton-là part du cœur.

M É L I S E, (riant.)

Du cœur ! y songez-vous ? vous léger, vous frivole !..

Recueillez-vous, Marquis : est-ce là votre rôle ?

F L O R I C O U R T.

Sans doute.

M É L I S E.

Encore un coup supprimons la fadeur,
 Sinon, je vous le dis, j'aurai beaucoup d'humeur,
 Et je vous enuierai.

FLORICOURT, (avec galanterie & légèreté.)

Non, cela ne peut être.

Je cherche le plaisir, & vos yeux le font naître :
 Mais, depuis près d'un mois, faisons la vérité,
 Dans quelle folitude avez-vous végété ?
 C'est se conduire mal ; tout le monde en murmure,
 Plus de bals, de soupers, pas la moindre aventure !
 Vous avez de l'humeur ; on n'en est pas surpris,
 Vous prenez ma travers, je vous en avortis.
 Comment donc, belle, aimable, à la fleur de votre âge,
 S'enterrer chez un oncle, & s'ériger en sage !
 Mais vous n'y pensez pas ; il faut absolument
 Vous rendre à vos amis, vous remettre au courant,
 Je vous offre mes vœux, qui sont flatteurs peut-être ;
 Mon nom, ce que j'étais, & ce que je dois être ;
 Une existence enfin. Allons, ouvrez les yeux ;

E ij

Le tems vole , il échappe , il emporte les jeux ,
 Ressuscitez ; sortez de cette nuit profonde ,
 Et paroissions tous deux sur la scène du monde.

M É L I S E.

Mais vous devenez fou !

FLORICOURT, (*de l'air le plus évaporé.*)

Non, je ne le suis pas.

C'est trop ensevelir de si brillans appas ,
 Faits pour orner , Madame , un plus décent asyle
 Que des cercles obscurs & l'ombre de la ville.
 Ecoutez-moi : je viens d'apprendre en ce moment ,
 J'en ai l'avis sur moi , que je dois sûrement :
 Hériter , avant peu , d'une tante éternelle ! . . .
 Qui me remet toujours.

M É L I S E.

... Cette Dame est cruelle.

FLORICOURT.

Elle ne finit pas. Mais, pour cette fois-ci,
 Il paroît cependant qu'elle a pris son parti.
 Elle a quatre-vingts ans , c'est l'âge des retraites.
 J'envahis sa fortune ; elle est des plus complètes.
 Le tout vous est offert. Nous mêlerons nos biens,
 Et l'opulence encor va serrer nos liens.

M É L I S E.

L'opulence ! & le cœur ? est-il un autre empire ?
 Le trésor d'un amant c'est l'amour qu'il inspire.
 Est-il riche ; on l'ignore . . . on songe à ses vertus.
 Est-il pauvre ; on le venge , en l'aimant encor plus ;
 Voilà mes sentimens.

F L O R I C O U R T.

Je vous en félicite ;

vous bravez la fortune & cédez au mérite !

Ce sacrifice est noble & sur-tout bien placé.

Je savois à quel cœur je m'étois adressé.

M É L I S E.

Par exemple, Marquis, permettez-moi de rire.

Quoi ! vous prenez pour vous ce que je viens de dire ?

F L O R I C O U R T. *(avec la plus grande gaieté.)*

Ah ! comment s'y tromper ? le détour est charmant.

M É L I S E.

Encor ?

F L O R I C O U R T. *(hors de lui.)*

Vous me voyez dans un enchantement ! . . .

Je suis las d'espérer. Décidez-vous, de grâce.

Écoutez la raison & laissons la grimace.

(Il tombe à ses pieds.)

Ah ! je vous le demande au nom de nos beaux jours ;

Faisons à tout Paris envier nos amours.

M É L I S E.

Trêve donc, s'il vous plaît, à la plaisanterie . . .

Il extravague . . . on vient : levez-vous, je vous prie.

F L O R I C O U R T.

Non. Je lis dans vos yeux, dans ce tendre embarras,

Que mon hommage a pris & ne vous déplaît pas.

*(Damis entre dans ce moment. Il est aperçu de
Mélise & non de Floricourt.)*

C'est à moi d'affermir mon bonheur qui s'apprête.
 Tout me sert, & je cours assurer ma conquête.

(*Florissant, en sortant, rencontre Damis, & lui fait des signes d'un air triomphant.*)

SCÈNE VIII.

DAMIS, MÉLISE.

DAMIS, (*du fond du Théâtre.*)

FORN bien! le tête-à-tête est un peu hasardé.
 Est-ce pour ce tableau que vous m'avez mandé?
 Il est touchant!

MÉLISE.

Art-il le bonheur de vous plaire?

DAMIS, (*avec une gaîté contrainte.*)

Beaucoup.

MÉLISE, (*tristement.*)

Il me parloit de son ardent furore.

DAMIS:

Et vous daigniez répondre à des transports si doux?
 C'est l'usage au surplus.

MÉLISE, (*d part.*)(*haut.*) Mais seroit-il jaloux?

J'étois libre, Monsieur, lorsqu'on vous fit descendre.

DAMIS, (*très-froidement.*)

Vos ordres sont sacrés; j'ai volé pour m'y rendre.

(*d part.*)

L'entretien sera vif.

M É L I S E.

M'expliquez-vous enfin

ce propos que mon oncle a tenu ce matin ?
 C'est-ce que cet hymen, ce refus, cet outrage
 dont il vous accusoit ?

D A M I S.

Quand tout vous rend hommage ,

Madame , en vérité pensez-vous à cela ?

C'est une vision que cet outrage-là.

Ne le savez-vous pas ? qui raconte , exagère ,

et c'est l'art d'embrouiller la chose la plus claire.

Notre oncle brusquement vient m'offrir votre main.

Je ne m'attendois pas à ce bonheur soudain ;

je n'avois ni le droit , ni l'orgueil d'y prétendre ;

C'est en m'appréciant que j'osai m'en défendre.

Voilà tout.

M É L I S E , (*d'un ton ironique.*)

Voilà tout ? . . .

D A M I S , (*se rapprochant.*)

Mais vous , Madame , vous ,

M'expliquez-vous enfin quel est ce grand courroux ,

Cet étonnant billet qui de chez vous me chasse ?

Comment me suis-je donc attiré ma disgrâce ?

M É L I S E.

Ma lettre vous l'apprend sans rien dissimuler.

Je suis lassé , Monsieur , d'apprêter à parler ;

Je suis jeune , on m'observe , on censure , on raisonne ,

Et , pour fuir les Amans , je ne vois plus personne.

D A M I S.

Est-ce à ce titre d'amant que je suis renvoyé ?

M É L I S E, (*très-vîte.*)

Point de détail.

D A M I S.

Je vois qu'on m'a calomnié.

Quand on aime, on s'échappe, on se trahit : Madame,
Vous ai-je dit un mot qui fit croire à ma flâme ?M É L I S E, (*avec vivacité.*)

Eh ! quand cela seroit ?

D A M I S.

Oui : mais.... cela n'est pas !

M É L I S E, (*avec chaleur.*)Quoi ! votre empressement à suivre tous mes pas,
Cette assiduité que tous Paris a vue,
Et votre jalousie avec art retenue,
N'annonçoient pas assez un homme qui prétend
Et semble, pour le dire, aux aguets d'un instant ?

D A M I S.

Ah ! ne confondons point ! tout cela vouloit dire
Qu'on rencontre chez vous ce que mon cœur desire,
Des graces, des talens....

M É L I S E.

Vous m'impatientés.

D A M I S,

Un commerce divin, cent belles qualités.
Cela signifioit que votre esprit enchante,
Qu'on se plaît à vous voir, que vous êtes charmante.
Enfin.....

M É L I S E.

Parlez.

D A M I S.

Cela, je le dis sans détour,
 devoit tous vos attraits, sans prouver mon amour.

M É L I S E.

Et, soit; eh! que me fait votre amour, je vous prie?

D A M I S.

Vous m'accusez; il faut que je me justifie.

M É L I S E.

Et quoi donc? Il m'outrage à chaque mot?

D A M I S.

De quoi?

De l'amour prétendu qui vous révolte en moi.

M É L I S E.

Vous me haïsez donc, Monsieur?

D A M I S.

Qui? moi, Madame

M É L I S E.

Répondez.

D A M I S.

Mieux que moi vous lisez dans mon ame,
 et c'est trop prolonger mon cruel embarras.

Comment, lorsqu'on vous voit dire qu'on n'aime pas,
 un tel aveu pour vous feroit tout neuf peut-être?

Il pourroit vous fâcher; mais vous l'auriez fait naître.

Car enfin, si vos loix n'en veulent qu'aux Amans,

pourquoi m'envelopper dans vos ressentimens?

Pourquoi, prompte à risquer un arrêt qui m'accable,

E V

Si je suis innocent, me traiter en coupable ?

M É L I S E.

Allez, Monsieur, allez, vous m'êtes odieux.

D A M I S.]

Vous ne fûtes jamais plus aimable à mes yeux.

M É L I S E.

Eloignez-vous des miens.

D A M I S:

D'où vient cette colère ?

J'obéis, & je sors, de peur de vous déplaire.

S C E N E IX.

M É L I S E, (seule.)

E H ! de cet homme-là je ferois le jouet !

Qu'est-ce donc qui me tient ? L'aimerois-je en effet ?

Oh ! que je l'aime ou non, je prétends qu'il fléchisse ;

Je le veux par raison, bien plus que par caprice....

J'ai su toucher son cœur, il a beau se masquer,

Et son adroit orgueil ne veut pas s'expliquer !

C'est mon maudit billet !... Qui me forçoit d'écrire ?

Que prétendois-je avant qu'il m'eût osé rien dire ?

Ma conduite est étrange, incroyable vraiment ;

Mais la sienne !... la sienne est un affront sanglant.

Oh ! cet homme est un monstre... eh bien il est aimable.

C'est la règle... que faire ? ô trouble insupportable !

Ce monstre-là me plaît, je le sens, j'en rougis ;

Mais je m'en vengerai, quand je l'aurai soumis.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LISIMON, (*seul.*)

LA foi, ce Floricourt n'est point aussi frivole. . . .
 et homme, avec le tems, peut jouer un grand rôle.
 Dans ce moment encor, il m'a très-bien parlé.
 Malgré mon air discret, comme il m'a démêlé!
 peste! quel coup d'œil! oui, j'étois un barbare:
 désolois Mélise, il faut que je répare.
 Le Marquis lui convient, il pense.... il ira loin,
 et de lui quelque jour on peut avoir besoin.
 Que fait-on?

SCENE II.

LISIMON, MÉLISE, DORINE.

LISIMON.

EH bien! qu'est-ce? un air mélancolique?

Moi, je veux qu'on me parle & qu'on se communique.

Ça, raisonnons un peu: j'avois jugé trop tôt.

Damis, je le vois bien, n'est pas ce qu'il vous faut.

Il a, je ne fais quoi, qui d'abord intéresse;

Mais sa conduite sourde annonce trop d'adresse.

E v)

Trop de flegme, à la longue, est à périr d'ennui,
Et je crois que vraiment je me gâte avec lui.

D O R I N E.

Vivat ! enfin, Monsieur redevient raisonnable !
Damis a des moments ; mais il n'est point aimable.
Il aime avec méthode, il brûle sensément ;
La mode en peut venir, & rien n'est moins plaisant.

M É L I S E.

A ravir ! comment donc ! . . . allez , Mademoiselle,
Sachez une autre fois mesurer votre zèle ;
Renfermez avec soin ses transports indiscrets ,
Et supprimez sur-tout le talent des portraits.

D O R I N E.

Madame , une autre fois je serai moins sincère ,
Et je saurai . . .

M É L I S E.

Sachez m'obéir & vous taire.

L I S I M O N.

Sans doute, elle outre un peu ; mais je crois qu'en effet,
Damis est trop contraint & n'est point votre fait.

M É L I S E.

Y songez-vous ? laissez , laissez aller les choses.
Je ne comprends plus rien à vos métamorphoses.

L I S I M O N.

Oh ! je veux vous venger d'un insolent refus.

M É L I S E.

Je vous dispense, moi, de ces soins superflus.

L I S I M O N.

Mon amitié pour lui dans cette circonstance ,
Lui vaut, de votre part, un reste d'indulgence

mais je vois clairement que vous le détestez,
 je ne prétends pas forcer les volontés.
 jetez un hymen pour lui trop honorable.

M É L I S E, (à part.)

vous me persécutez. Il est insupportable.

L I S I M O N.

Assurément il l'est, & j'en suis révolté.
 j'admire, en pareil cas, votre sécurité;
 je suis d'une fureur! . . . C'est que cette aventure
 peut prendre dans le monde une fâcheuse tournure.
 je vais loin.

M É L I S E.

Oui, très-loin.

L I S I M O N.

Et puis d'ailleurs j'ai su
 que là-bas. . . à la Cour, il est très-peu connu.

M É L I S E.

Quoi! cela vous reprend?

L I S I M O N.

L'obscurité me blesse.

Tout bien considéré, se borner est foiblesse.
 Quand on a votre esprit, vos graces, votre goût,
 il faut prendre un mari fait pour aller à tout.
 j'ai des projets. . . je veux. . . l'affaire m'intéresse,
 Et, pour bien des raisons, je dois venger ma nièce.
 En ce jour, à l'instant: oui, j'y cours de ce pas. . .
 Vous m'arrêtez en vain, je n'en démordrai pas;
 Je n'ai point comme vous une tête légère,
 Qui veut & ne veut plus; il faut du caractère. (Il sort.)

SCENE III.

MÉLISE, DORINE.

MÉLISE.

VOILA du Floricourt.... si pourtant son hameur....
 Damis a dans mon Oncle un zélé protecteur ;
 Je crois qu'il devient fou... mais moi, suis-je plus sage ?
 (*d Dorine.*)

De parler aujourd'hui vous avez une rage ?

DORINE.

Moi !

MÉLISE.

Damis est à plaindre.

DORINE, (*entre ses dents.*)

Il le mériteroit.

MÉLISE.

Hein ? comment ? votre esprit se forme tout-à-fait.
 Je vous trouve aujourd'hui brillante en reparties.

(*d part.*)

Mais, par où de mon Oncle arrêter les lubies ?
 Il va trouver Damis, que lui va-t-il conter ?

(*Damis paroît ; Dorine se retire.*)



SCÈNE IV.

MÉLISE, DAMIS.

MÉLISE.

QUOI! c'est vous?

DAMIS.

Je me sauve.

MÉLISE.

(après une pause.) Oh! vous pouvez rester!
 n'avez-vous que tantôt j'étois fort singulière.

DAMIS.

Vous vous en souvenez?

MÉLISE.

J'en ai ri la première;

Je ne fais où j'ai pris tes indiscrets éclats.

Il est tout simple au moins que vous ne m'aimiez pas.

DAMIS.

Je vous ai rassurée.

MÉLISE.

Et j'en suis fort contente.

DAMIS.

Autant que je puis voir, l'amour vous épouvante.

MÉLISE.

Tout ce qui me fâchoit, c'est qu'en vous défendant,

Vous paraissiez encore avoir l'air d'un amant.

Il régnoit dans vos toits je ne fais quelle gêne,

Qui sur vos sentimens me laissoit incertain.

Oui, tenez, on eût dit que vous étiez piqué.

D A M I S.

Voilà ce que dans moi vous avez remarqué ?

M É L I S E.

C'est ce que j'ai cru voir.

D A M I S.

Idée.

M É L I S E.

En conscience,

Etes-vous bien certain de votre indifférence ?

D A M I S, (*riant.*)

Celui-là vient de loin ! quoi ! vous n'y croyez pas ?

Mais ne retournons point à nos premiers débats.

Prenez garde ; au traité vous êtes infidèle ;

C'est vous qui commencez à me chercher querelle.

Quand je vous aimerois, pensez-vous entre nous

Que j'irois l'avouer après votre courroux,

Moi ! qui fais à quel point cela peut vous déplaire,

Moi ! qu'on vient de chasser sans nul préliminaire !

Si contre moi le doute a bien pu vous armer,

Quel sort me feriez-vous si j'osois vous aimer ?

M É L I S E.

Le cas est différent.

D A M I S.

Il deviendrait le même.

Oh ! je vous connois bien ; malheur à qui vous aime !

M É L I S E.

Quelle obstination !

D A M I S.

Eh bien ! n'en parlons plus.

Pourquoi, sans nul objet, s'échauffer là-dessus ?

M É L I S E.

Vous êtes incroyable avec votre système !

Comment ? si vous m'aimiez par un malheur extrême !

Je n'en ferois l'aveu, loin de me prévenir. . .

D A M I S, (avec une sorte de crainte.)

Mais. . . il est quelquefois très-bon de voir venir.

M É L I S E.

Le cœur est soumis à ces calculs infâmes !

Les hommes ! quels fléaux ! puis on s'en prend aux femmes.

Un instinct libre & pur si l'amour est le fruit,

Au moment qu'on raisonne, il est déjà détruit.

Un homme honnête, Monsieur, dédaignant la finesse,

Va tout à son penchant & rien à son adresse.

Ah ! qu'attendre d'un cœur par lui-même gêné,

Qui, s'observant toujours, n'est jamais entraîné ?

Il faut s'abandonner, sentir tout, ne rien feindre,

S'enflammer pour le prix, sans projet pour l'atteindre.

Celui qui fait le mieux tromper, plaît quelquefois le mieux :

Mais qui plaît sans aimer, jouit sans être heureux.

Ah ! je plains bien le sort d'une femme sensible ! . . .

D A M I S.

Ce phénix, s'il existe, est au moins invisible.

M É L I S E.

A vos yeux.

D A M I S.

Le trouver, c'est l'affaire du temps.

Sous le masque , entre nous , reconnoît-on les gens ?
De vos goûts passagers comment suivre les traces ?
Le sentiment chez vous disparoît sous les graces.

M É L I S E.

Quoi ! vous ne savez pas lire au fond de nos cœurs ?

D A M I S.

Moi ! vraiment je le donne aux plus fins connoisseurs.

M É L I S E.

Vous n'avez donc pas vu que , cent fois dans sa vie ,
Floricourt , par exemple , & m'excède & m'ennuie ?
Vous n'avez donc point vu , malgré tous leurs propos ,
Que , même en les fêtant , je méprise les fots ;
Qu'au milieu du grand monde , où je paroissais légère ,
Je me suis fait un plan & presque un caractère ;
Qu'à la foule bruyante , à mille jolis riens ,
J'ai souvent préféré vos graves entretiens ?
Et que . . .

D A M I S.

Vous vous taisez ? pourquoi donc ?

M É L I S E , (*à part.*)

Je m'admire ?

D A M I S.

Eh bien ?

M É L I S E.

Eh bien ! Monsieur . . . - je n'ai plus rien à dire.

D A M I S.

Quand le cœur ne sent rien.



SCÈNE V.

Les mêmes, FLORICOURT,

FLORICOURT.

(*riant aux éclats dans le fond du Théâtre.*)
approchant.) D'honneur le tour est gai.

! je respire enfin, notre Oncle est subjugué.
 gez s'il m'aime! il veut, & dès cette journée,
 cider mon bonheur, fixer notre hymenée.
 est expéditif.

M É L I S E.

Fort bien! Marquis, fort bien!
 aveu de Lisimon vous assure du mien :
 ous pouvez y compter.

FLORICOURT,

Après ce tour d'adresse,

seroit trop piquant.

M É L I S E.

Mais par quelle finesse
 Avez-vous donc, Monsieur, retourné son esprit?
 Car cela me paroît singulier.

FLORICOURT.

Bien dit.

M É L I S E, (*avec empressement.*)

Voyons.

FLORICOURT.

Pour le réduire il a fallu lui plaire.
 Votre Oncle s'est d'abord armé d'un front sévère,

J'ai radouci mon ton pour ne le point heurter ,
 Et j'ai surpris enfin l'instant de le flatter.
 J'ai vanté son discours soit disant laconique ,
 Sa pénétration, sur-tout sa politique :
 Je me suis étonné qu'un homme tel que lui
 Ne fût point dans l'Etat très-puissant aujourd'hui.
 Vous auriez un œil d'aigle, un abord populaire ,
 Et l'art d'approfondir, joint avec l'art de plaire,
 Lui disois-je à peu-près : il l'a cru bonnement ;
 Moi, de montrer alors un zèle véhément ,
 D'offrir tout mon crédit... enfin rien ne l'arrête,
 Le voilà décidé.

M É L I S E.

Mais c'est une conquête.

(*à part, & regardant Damis.*)

Voyez si rien s'émeut.

F L O R I C O U R T.

L'amour agit pour nous.

M É L I S E, (*sérieusement.*)

Puisque mon Oncle enfin est appuyé par vous,
 A ses nouveaux desseins je n'ose être contraire.
 Il faut...

F L O R I C O U R T.

Vous convenez que pour moi tout prospère ;
 Notre hymen...

M É L I S E.

Oui, Marquis, devient très-pouffif.

D A M I S, (*d'un ton piqué.*)

La grandeur de votre Oncle est un point décisif.

F L O R I C O U R T.

J'ai craint de Damis quelque tems la poursuite ;
m'a tranquillisé.

D A M I S.

Qui donc ?

M É L I S E, (*vivement.*)

Dites-nous vite.

F L O R I C O U R T, (*à Méliſe.*)

Fais qu'il aime ailleurs.

M É L I S E.

Il peut nous mettre au fait.

F L O R I C O U R T.

Ha ! comment donc ; comment ?

M É L I S E.

Il a certain portrait

Qui ne le quitte pas.

F L O R I C O U R T.

C'est Celadon lui-même !

M É L I S E

Oui , pour ce portrait-là sa folie est extrême.

D A M I S.

Madame , il est trop vrai , je l'aime éperdument.

M É L I S E, (*avec dépit.*)

L'Original , sans doute , est un objet charmant ?

DAMIS, (d'un ton passionné.)

Oh ! charmant !

MÉLISE.

Je le crois.

DAMIS.

Je lui dois cet hommage.

FLORICOURT.

Eh bien ! s'il est ainsi, montre-nous son image.

DAMIS.

Si Madame le veut, ma prudence consent ;
Mais à condition que vous serez absent.

FLORICOURT.

Moi !

DAMIS.

Vous.

FLORICOURT.

Pour un portrait ? allons, quelle manie !

DAMIS.

Vous le faire entrevoir, c'est en donner copie.

FLORICOURT.

Il est d'une rigueur ! .. Madame, prononcez.

MÉLISE.

Mon sexe . . . est curieux.

FLORICOURT.

J'entends, vous me châtiez.

Je vais de Lisimon aiguillonner le zèle ;
Votre bonheur, le mien près de lui me rappelle,

role : en m'éclipsant d'un air paisible & doux,
 satisfais d'avance aux égards d'un époux.

(Il baise la main de Mélise , & sort.)

S C E N E V I.

M É L I S E , D A M I S.

D A M I S.

ET hymen me paroît une affaire conclue.

M É L I S E.

Tout de bon , troyez-vous que j'y sois résolue ?

D A M I S.

Pourquoi non ? de votre Oncle il a déjà l'avgu,
 Et . . . le vôtre suivra.

M É L I S E.

Le mien ? . . . voyons un peu

Le portrait.

D A M I S.

Un moment.

M É L I S E.

Volontiers : mais de grace,

Que vous importe enfin que cet hymen se fasse ?

Vous êtes occupé , tout le prouve & le dit :

Ce que l'art veut cacher , l'art même le trahit.

Pour moi, ce qui m'en plaît , tout haut je le confesse,

C'est que vous possédez une étrange maîtresse.

Elle est assurément calme dans ses amours !
 Elle fait que chez moi vous êtes tous les jours ,
 Et son orgueil se tait , & son cœur est tranquille !
 De tous vos soins pour moi spectatrice immobile ,
 Madame ne dit mot , trouve que tout est bien ,
 Et n'a garde avec vous de se plaindre de rien !
 Elle a donc cinquante ans !

D A M I S .

Pas tout-à-fait encore.

Elle n'en a que vingt.

M É L I S E , (d part.)

Quel conte ! je l'abhorre.

D A M I S .

Ah ! n'en parlez point mal. Quand vous la connoîtrez ,
 D'un jugement trop prompt vous vous repentirez ;
 C'est moi qui vous le dis.

M É L I S E .

Vous dites à merveille.

D A M I S .

Vraiment ?

M É L I S E .

Continuez , oui , je vous le conseille ;
 Que m'importe . . . Ah ! je vois . . . peut-être croyez-vous
 Qu'une humeur sans motif cache un dépit jaloux ?
 Cela seroit nouveau ! moi , de la jalousie !
 Moi , vous aimer ! non , non ; je n'en ai nulle envie ;
 Je ne m'oppose point à vos félicités.

DAMIS

D A M I S.

Vous ne devinez pas combien vous m'enchantez...
C'est votre dernier mot ?

M É L I S E.

Ce doute là m'offense.

Vos discours à la fin lassent ma patience.
Allez trouver, Monsieur, la beauté qui vous plaît,
Et gardez constamment un aussi rare objet.

D A M I S.

Me le promets bien...

M É L I S E, (avec chaleur.)

Mon Dieu ! j'en étois sûre...
Cela me ravise, & veux connoître sa figure :
Son air naturel paisible, unique en ses effets,
Me donne le desir de contempler ses traits.

D A M I S.

Oh ! dans ce moment-ci, vous verriez mal sans doute.

M É L I S E.

Elle craint mes regards ?

D A M I S.

C'est moi... qui les redoute.

M É L I S E.

Mais j'ai votre parole... essuierai-je un refus ?

D A M I S.

Pour juger sainement vos sens sont trop émus.

M É L I S E.

Je le veux.

D A M I S.

Je ne puis.

M É L I S E.

Comptez, comptez d'avance,
Puisqu'elle en a besoin, sur beaucoup d'indulgence.

D A M I S, (*tirant le portrait.*)

Vous l'exigez ?

M É L I S E, (*arrachant le portrait.*)

Oui, oui ; mais donnez donc , Monsieur.

D A M I S.

Oh, tout charmant qu'il est, il va vous faire peur.

M É L I S E, (*avec le plus grand étonnement.*)

Ciel !

D A M I S.

Je l'avois prévu.

M É L I S E.

Mon portrait !

D A M I S.

Oui, lui-même.

C'est un vol que j'ai fait.

M É L I S E.

Cette audace est exorbitante !

(*après une pause & riant.*)

Vraiment je l'ai tantôt joliment arrangé.

D A M I S.

Puisqu'il est ressemblant, Madame, il est vengé.

M E L I S E.

l'honneur! il est parlant, &... quel fourbe vous êtes!
 Voilà donc contre nous les complots que vous faites?
 Sur l'excès de vos torts, je n'ose m'arrêter.
 Pourquoi ravir un bien que l'on peut mériter?
 Mais ce portrait enfin suffit-il pour m'instruire?

D A M I S.

Il est chargé de tout; moi je n'ai rien à dire.
 D'ailleurs puis-je jamais fléchir votre courroux?

M É L I S E.

Puisque vous en parlez, je conviens avec vous...
 C'est le cas ou jamais d'être fort en colère.

D A M I S.

Oh, oui! vous sévirez contre le téméraire.

M É L I S E.

C'est selon... cependant... je dois... que fais-je?

D A M I S.

Enfin....

M É L I S E.

Quand le coupable plaît.

D A M I S.

Fait-on grâce au larcin?

Il faut qu'absolument votre bouche prononce.

M É L I S E, (après un silence.)

Il vous tint lieu d'aveu: qu'il soit donc ma réponse.

(Elle lui rend le portrait.)

F ij

DAMIS, (*avec la plus grande vivacité.*)

Je tombe à vos genoux. Quel moment enchanteur !
 Plus je me suis contraint, plus je sens mon bonheur.
 Ne vous souvenez plus d'une ruse innocente,
 Qui peut-être a fixé votre âme indépendante...
 Ah ! la mienné est à vous ! recevez son serment.
 Le calme de mon front çachoit un, cœur brûlant.
 Je redoutois, vos goûts, le Marquis. . . . vos caprices.
 Vous ne vous doutiez pas de tous mes sacrifices.
 Des combats douloureux, voilà mes seuls forfaits.
 J'ai feint quelques instans pour ne feindre jamais.
 L'amour seul m'inspira : c'est lui qui me couronne.
 Le tour n'est pas si noir : . . . vous riez.

M É L I S È.

Je pardonne.

(*Damis se jette à ses genoux.*)



SCÈNE VII.

LISIMON, FLORICOURT,

(au fond du Théâtre.)

DORINE, GERMAIN,

(entrant par une coulisse opposée.)

DAMIS, MÉLISE.

*(Ils restent tous dans une différente attitude.)*LISIMON, *(à Dorine.)*

QUE le Notaire....

(appercevant Damis aux genoux de Mélise.)

Attends... je reste confondu...

FLORICOURT, *(à Damis.)*

L'attitude me plaît... d'ailleurs c'est un rendu.

Vous avez votre tour.

LISIMON, *(à Floricourt.)*

Quel est donc ce mystère ?

Que Diable ! je croyois que vous aviez su plaire.

FLORICOURT.

Eh bien, vous vous trompiez.

DAMIS, *(à Lisimon.)*

Daignez combler mes vœux.

DORINE, *(se mettant entre Floricourt & Lisimon.)*

Courage... ou vous voilà disgraciés tous deux.

FLORICOURT, (*d Lisimon, avec gaîté.*)

Adieu nos grands projets ! Tout Amant à ma place
S'en iroit contristé, honteux de sa disgrâce ;

Un tendre désespoir m'ennuieroit à mourir.

Epruvé-je un revers ? je médite un plaisir.

Je reviens à mes goûts, il me faut des coquettes.

(*d Mélise.*)

Damis est trop heureux ! je le suis, si vous l'êtes.

(*Il s'échappe en faisant signe qu'on ne prenne pas
garde à lui.*)

SCENE VIII.

LISIMON, MÉLISE, DAMIS,

DORINE, GERMAIN.

LISIMON, (*d Damis.*)

POUR chasser un rival ton secret est fort bon.

GERMAIN, (*d'un air triomphant.*)

Nous avons esquivé la déclaration !

Fin du troisième & dernier Acte.

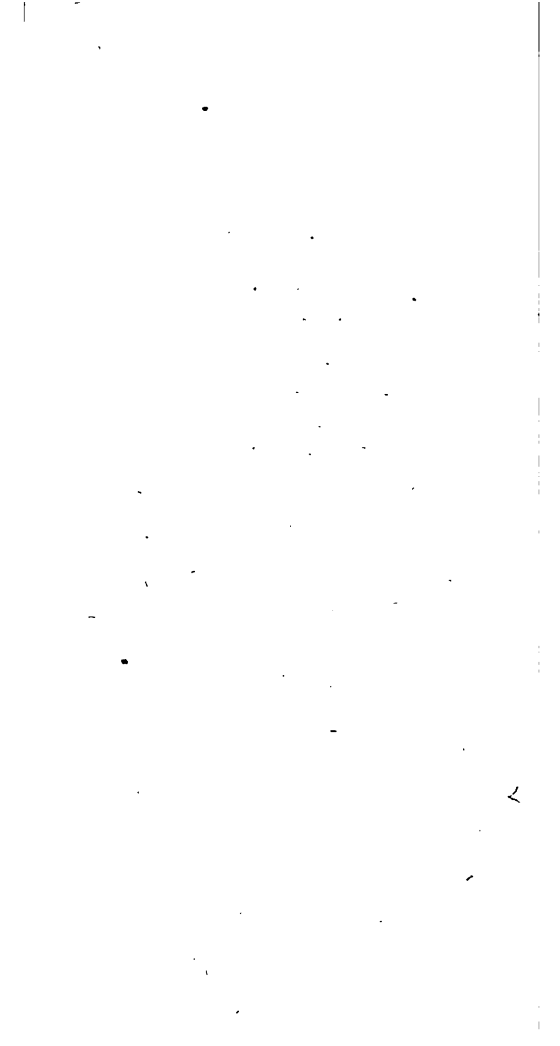
LE CÉLIBATAIRE,


COMÉDIE

EN CINQ ACTES

ET EN VERS.

*Représentée pour la première fois par les
Comédiens François, le 20 Septembre 1775.*





É P Î T R E

D É D I C A T O I R E

A L A R E I N E.

A S T R E heureux qui luis sur la France,
Toi, dont les regards indulgens
Feront éclore les talens,
Et deviendront leur récompense ;
Pour que mon bonheur soit entier,
Reporte-les sur cet Ouvrage ;
De ta faveur daigne appuyer
L'honneur de ton premier suffrage.
Ta présence ajoute au laurier,
Et le respect t'en doit l'hommage.

Ce Dieu qui garantit les mœurs,
Frere de l'Amour, mais plus sage,
Eût trouvé des contradicteurs,
Chez le François un peu volage ;
Mais aujourd'hui, paré de fleurs,

Et ceint d'une double couronne,
L'hymen, montrant à ses Censeurs,
Deux époux heureux sur le Trône,
A repris ses droits dans les cœurs.

O vous, dont les loix fortunées
Nous promettent des jours brillans,
Couple auguste d'époux amans,
Puisse la main des destinées
Respecter vos liens charmans,
Et si bien enchaîner le tems,
Que vos amours & vos années
Restent toujours à leurs printems !



L E T T R E

QUI indique les changemens qu'on a faits à cet Ouvrage, & dans laquelle on tâche de répondre à quelques objections.

VO**T**R**E** Lettre m'a fait un plaisir extrême. Rien n'est plus intéressant qu'un Solitaire tel que vous. Vous avez vu le tourbillon; vous en avez ri, vous l'avez apprécié, & le souvenir vous en reste pour amuser vos loifirs & votre philosophie. Pour moi, quoiqu'au milieu du tumulte, je n'y participe guère. Je vis chez moi, ou avec quelques amis, plus solides que brillans: je m'occupe des Lettres, fans m'en laisser tyrannifer. Dans le séjour des cabales, j'ai conservé le calme: elles ne m'ont pas tout ôté.

Je suis touché de tout ce que vous me dites de ce malheureux Célibataire, qui s'est attiré

tant de reproches. A peine a-t il entrevu le jour , qu'on l'a traité , comme si vraiment il étoit un bon ouvrage. Pour moi , j'ai le bon esprit de n'en rien croire. Ma vanité est aussi lente que mes Censeurs sont alertes. Quoiqu'il en soit , j'aime mieux vos critiques que vos éloges. Les uns me flattent ; les autres peuvent m'éclairer ; c'est ce que je demande. Personne , je le sens , n'a plus besoin que moi de lumières & de conseils. Je vois trop vite, pour voir toujours bien, & je suis encore très-loin de connoître , à fond, cet art si frivole de faire des Comédies.

D'après cela , voudrez-vous me permettre quelques légères discussions , à mesure que vos remarques les feront naître ? Ce n'est point l'amour-propre qui répond ; c'est la modestie qui cherche à s'instruire.

» Je ne fais si je me trompe ; mais peut-être
 » aurois-je mieux aimé , dites-vous , que Sain-
 » gérans fût le rôle dominant de la Piece. »

J'avois pensé comme vous dans ma première esquisse. L'exécution m'a découragé. Qu'im-

orte que l'on ramène un libertin sexagénaire, qui achève tristement son rôle d'inutile, & dont la correction ne pourroit être d'aucun avantage, puisque personne ne s'y intéresse, & qu'il ne s'intéresse à personne? Ce tableau, je crois, n'étoit qu'affligeant, sans aucun profit pour les mœurs. Je me suis retrouvé à mon aise, quand, rejetant le vieux garçon sur le second plan, il m'a servi à montrer dans une perspective sombre, le dégoût, l'ennui, l'abandon, l'inquiétude d'un esprit vague, les langueurs d'une ame éteinte, tous les inconvéniens du célibat. Ce contraste, dont j'ai eu la bonne foi de m'applaudir, m'a paru devoir rendre plus piquant encore le ridicule de mon principal personnage. C'est sur des motifs délicats que j'ai appuyé son système; afin qu'on désirât davantage de l'y voir renoncer. Je l'ai pris à l'époque où il est important de le guérir; dans cet âge où l'esprit a tout son ressort, l'ame, toute son énergie, où les systèmes peuvent être dangereux, conséquemment; où les retours peuvent être utiles. Je n'avois

pas imaginé qu'on dût le traiter de *Jouvenceau*, parce qu'il est aimable, amoureux & jaloux. Les passions & les agrémens n'ont jamais dégradé un caractère. Un homme de trente-six ans, affermi dans ses idées, susceptible de résolutions fortes, de raisonnemens suivis, du sacrifice de ses plus chères impressions, est, selon moi, beaucoup plus célibataire, qu'un Podagre bien désœuvré, bien blâsé, bien exténué, qui se dément, qui se plaint, qui s'ennuie, qui n'a plus, de son premier plan, que le regret d'avoir mal choisi, l'envie tardive de se dédire, la honte de ne tenir à rien, & l'impuissance de réparer.

D'après mes foibles idées, je me figurois avoir trouvé le seul point de vue sous lequel on pouvoit hasarder cette pièce sur la Scène. Tous les autres me paroissoient impraticables; &, si c'est une erreur, il ne falloit pas moins que vous, pour m'en tirer.

Vous m'objectez que la manie du célibat, n'est qu'une opinion, & non un caractère.

Eh! bon Dieu! mon cher Comte, je me suis

cela avant d'écrire le premier vers de la
e. J'ai fait plus, je l'ai fait dire à l'un des
onnages.

Eh ! ne te vante pas d'avoir un caractère.

Je trouve, dans cette critique même, l'ex-
e du dénouement, sur lequel vous pa-
ssez avoir quelque incertitude. C'est juste-
ment, parce que j'attaque une opinion, que
il pu la rectifier, sans manquer à la vrai-
semblance. On ne change point en vingt-
quatre heures un caractère primitif, imprimé
par la nature, & fortifié par l'habitude: mais
on réforme un travers; on détruit un pré-
jugé; sur-tout, lorsqu'on a eu l'adresse,
j'ose le dire, de le mettre aux prises avec
un sentiment.

Vous voudriez que je misse pour titre, *le*
Célibataire corrigé. Et pourquoi cela ? Le titre
seroit faux : Terville est entraîné, sans être
convaincu; il est subjugué par ses émotions,
sans déroger à ses principes.

Le sentiment m'éclaire, & seul m'a corrigé.

Peut-être vous défieriez-vous d'un mari qui sembloit aussi prévenu contre le mariage ; mais aussi, pour tranquilliser sur cet article, ai-je donné à Terville toutes les qualités d'un honnête homme. Son cœur est tendre, sensible, bienfaisant, généreux, & c'est à son cœur qu'il obéit. Il résiste à l'amour qu'il ressent ; il cède à celui qu'il inspire ; & , comme dans tout le cours de la Pièce, il a laissé échapper, à travers son système, les irrésolutions, les combats, les vœux secrets d'une ame délicate & passionnée, on ne tremble point pour le sort de Julie. On fait que Terville, en la sacrifiant, l'adoroit. On a joui de ses tourmens, de sa douleur, quand on l'a vu sur le point de l'enchaîner lui-même & de la perdre pour jamais. C'est un martyr de la philosophie du jour, ramené à la nature par la sensibilité, l'amour & la vertu.

Quant à l'intrigue de M. & de Madame de Verseuil, il étoit impossible de la laisser dominer davantage, sans nuire à l'ensemble. Si j'avois fait cette faute-là, l'accessoire l'eût

porté sur le fond. J'avois manqué mon but. Saingérans montre à Terville les suites affreuses du célibat ; M. & Madame de Verfeuil lui prouvent que l'on peut trouver des charmes dans un lien bien assorti : voilà ma double intention remplie. Qu'on fasse mieux, rien est plus facile. Pour moi, je n'en fais pas davantage.

Au reste, je vous envoie la seconde édition de cet Ouvrage, avec quelques changemens que j'ai cru nécessaires, d'après l'impression du Public, qui trompe cent fois moins que tous les raisonnemens des Journalistes.

J'ai mis, ou du moins je crois avoir mis plus de gaieté dans la Scène, entre Saingérans & Terville, qui termine le troisième Acte. J'ai refondu entièrement celle entre Verfeuil & Julie, par laquelle le même acte débutoit. J'ai refait, toujours dans le troisième, quelques vers du monologue de Verfeuil.

Dans la première Scène du quatrième, qui étoit longue & froide, j'ai profité davantage de la situation de Madame de Verfeuil, &c

l'effet en doit être assez piquant au Théâtre. Dans le même Acte, se trouve une Scène entre Madame de Verfeuil & Terville. Elle n'étoit point assez développée, le motif en étoit vague. Je l'ai travaillée avec le plus grand soin. Au cinquième Acte, j'ai tâché de donner plus de force au couplet par lequel Montbriffon répond à Terville. Cet endroit me rappelle un reproche que vous me faites encore. » Les raisons du Célibataire, dites-vous, sont plus fortes que celles de Montbriffon. » Je n'avois garde de faire autrement. Leur scène n'est autre chose que le triomphe du sentiment sur la force du système. Terville déploie toutes les ressources de son esprit. Montbriffon prend toutes ses armes au fond de son cœur. L'un raisonne, l'autre pleure, & le raisonnement est vaincu par les larmes.

Pardon, mille fois pardon, si j'ai fait une si belle défense contre vous. Mes premières idées me sont revenues en vous écrivant, & j'étois un peu surpris, après les avoir

tées si long-tems , qu'on les trouvât aussi
servues de sens commun. Une autre fois ,
réussir mieux , je réfléchirai moins.

Au reste , vous m'avouerez qu'il ne falloit
juger, avec cette rigueur, un premier essai
de ce genre de la haute Comédie. Il est assez
facile , pour qu'on y fasse des fautes ; mais
si , pour qu'on ait le droit de compter sur
quelque indulgence. Comme les critiques
n'ont précédé l'impression de l'Ouvrage,
il n'y a rien de surprenant que la trace vous en étoit
restée. Quand mes propres idées vous sont
venues , elles ont eu à vaincre celles
qu'involontairement vous aviez prises. Tous
ces défauts me restoient , & j'avois de plus
à lutter contre les préventions ; car on se
préjuge par intérêt comme par animosité. Il
est pourtant assez singulier que je n'aie pu
rien dû profiter d'une seule des remarques de
ces Censeurs.

Tous mes changemens portent sur des
scènes, ou qui retardoient l'action par leur
monotonie , & ils n'en ont rien dit ; ou qui

n'étoient point aussi gaies qu'elles pouvoient l'être, & ils n'en ont rien dit; ou qui se répandoient en détails oiseux, au lieu de ramener à la situation, & ils n'en ont rien dit. Ils se sont déchainés contre le caractère de Terville qui, sûrement, est le meilleur. Ils ont attaqué le style, dont, en général, le Public a paru satisfait. Ils ont blâmé le dénouement, qu'on est unanimement convenu d'approuver. En un mot, ils ont dit tout ce qu'il ne falloit pas, & ils ont eu grand soin de taire tout ce qu'il falloit dire. Pourquoi cela? C'est que la précipitation des jugemens, en ôte la solidité. Ce n'est pas en vingt lignes de prose, écrites à la hâte, qu'on peut apprécier le mérite d'une Pièce de Théâtre, fruit laborieux de beaucoup de combinaisons. Pour prononcer affirmativement, comme on fait aujourd'hui, il faudroit joindre à un examen réfléchi, une connoissance profonde de l'art & des modèles.

Un Journaliste, qui prétend à quelque gloire, devroit, comme Bayle, se détacher de tous

s misérables petits intérêts étrangers aux
crits ; & tenant, comme lui, la balance de
impartialité, être à la fois homme de goût,
littérateur & Philosophe.

Mais c'est trop vous entretenir de toutes
ces minuties littéraires, de Pièces, de criti-
ques, de moi sur-tout. J'abhorre l'égoïsme,
les Égoïstes, & tout ce qui s'ensuit. Si j'avois
eu quelque disposition à l'orgueil, rien ne
m'en auroit corrigé, comme celui de cer-
taines gens. Souvent la meilleure leçon pour
soi, est le ridicule qu'on apperçoit dans les
autres.

Vous trouverez, à votre retour, bien du
changement dans ma façon de voir & de
juger les hommes. Je suis devenu presque
Misantrope : je crois y avoir gagné. J'en
serai meilleur ami, & peut-être même en
serai-je plus aimé. Ce n'est qu'en recueillant
les affections, qu'on les rend plus tendres &
plus précieuses à ceux qui en font l'objet.
La dissipation endurecit l'ame ; elle s'ouvre
sans la solitude, & ne s'épanche que dans

l'intimité. Vous devez vous reconnoître à
ce tableau : mon cœur y décrit les plaisirs
de votre. Quand revenez-vous ? Notre cher
vous attend avec l'empressement de l'ami
qui a besoin de consolation. Il souffre to
jours. Son état m'afflige, & son humeur
est toujours égale, malgré ses indispositions
est toujours douce, malgré les injustices, &
est une leçon pour moi, aussi attendrissant
qu'elle est utile. Adieu, Monsieur le Comte
Je suis, &c.



LE CÉLIBATAIRE,
COMÉDIE
EN CINQ ACTES
ET EN VERS.



P E R S O N N A G E S .

T E R V I L L E , *Célibataire.*

M O N T B R I S S O N , *son Oncle.*

Le Comte de V E R S E U I L .

M. D E S A I N G É R A N S .

Mad. D E V E R S E U I L .

J U L I E .

N É R I N E .

L A F L E U R , *Valet de Terville.*

Un L A Q U A I S *de Verseuil.*

Un autre L A Q U A I S *de Montbrisson.*

*La Scène est à la Campagne , dans le Château
de Montbrisson.*

LE CÉLIBATAIRE,



LE CÉLIBATAIRE, COMÉDIE.

ACTE I.

*La Scène représente un Vestibule, terminé par
un Jardin.*

SCÈNE PREMIÈRE.

VERSEUIL, *seul.*

ELLE n'a point paru !... j'ai beau me consulter,
le moment en moment, tout sert à m'agiter.
Chez Durfé sa sœur ma femme est revenue,
cette nuit !... je souhaite & redoute sa vue.
Du Marquis de Rosanne on la croit veuve ici.
Son cruel Oncle est seul auteur de tout ceci :
Cui seul de mon hymen prolonge le mystère ;
Et ma femme... elle veut que je cherche à lui plaire.

Exige le secret, m'en a fait un devoir. . . .
 Enfin, après six mois, je vais donc la revoir!

SCENE II.

VERSEUIL, un VALET *qui entre précipitamment.*

VERSEUIL.

Eh bien! où vas-tu donc, & quelle impatience....?

LE VALET.

On a sur l'enveloppe écrit, en diligence. . . .

Lisez.

VERSEUIL, (*d part.*)

Eh! donne donc. De Terville! comment! . . .

Va, fors.

LE VALET.

Ne faut-il pas?

VERSEUIL.

Point de raisonnement.

Le Valet sort.

SCENE III.

VERSEUIL, *seul, lisant la lettre.*

« J'ARRIVERAI peut-être aussitôt que ma lettre :

» Mais près de Montbriffon crains de me compromettre

» En me défavouant de tout ce que j'ai fait.

» Verseuil, un tel hymen te convient tout-à-fait ;

son intérêt le veut, l'amitié le désire,
 et j'ai dit, en ton nom, tout ce qu'il falloit dire ;
 et tu n'en as rien su, c'est un soin de ma part ;
 et n'osois d'un espoir te flatter au hasard.

Je voulois te surprendre en risquant ces avances,
 et le succès peut seul couvrir mes imprudences. »

(à lui-même.)

Voilà justement d'où naît mon embarras ?

Il semble de parler. . . . ou de ne parler pas.

Oh ! . . . d'honneur, je m'y perds, j'aime, l'hymen me lie,

on compte sur moi pour épouser Julie !

Oh-bien ! aussi Terville a-t-il perdu le sens.

André pour cet hymen les soins les plus pressans,

de la liberté défenseur intrépide ! . . .

(après une pause.)

Le sort à Julie est ce qui le décide.

Et ne l'épouse-t-il ?

(apercevant Nérine.)

Ah ! me voilà perdu.

S C E N E I V.

V E R S E U I L, N É R I N E.

V E R S E U I L.

Vous écoutiez, je crois.

N É R I N E.

Je n'ai rien entendu.

Et vous . . . mais auriez-vous quelque chose à m'apprendre ?

G ij

Tout ce que vous voudrez , je consens à l'entendre.
Je suis prête , parlez.... que dis-je ? en ce moment,
Ce qui doit se passer se devine aisément.

V E R S E U I L.

Encore ?

N É R I N E.

Il est très-clair que vous aimez Julie.
Toujours , avant la nôce , on aime à la folie ;
Mais , tout prêt d'épouser , & de se voir lié ,
Le plus heureux amant n'est heureux qu'à moitié :
Sur les cœurs qu'il soumet l'hymen agit d'avance ,
Et , même avant sa chaîne , on sent son influence ;
On s'inquiete , on rêve , on songe à son destin ,
Et l'on est , comme vous , éveillé plus matin.
A propos , pour la fête , un témoin nous arrive ,
Une femme agréable , une veuve assez vive ,
Madame de Rosanne.

V E R S E U I L , (avec un empressement inquiet.)

Oui ? l'aime-t-on ici ?

N É R I N E.

Que vous importe à vous ?

V E R S E U I L.

C'est pour être éclairci.

Et Nérine , du moins , la trouve-t-elle aimable ?

N É R I N E.

Mais elle est moitié gaie & moitié raisonnable.
Moi , je n'y connois rien , & vous en jugerez.
Pensez-en bien du mal : vous me le confierez.

VERSEUIL.

comptez là-dessus.

NÉRINE.

On dit qu'elle est jolie.

nous depuis cinq mois elle s'est établie.

Car elle connut Monsieur du Montbriffon,

Il vint à Paris loger dans sa maison ;

jamais il n'avoit entendu parler d'elle.

Car elle a du babil, de certains airs de zèle,

Car même pour Julie on demande ses soins ;

Car elle a peu de crédit, il m'en reste encore moins.

Car à ce que je fais... & ce que je présume,

Car qu'elle accourt exprès pour votre mariage ;

Car elle va la réjouir.

VERSEUIL, (*d part.*)

Je doute de cela.

NÉRINE.

Car la Marquise aime assez tous ces incidens-là.

VERSEUIL, (*d part.*)

Car celui-ci, je crois, n'est pas fait pour lui plaire.

NÉRINE.

Car pourquoi donc parler bas ? autant vaut-il se taire ?

Car elle... .

VERSEUIL.

Dieu ! je suis !

NÉRINE.

Je vous en fais bon gré :

Car Monsieur du Montbriffon l'accompagne, il en est enivré.

LE CÉLIBATAIRE,
MONTBRISSON.

Ce récit est fidèle.

Jugez combien Julie a de droits sur mon zèle !
Elle tient, dans mon cœur, de ses vertus épris,
La place de ma femme & celle de mon fils.
Suis-je assez malheureux? . . . Non, Madame, sans elle,
Je ne survivrois pas à leur perte cruelle;
Depuis près de deux ans, je les pleure tous deux,
Et toujours leur image est présente à mes yeux.
Tout fuit autour de moi; je n'ai plus que Julie :
Ma sensibilité sur elle est réunie ;
Et, dans cet abandon, trop fait pour alarmer,
Je tiens par elle encor à la douceur d'aimer.

Mad. DE VERSEUIL.

Elle en est digne au moins : attentive à vous plaire,
Son ame se partage entre vous & son père :
Vous êtes tout pour elle.

MONTBRISSON.

Ah ! n'allez point penser
Que je nuise à ses goûts, ou veuille les forcer.
Je n'irai point ici, captivant sa jeunesse,
Enchaîner les beaux ans au sort de la vieillesse ;
Il faut que, de son âge exerçant tous les droits,
Elle soit très-heureuse, & le soit par son choix.
Je désire, en secret, pour ma tendre Julie ;
Qu'un amour vertueux puisse embellir sa vie :
Je protège & chéris tous les penchans du cœur,
J'en ai senti long-tems l'innocente douceur . . .

doit en jouir, c'est là mon espérance,
la félicité sera ma récompense.

Mad. DE VERSEUIL.

et langage touchant ! que vous m'intéressez !
savez-vous sur qui ses vœux se sont fixés ?

MONTBRISSON.

Personne, je crois ; mais depuis une année,
dans mon cœur, en secret, je l'avois destinée.

Mad. DE VERSEUIL.

sur qui ?

MONTBRISSON.

Pour mon neveu : je croyois vaincre en lui
ce coupable travers qui l'égare aujourd'hui.

Mad. DE VERSEUIL.

vous le ramenez.

MONTBRISSON.

Je crains bien le contraire.

Comme au meilleur principe, il tient à sa chimère.

Il a dans son erreur, dans son illusion,

l'inflexibilité que n'a point la raison.

Il s'est déjà, Madame, offert dix mariages

Qui lui garantissoient les plus grands avantages,

La faveur de la Cour, les grâces, les moyens

De servir & son Prince & ses Concitoyens :

Il a refusé tout ; & puis, l'âge s'avance ;

Il a passé trente ans, je n'ai plus d'espérance.

S'il avoit moins d'esprit, & s'il combinoit moins,

Je pourrois augurer le succès de mes soins ;

Mais, un fou qui raisonne, un fou qui se croit sage,

Vient-on à le prêcher, le devient davantage.
 Il est né délicat, honnête, généreux ;
 Il fait taire son cœur ; il sera malheureux.
 Tranquille possesseur d'une fortune immense,
 Tervillè la dissipe avec indifférence ;
 Insensible à l'espoir d'être utile après lui,
 Il croit que par le faste on échappe à l'ennui.

MAD. DE VERSEUIL.

Eh bien, Monsieur, il faut, en plaignant sa folie,
 Chercher un autre époux à l'aimable Julie.

MONTBRISSON.

Il veut la marier.

MAD. DE VERSEUIL.

— Qui ? Tervillè, Monsieur !

MONTBRISSON.

Comment ! il s'en occupe. . . il y met de l'ardeur !

MAD. DE VERSEUIL, (*riant.*)

Eh ! quel est, s'il vous plaît, celui qu'il lui destine ?

MONTBRISSON.

Il est jeune, placé, d'une ancienne origine,
 Ayant l'éclat d'un nom, sans en avoir l'orgueil,
 Charmant ; c'est en un mot, le Comte de Verseuil.

MAD. DE VERSEUIL, (*avec surprise & gaieté.*)

Le Comte de Verseuil !

MONTBRISSON.

D'où naît cette surprise ?

MAD. DE VERSEUIL.

Dites-vous bien le nom ? N'est-ce point par méprise ?

MONTBRISSON.

C'est le nom sous lequel il nous fut présenté,
 et c'est celui, dit-on, qu'il a toujours porté.
 Le connoîtriez-vous ?

Mad. DE VERSEUIL, (*souriant.*)

On ne peut davantage.

MONTBRISSON.

Il est aimable.

Mad. DE VERSEUIL.

Fort.

MONTBRISSON.

Et je crois qu'il est sage.

Mad. DE VERSEUIL.

On l'affûre.

MONTBRISSON.

Il suffit : votre suffrage est tout.

Je désirerois quelqu'un qui fût de votre goût :
 Verseuil réussira, puisqu'il a su vous plaire,
 Madame, & vous pouvez avancer cette affaire.

Mad. DE VERSEUIL, (*riant.*)

Monsieur, je vous déclare, & c'est avec regret,
 Qu'ici mon entreprise aura très-peu d'effet.

MONTBRISSON.

Quoi que vous en disiez, vous voudrez bien, je gage,
 De concert avec moi, presser ce mariage.

Mad. DE VERSEUIL.

Vous m'en dispenserez.

MONTBRISSON.

Non, assurément, non.

Votre sagesse aimable aidera ma raison.

SCÈNE VI.

Mad. DE VERSEUIL, (*seule.*)

EN vain à deviner mon esprit se fatigue ;
 Je ne puis démêler le nœud de cette intrigue.
 Le Comte de Verseuil auroit pu ! . . .

(*Pendant ce monologue, Verseuil entre sur la scène.*)

SCÈNE VII.

Mad. DE VERSEUIL, VERSEUIL

VERSEUIL.

LE voici.

Mad. DE VERSEUIL.

Me trompai-je ? comment !

VERSEUIL.

Écoutez :

Mad. DE VERSEUIL.

Vous ici !

VERSEUIL.

Oui, le même toujours ; aussi vrai que fidèle,
 Détestant de mon cœur la contrainte cruelle . . .
 Au gré de mes desirs que vous avez tardé !
 Victime d'un ami, d'un soin trop hasardé . . .
 Mais pourquoi revenir sur les maux de l'absence ?

La peine est déjà loin, quand le bonheur commence.

Mad. DE VERSEUIL, (*gaîment.*)

Je reviens à propos pour votre hymen.

VERSEUIL.

Un mot.

Mad. DE VERSEUIL.

Oh! cent, pour m'informer....

VERSEUIL.

Vous le ferez bientôt.

Mad. DE VERSEUIL.

Rien n'est plus sérieux.

VERSEUIL,

Hé bien, daignez m'entendre.

A peine eus-je formé le lien le plus tendre,

Soudain, vous le savez, mon Régiment partit.

L'honneur parle, il commande, & l'amour obéit:

D'un exil douloureux enfin le terme expire.

Impatient, troublé, je pars sans vous l'écrire.

Voilà mon tort: j'accours; & , plein d'un juste espoir,

Je vais chez Montbriffon, comptant bien vous y voir.

Mais, instruit qu'avec vous il étoit à la terre,

Je vis qu'on fait très-mal en croyant très-bien faire.

Trompé dans mon attente, isolé dans Paris,

Jugez de mes regrets! je m'accuse, & j'écris.

J'allois fermer ma lettre, on m'annonce Terville:

De Montbriffon, dit-il, connois-tu la Pupille?

Charmante!... j'y souscris, & , vous sachant ici,

Je brûle d'y venir: il le souhaite aussi;

Nous arrivons.... le jour que vous étiez partie,
 Et l'on m'apprend alors que j'épouse Julie !
 J'étois, à mon insu, tellement engagé,
 Qu'au silence du moins je me crus obligé ;
 Je ne l'ai point rompu : dans cette circonstance,
 Je n'osois de Terville avouer l'imprudence.
 Il me quitte, il s'échappe : on m'invite à rester,
 Voilà d'où naît le mal, je n'ai pu l'éviter ;
 Et, si dans tout ceci ma conduite est blâmable,
 Qu'on s'en prenne à lui seul, qui m'a rendu coupable.

Mad. DE VERSEUIL.

Ah ! je respire enfin,

VERSEUIL.

M'auriez-vous soupçonné ?...

Mad. DE VERSEUIL.

Puisque je vous revois, tout vous est pardonné.
 Ainsi donc, dans votre ame & dans votre pensée,
 Julie & ses attraits ne m'ont point éclipsée.

VERSEUIL.

Vous!... mais combien de vœux je fais pour son bonheur!
 Ses soins pour Montbrisson peignent si bien son cœur !

Mad. DE VERSEUIL.

En la louant, Verseuil, on dit ce que j'en pense ;
 C'est la grace naïve, unie à la décence.
 Elle va me haïr, me détester.

VERSEUIL.

Qui ? vous !

Pourquoi.

Mad. DE VERSEUIL.

Je viens ici lui ravir son époux.

VERSEUIL.

D'une vaine frayeur cessez d'être frappée ;
Non , je ne la crois pas de moi fort occupée.

Mad. DE VERSEUIL, (*très-gaîment.*)

Si vous cédiez , au reste , au plaisir de changer ,
Je serois , je vous jure , en fond pour me venger.
Tandis qu'on vous offroit de nouvelles conquêtes ,
Moi , pour mon compte aussi , j'ai fait tourner deux têtes.

VERSEUIL, (*avec vivacité.*)

Et quelles , s'il vous plaît ?

Mad. DE VERSEUIL.

Ceci devient pressant ,

Devinez.

VERSEUIL.

Le premier n'est pas embarrassant ;
C'est Terville... c'est lui , n'est-ce pas ?... suis-je habile
De ces énigmes-là j'en devinerois mille.
Oui , puisqu'il vous a vue , il a dû s'enflammer ;
Terville a trop de goût , pour ne pas vous aimer.

Mad. DE VERSEUIL, (*en confidence.*)

Il cache , & ce soupçon doit entraîner le vôtre ,
Dans ses aveux pour moi , ses amours pour un autre.

VERSEUIL.

Vous croyez....

LE CÉLIBATAIRE,

Mad. DE VERSEUIL.

Oh! je crois qu'il se trompe à plaisir ;
 Et par lui-même ici je veux m'en éclaircir !
 Mais l'autre ? un peu long-tems vous rêverez , j'espère ;
 Vous aurez de la peine à vous tirer d'affaire.
 Entrevoiez-vous ?

VERSEUIL.

Non.

Mad. DE VERSEUIL.

Cherchez bien.

VERSEUIL.

Je me rends.

Mad. DE VERSEUIL.

Déjà ?

VERSEUIL.

Dites-moi donc. . . .

Mad. DE VERSEUIL.

Monsieur de Saingérans.

VERSEUIL.

Mon oncle ! oh , par exemple , il faut que j'en convienne ;
 J'étois loin d'y songer.

Mad. DE VERSEUIL.

L'anecdote est certaine.

Je ne plaisante point : il m'a toujours parlé ;
 Il n'a point trop dormi.

VERSEUIL.

Vous l'aviez éveillé :

C'étoit sa passion qui l'occupoit.

Mad. DE VERSEUIL.

Sans doute :

peut venir me voir.

VERSEUIL, (*avec ironie.*)

Ici ? Je le redoute.

Mad. DE VERSEUIL.

connoît, m'a-t-il dit, Monsieur de Montbrisson ;
 exercice & d'étude il fut son compagnon ;
 arrive ce soir, & l'a dû même écrire.

VERSEUIL.

Or bien ! c'est sur le tard que mon oncle soupire !...
 quand j'y pense pourtant, il ne m'alarme pas,
 peut nous aider même à sortir d'embarras.
 Il apprend qu'il s'agit pour moi d'un mariage,
 votre homme, j'en réponds, va faire un beau tapage ;
 et, grace à son refus, dont vous serez témoin,
 d'autre explication nous n'aurons pas besoin.
 Mais, quand pourrai-je donc, me trahissant moi-même,
 A l'univers entier dire tout haut que j'aime,
 M'abandonner sans crainte à des transports si doux,
 M'enorgueillir enfin du nom de votre époux,
 Obéir à l'amour ? Votre délicatesse
 D'un silence forcé m'imposa la promesse.
 Sans vous, à feindre ici rien ne m'auroit soumis ;
 Mon cœur me démentoit, quand ma bouche a promis.
 Par le même motif, hâtant l'effet contraire,
 Je brûle d'avouer ce que vous voulez taire ;
 Et, lorsque mon bonheur au comble est parvenu,

Il me semble imparfait tant qu'il n'est pas connu.
 Vos charmes, vos vertus, tout, tout me justifie,
 Et je ne risque rien que d'exciter l'envie.

Mad. DE VERSEUIL.

Et cet oncle entêté.

VERSEUIL.

Le vieil extravagant ?

Mad. DE VERSEUIL.

Vous savez à quel point il est inconséquent.
 Quoique l'hymen toujours ait paru lui déplaire,
 Quoiqu'il soit, comme on fait, garçon sexagénaire,
 Et libre dans ses mœurs : pouvez-vous oublier
 Qu'il vouloit à sa guise un jour vous marier ;
 Et que, sur vos refus, sa bizarre colère
 Nommoit à ses grands biens un autre Légataire,
 S'il n'eût de vous, dit-on, arraché le serment
 Que vous rejetteriez tout autre engagement ?
 Oubliez-vous aussi que la Cour elle-même,
 Qu'il avoit su gagner par quelque stratagème,
 Désiroit un hymen si contraire à nos vœux ?
 Vous déplairiez peut-être en déclarant vos nœuds ;
 Et pour moi quel reproche... Ah ça, point de méprise :
 Je conserve en ces lieux le titre de Marquise,
 La Comtesse se cache ; il le faut, songez-y :
 N'allez pas vous tromper & parler en mari.
 Chut ! on entre.



SCÈNE VIII.

LES MÊMES; NÉRINE.

NÉRINE (*d part au fond du Théâtre.*)

ELLE arrive & la voilà qui cause
avec un inconnu!... c'est une étrange chose
que ce babil sans fin!....

Mad. DE VERSEUIL.

Ah! Nérine, bon jour.

Ta Maîtresse, dis-moi, fait-elle mon retour?

NÉRINE, (*sèchement.*)

Oui, Madame, & je viens demander audience.

Elle descend.

Mad. DE VERSEUIL.

Pourquoi?

NÉRINE.

C'est par impatience.

Mad. DE VERSEUIL.

Je vais la prévenir.

(*M. & Mad. de Verseuil se font une révérence
bien cérémonieuse, & sortent chacun de leur côté.*)



SCENE IX.

NÉRINE, (*d'Verseuil qui s'en va.*)

ÉCOUTEZ donc, Monsieur...-

Où courez-vous si vite avec cet air d'humeur?

Bon soir. Ce Comte-là ressemble à la Marquise;

Ils s'entendent déjà; je n'y serai plus prise.

Ah! le maudit séjour! Ce Verseuil n'est qu'un fat;

Et Terville..... est un sot avec son célibat.

SCENE X.

LAFLEUR, NÉRINE.

LAFLEUR (*sans être vu, & faisant claquer son fouet.*)

VITÊ, à boire au Courier.

NÉRINE.

Oh! c'est Lafleur, je pense;

Oui, je le reconnois à la soif: sa présence

Va m'égayer au moins; j'étois d'un morne affreux.

LAFLEUR (*sans voir Nérine, en boîtes, & se précipitant dans un fauteuil.*)

Toujours sur les chemins! c'est un métier fâcheux;

Monsieur Terville ainsi me lasse à ne rien faire;

Toujours du mouvement, & jamais une affaire!

(*Appercevant Nérine.*)

Ah! fripponne, bon jour!

NÉRINE.

Ce ton est cavalier.

LAFLEUR.

Ce sont de ces minois qu'on ne peut oublier.

NÉRINE.

(*à part.*)

(*haut.*)

Je l'aime, ce Lafleur.... ainsi ton Maître arrive?

LAFLEUR.

Oui; moi, j'ai devancé Jasmin, Germon, Lolive,
Et me voilà, pestant, enrageant de mon mieux,
Bien roué, bien brisé, mais toujours amoureux.

NÉRINE.

Avec ce bel amour, tu courras donc sans cesse?

LAFLEUR.

Il faut bien, mon enfant. Terville est dans l'ivresse;
Il va, vient, s'étourdit. C'est ici, puis c'est là,
Jamais de poste fixe; &, malgré tout cela,
Je ne jurerois pas qu'il n'eût au fond de l'ame
Quelques chagrins secrets, quelque invisible flâme.

(*observant Nérine.*)

Souvent je l'ai surpris poussant de longs soupirs....

NÉRINE.

Bon!

L A F L E U R.

Ou rien. Voilà le diable.

(à Nérine qui s'en va.)

Où vas-tu donc ?

N É R I N E.

Chercher un amant plus traitable,
 Qui n'ait pas, comme toi, le goût de voyager,
 Et qui, jusqu'à l'hymen, veuille bien déroger.

L A F L E U R.

J'ai le ton de mon siècle.... entre nous, sauf le blâme,
 Je pense en esprit fort, toi tu parles en femme.

N É R I N E.

D'accord.

L A F L E U R.

Ecoute-moi.

N É R I N E.

Non, pas un mot.

L A F L E U R, *(courant après elle.)*

Je vais,

Déjeuner avant tout, &c. . . . nous verrons après.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIE, NÉRINE.

NÉRINE, (*d Julie qui ne la regarde point.*)

NE me voyez-vous point? Ne suis-je rien au monde?
Interrogez-moi donc, pour que je vous réponde.

JULIE.

L'interroger! Sur quoi?

NÉRINE.

Parfaitement trouvé!

Comment! Sur quoi? Sur tout... Terville est arrivé.

JULIE, (*froidement.*)

On l'attendoit... eh bien?

NÉRINE.

Eh bien, Mademoiselle...

C'est qu'on est à l'affût de la moindre nouvelle.

L'amène Lafleur... riez donc une fois.

JULIE.

Nérine, l'as-tu vu?

NÉRINE.

Mais vraiment, je le crois.

J'ai vu Lafleur aussi.

JULIE.

Nouvelle fort utile!

LE CÉLIBATAIRE,
NÉRINE.

Plus que vous ne pensez.

JULIE.

La santé de Terville?... :

NÉRINE.

Est très-bonne.

JULIE, (*toujours sérieusement & d'un ton froid.*)

Tant mieux.

NÉRINE.

Un peu las.

JULIE.

Il court tant !

NÉRINE.

Eh ! oui : que voulez-vous ? Il s'amuse d'autant.
Chacun a son plaisir & son goût dans la vie :
Terville est enchanté quand son cercle varie ;
De nos jeunes oisifs il est le plus errant :
Mais cela , comme à moi , vous est indifférent ;
Nous n'y prenons pas garde. Il court, grand bien lui fasse !
Je ferois comme lui , si j'étois à sa place ;
On est libre &... l'on va... bon , je vous parle en vain ,
Vous ne m'écoutez pas ; maudit soit le destin !
Vous voyez à quel point va pour vous ma tendresse ;
Et je ne fais jamais ce qui vous intéresse.
Oui : je sèche sur pied... des soupirs ! ... & puis , rien.
Quelques mots échappés vous soulageroient bien.
Un seul. . . pour essayer.

JULIE.

Nérine, êtes-vous folle ?

NÉRINE.

! je le deviendrai. . . ce ton froid me désole.

JULIE.

mais, quoi qu'il arrive, il ne faut s'oublier :

n'ai rien à vous dire, & rien à confier.

NÉRINE.

lement. Quel travers ! triste, jeune & jolie. . .

tant cela promettre.

JULIE.

Finissons, je vous prie :

NÉRINE.

Et bien ! l'ordre est précis, reste à l'exécuter.

JULIE.

Je jure, je crois, de m'impacienter.

NÉRINE.

! par bonheur, enfin, voici Monsieur Tervilles

(d'elle-même.)

Et être, en le voyant, on va changer de style.

(d'Julie.)

C'est lui ; voyez. Néant. . . Vous parlerez : sinon,

n'y tiens plus, je pars, & fors de la maison.



SCÈNE II.

TERVILLE *en habit de campagne très-élégant*

MONTBRISSON, JULIE.

MONTBRISSON, (*à Julie.*)

LE voilà de retour.

TERVILLE.

Et très-content de l'être.

Je chéris cet asyle. . . .

MONTBRISSON.

Il est calme & champêtre.

L'air naturel y règne, & cet air-là m'est bon.

Cette fois votre absence a plus duré.

TERVILLE.

Mais non.

JULIE.

Trois semaines.

TERVILLE.

Au plus.

MONTBRISSON.

Ah ! j'en crois mieux Julie ;

Elle compte les jours : ma Pupille s'ennuie !

JULIE.

Avec vous ! . . . moi ! jamais.

TERVILLE, (*à Montbrisson.*)

D'un reproche flatteur

Je connois tout le prix ; rien n'échappe à mon cœur.

(*Regardant Julie.*)

Oh! pendant mon séjour, je prétends la distraire.

(*bas à Montbrisson.*)

J'ai de très-grands projets! Verseauil a-t-il su plaire?

(*haut.*)

Bals sur bals! . . .

MONTBRISSON, (*riant & regardant Julie.*)

Bon!

J U L I E.

Pourquoi tous ces plaisirs bruyans?

TERVILLE, (*ne la quittant pas des yeux.*)

En effet, rire, aller, danser, à dix-huit ans,

(*à Montbrisson.*)

Rien n'est moins naturel... comme elle est raisonnable!

La rêverie est douce, & la rend plus aimable.

J'aime à la retrouver.

M O N T B R I S S O N.

Et vous partez toujours!

Où diable a-t-il été?

T E R V I L L E.

Mais j'ai passé trois jours

Chez Églé, deux plus loin; le reste, chez Mélite;

Femme très-agréable, & que par-tout on cite;

On est très-bien chez elle; on y vit librement,

Comme l'on veut.

MONTBRISSON, (*avec ironie.*)

Aussi vous y voit-on souvent.

JULIE.

Cette Mélite est jeune ?

T E R V I L L E.

Assez.

JULIE.

Elle est jolie ?

T E R V I L L E.

Oui, mais bien moins que vous.

JULIE.

Point de plaisanterie.

T E R V I L L E.

Je ne plaifante point.

JULIE.

On vous a donc gardé

Pendant tout ce tems-là ?

T E R V I L L E.

Malgré moi j'ai cédé.

M O N T B R I S S O N.

Prêt à recommencer demain... Ciel ! quelle vie !

JULIE.

Monsieur a bien raison.

M O N T B R I S S O N.

Oh ! c'est une manie :

Car enfin, dites-moi, puisque je vous tiens là,

Qu'est-ce que vous trouvez de plaifant à cela ?

T E R V I L L E.

Que voulez-vous ? j'ai tort : peut-être je m'abuse.

(avec une forte de mélancolie.)

Je me distrais, au moins.... trop heureux qui s'amuse !

MONTBRISSON.

Heureux qui sent le prix de la simplicité,
 De la paix domestique & de la vérité !
 Voilà les seuls plaisirs , tout le reste est folie.
 Mais je veux vous parler. Laisse-nous , ma Julie.
 Sur-tout, ne sois plus triste , & crois que ton bonheur
 Est le vœu le plus doux , le plus cher à mon cœur.
 (*Elle sort.*)

SCÈNE III.

MONTBRISSON, TERVILLE.

TERVILLE, (*la suivant des yeux.*)

QUE j'aime ce maintien, cette grace touchante !
 Je la trouve embellie , & sa candeur m'enchanté.

MONTBRISSON.

Eh bien ! pour te fixer , que te faut-il de plus ?
 Tu vantes ses appas, tu crois à ses vertus,
 Et souhaites qu'un autre en soit dépositaire !
 Obéis à ton cœur , cède au mien qui t'éclaire.
 Ma fortune est sa dot.

TERVILLE.

A quoi bon insister
 Sur ce que je ne puis , ni ne veux accepter ?

MONTBRISSON.

C'est ce dont je me plains , & c'est ce qui m'arrête ;
 Car mon premier dessein roule encor dans ma tête ;
 Ton hymen. . . .

Hiv

Ah! de grace, oubliez ce projet.

Pour vous en détourner, n'ai-je point assez fait ?
 Quand j'établis Julie & m'empresse pour elle ,
 Je dois être à l'abri d'une instance nouvelle.

M O N T B R I S S O N .

Mais, tu l'aimes, dis-tu ?

T E R V I L L E .

Comment faire autrement ?

Sans doute, elle m'est chère.

M O N T B R I S S O N , (*avec impatience.*)

Esprit inconséquent !

Je n'entends rien encore au motif qui te guide.
 Tout dans elle te charme. . . un travers te décide !
 Consulte le bon sens.

T E R V I L L E .

Eh! lui seul est ma loi.

M O N T B R I S S O N .

Il te dit, n'est-ce pas, qu'il faut vivre pour soi,
 Ce qu'on nomme penchant, l'appeller tyrannie,
 Eluder le tribut qu'on doit à la Patrie ;
 Et qu'un sage, un grand homme, un philosophe enfin,
 Devient un être à part, qui n'a plus rien d'humain.

T E R V I L L E .

Il me dit d'être heureux, ou de chercher à l'être ;
 En garde contre moi, de m'en rendre le maître ;
 D'être libre sur-tout, de craindre & d'éviter
 Un fardeau que l'on prend, pour ne le plus quitter.

i calculé les maux, pesé les avantages :
 ver sur le bonheur est l'étude des sages ;
 fut aussi la mienne... Oui, Monsieur, vous riez !
 ais je le prouverois, si vous y consentiez.
 attaquez pas mon cœur : il est né très-sensible ;
 est armé peut-être, & non pas inflexible.
 ! j'étois confiant : mes premières ardeurs
 e laissoient le bandeau des aimables erreurs.
 ut pour croire à l'amour, pour sentir son ivresse,
 : voulois un lien qui fixât ma jeunesse ;
 mais j'éprouvai bientôt, & fus, à mes dépens,
 que le ton de nos mœurs éteint nos sentimens.
 On se charge en courant d'une chaîne légère ;
 l'enchantement d'aimer cède à l'orgueil de plaire ;
 On est sans passions, où dominant les goûts,
 et l'on se sent bleffer dans les nœuds les plus doux :
 De coup-d'œil, j'en conviens, m'a rendu moins crédule ;
 le m'épargne un chagrin, j'évite un ridicule ;
 le les ai crains tous deux, & , dans mon juste effroi,
 le me suis bien promis de dépendre de moi :
 La prudence a vaincu.

M O N T B R I S S O N.

Quelle bizarrerie ?

De ta fausse raison, que ton cœur se défie.
 Lorsque de la nature on combat l'ascendant,
 Terville, on est barbare, & l'on n'est pas prudent.
 Les femmes.... entre nous, quelle idée as-tu d'elles ?
 Sans doute tu n'y vois, dans tes vœux infidèles,

H v

Que de foibles jouets que l'on feint d'adorer ,
Et que, fans nuls remords , on peut déshonorer ?

T E R V I L L E.

Ah Dieu ! que dites-vous ? Que c'est mal me connoître
Nul autre, plus que moi, ne les aime peut-être.
J'appréciai toujours leur commerce enchanteur,
Délices de l'esprit & le besoin du cœur.
L'Amant piqué s'en plaint, le sot les calomnie.
Pour moi, je leur devrai le charme de ma vie.
Mais pourquoi sous le joug languir emprisonné ?
Pour être délicat, faut-il être enchaîné ?
Un encens libre & pur est bien plus fait pour elles.
Quel qu'il soit, l'esclavage a des suites cruelles ;
Il amène les torts, les langueurs, les dégoûts.
Pour devenir tyran, il suffit d'être époux.
Mille exemples fameux ont trop su nous l'apprendre.
L'homme, armé du pouvoir, néglige d'être tendre :
Impérieux & froid, même au sein des désirs,
En acquérant des droits, il perd tous ses plaisirs.

M O N T B R I S S O N.

Illusion d'un cœur qui s'abuse lui-même !

T E R V I L L E.

Ah ! c'est un sentiment beaucoup plus qu'un système.
Je ris d'un être vain, inquiet, soucieux,
Qui se charge, au hasard, d'en rendre un autre heureux !
C'est bien assez, hélas ! pour nos forces bornées,
D'avoir à soutenir nos propres destinées.
Oui, l'on est peu sensé, lorsqu'aux pieds des Autels,
On va courber son front sous des regards éternels,

Et, du moment qui naît à peine étant le maître,
 On ne peut garantir le moment qui doit naître ;
 (*Voyant que son Oncle désapprouve.*)
 C'est une opinion, c'est la mienne : après tout,
 L'attrait seul nous décide, & chacun suit son goût :
 Sauf l'égard que je dois à ces nœuds qu'on renomme ;
 On peut, sans être époux, être fort honnête homme.
 Mon cher Oncle, d'ailleurs, pourquoi vous plaindre ainsi ?
 Contre ce chaste hymen, j'ai beau m'être endurci ;
 Je le vois quelquefois sans qu'il me scandalise.
 Le Comte, par exemple, est un choix que je prise,
 Fait pour votre Pupille : eh bien ! moi, je consens
 Qu'ils s'embarquent tous deux sur la foi des sermens ;
 Ce bonheur, contre qui mon ame est révoltée,
 Est, je le vois, le seul qui soit à leur portée.
 Verfeuil est justement l'homme qu'il nous falloit ;
 Verfeuil, aux qualités joint la grace qui plaît. . . .
 Mais, cet hymen conclu, j'en puis empêcher mille,
 Et c'est au moins, Monsieur, un moyen d'être utile.

MONTBRISSON.

Puisque ton cœur s'oppose à mon plus cher espoir,
 Et qu'enfin tu le veux, il faut bien le vouloir.

TERVILLE.

Mon Oncle, faites plus ; contentez mon envie ;
 N'en affurez pas moins votre bien à Julie ;
 Ce sera m'enrichir, que de lui tout donner.

MONTBRISSON.

Comment ?

Hvj

LE CÉLIBATAIRE,

T E R V I L L E.

Ce cœur si froid voudroit la couronner.

M O N T B R I S S O N.

De l'héroïsme, allons... mais Verfeuil doit dépendre...

T E R V I L L E.

Son Oncle à vos désirs ne pourra que se rendre.

M O N T B R I S S O N.

Quel est-il ?

T E R V I L L E.

Saingérens.

M O N T B R I S S O N.

Quoi ! ce fou suranné ;

Vieux garçon bien oisif, qu'on croit bien fortuné,

Dameret semillant dans un corps tout débile,

Qui promène à grands frais son asthme par la ville,

Et chez qui, malgré l'âge appesanti sur lui,

Rien n'est encor profond que le vice & l'ennui.

T E R V I L L E.

Lui-même.

M O N T B R I S S O N.

Il nous arrive ; il vient de me l'écrire !

On a besoin de lui ; qu'il vienne.

T E R V I L L E.

On peut en rire,

Il vous amusera.

M O N T B R I S S O N.

Non pas, assurément ;

Mais je me munirai de son consentement.

T E R V I L L E.

ignore donc tout ?

M O N T B R I S S O N.

Oui ; du moins je le pense.

Lettre dit qu'il veut renouer connoissance.

T E R V I L L E.

à peut être Verseuil ? ceci va le charmer ,
connoissant mieux Julie.... ah ! comme il doit l'aimer !

M O N T B R I S S O N.

Je l'ai laissé tantôt seul avec la Marquise.

T E R V I L L E , (*gaîment & légèrement.*)

Comment seul avec elle ! & Julie autorise. . . .

Elle est donc de retour ?

M O N T B R I S S O N.

Eh ! mais apparemment.

T E R V I L L E.

Et Verseuil la connoît ?

M O N T B R I S S O N.

Beaucoup.

T E R V I L L E.

• Infiniment ;

Cela m'en a tout l'air. . . . la Marquise l'estime ?

M O N T B R I S S O N , (*s'impatientant.*)

Oui , oui.

T E R V I L L E.

Je vois d'ici quel intérêt l'anime.

(*d part.*)

Il ne perd pas son tems.

LE CÉLIBATAIRE,
MONTBRISSON.

L'éloge qu'elle en fait,
M'a même, pour Verfeuil, prévenu tout-à-fait.
J'honore cette femme, on ne peut davantage :
La sagesse indulgente est son heureux partage.

TERVILLE.

Et se connoissent-ils depuis long-tems ?

MONTBRISSON.

Ma foi,

Je n'en fais rien du tout : tu te moques de moi
Avec tes questions.

TERVILLE.

C'est que j'avois envie....

MONTBRISSON.

Je vais chercher Verfeuil, & parler à Julie.

TERVILLE.

Vous m'enverrez le Comte ?

MONTBRISSON.

Oui, vraiment ; il le faut.
Il est essentiel qu'il s'explique au plutôt.

(avec ironie.)

Votre exemple déjà l'aura gagné peut-être ;
On fait bien des progrès avec un si bon maître.

TERVILLE, (très-sérieusement.)

Je vous réponds que non : je le déciderai. ...

Et je vous garantis que je le marierai :

J'ai mes raisons.

MONTBRISSON.

Adieu.

SCÈNE IV.

T E R V I L L E , (*seul.*)

BON ! à ce qui me semble ,
 la Marquise & Verseuil sont assez bien ensemble.
 le moyen de souffrir un tort aussi marqué !
 je ne suis point jaloux , mais je suis très-piqué.
 ah ! Monsieur de Verseuil , vous allez un peu vite ;
 de vos pouvoirs ici vous passez la limite.
 Calmez-vous , s'il vous plaît , réprimez cette ardeur...
 et laissez-moi du moins de quoi tromper mon cœur.
 même alors qu'il s'immole , & qu'il la sacrifie ,
 le ne fais quel attrait me ramène à Julie ;
 Je dois m'en défier , renfermer mon secret ,
 Et me réfugier aux pieds d'un autre objet ;
 Refroidi par l'hymen , je me verrois moi-même....

(*du ton le plus sensible.*)

Comment peut-on risquer d'épouser ce qu'on aime ?
 Si la Marquise veut , elle va me sauver ;
 Et d'un attachement un goût peut préserver.
 Mais , quoi ! ... si je déplais , si mon espoir l'offense...
 Je m'en consolerais par mon indépendance.



SCÈNE V.

VERSEUIL, TERVILLE.

VERSEUIL.

AH! Terville, bon jour!

TERVILLE, (*froidement.*)

Ah! Monsieur, vous voilà.

VERSEUIL.

Que veut dire, mon cher, le ton que tu prends-là?

TERVILLE.

Je voulois vous parler.

VERSEUIL.

Eh bien, parle.

TERVILLE.

Julie

Est jeune, intéressante.

VERSEUIL.

Eh! qu'est-ce qui le nie?

J'en conviens volontiers.

TERVILLE, (*d'un ton passionné.*)

Julie a de ces traits,

Qui, dès qu'on les a vus, ne s'effacent jamais:

On veut les retrouver dans ceux que l'on adore;

On croit n'y plus songer, & l'on y rêve encore:

C'est un... je ne fais quoi, plus doux que les appas,

Et le cœur qui le sent, ne les définit pas.

VERSEUIL.

ment donc ! ce portrait , plein de délicatesse ,
ligne d'un amant , & ressemble à l'ivresse !

T E R V I L L E .

l'art peint souvent aussi bien que l'amour.

V E R S E U I L .

m'étonnes au moins !

T E R V I L L E .

Au but.

V E R S E U I L .

Oui , sans détour.

T E R V I L L E .

lie a tout , beauté , grace . . . une ame si pure !
mparez-vous d'un bien qu'un ami vous assure ;
u , vous ne savez pas ce qu'ici vous perdez . . .
u , vous manquez , Monsieur , à tous les procédés . . .

V E R S E U I L .

h ! bon Dieu ! quels grands mots !

T E R V I L L E .

Non , non , ce sont des choses.

V E R S E U I L .

!coute : ce trésor qu'ici tu me proposes ,
De bien que d'accepter tu me fais une loi ,
Que ne t'en saisis-tu ?

T E R V I L L E , (*furieux.*)

Que dites-vous ? Qui ? moi ?

Il le faut avouer . . . La tyrannie est forte.

LE CÉLIBATAIRE,
VERSEUIL, (*gaiement.*)

Faut-il que pour cela ton amitié s'emporte ?

TERVILLE, (*toujours avec vivacité.*)

Je n'aime point Julie. . . . & vous pouvez le voir :
Mais quand je l'aimerois, je voudrois la pourvoir ;
Je voudrois. . . .

VERSEUIL.

Calme-toi.

TERVILLE.

Me parler mariage !

D'honneter ! vous êtes fou.

VERSEUIL.

D'honneur ! tu n'es pas sage.

Croyois-je t'offenser ? & puis, en vérité,
Je vois à cet hymen quelque difficulté.

TERVILLE.

Nulle. Votre Oncle vient.

VERSEUIL.

Je le fais.

TERVILLE.

Quelle encore !

VERSEUIL.

D'abord c'est qu'on me hait.

TERVILLE.

Eh ! point, on vous adore.

VERSEUIL.

Le contraire est visible, & j'en suis très-certain.

TERVILLE.

Voilà bien les amans ! . . . des ombrages sans fin !

is, pour croire à cela, quel motif est le vôtre ?
 . . . pourquoi vous haïr ?

VERSEUIL.

Pour en aimer un autre.

TERVILLE.

Un autre ! Et qui ?

VERSEUIL, (*en observant Terville.*)

Ma foi ! je ne te dirai pas ;

mais je m'éclaircirai ; je veux . . .

TERVILLE.

Bel embarras !

Es-tu persuadé dans le fond de ton ame,
 Qu'on doit avec délire être aimé de sa femme ?
 Ce seroit un peu loin pousser l'illusion.
 L'hymen est, tu le fais, un Dieu plein de raison,
 Et l'amour même est sage à l'aspect d'un Notaire.

(*plus sérieusement.*)

Mais tu ne dis pas tout : allons, trêve au mystère !
 Conviens-en ; la Marquise a paru dans ces lieux,
 Et seule a tout brouillé : parle vrai, je le veux ;
 J'ai droit de l'exiger . . . tu l'aimes, je parie !

VERSEUIL.

Parbleu ! tu gagnerois, & . . .

TERVILLE.

Point de raillerie !

Il s'agit d'amitié, je pense ; sans cela,
 Je serois très-choqué de ce procédé là.
 Julie en ce séjour est ton unique affaire ;
 Je fais pour vous unir tout ce qu'on m'y voit faire,

Voilà ta mission & mon arrangement :
 Tu n'y peux de ce but t'écarter un moment ;
 Et, s'il faut m'expliquer avec pleine franchise ,
 Tu dois, presque pour rien , y compter la Marquise.

VERSEUIL, (*riant.*)

Comment ? presque pour rien !

TERVILLE.

Oui.

VERSEUIL.

Demande un peu moins.

TERVILLE.

C'est me contrarier, que lui rendre des soins ;
 Puisqu'il faut dire tout, j'ai des projets sur elle ;
 De l'objet que je cherche, elle est le vrai modèle :
 Elle a de la gaîté, des mœurs, le meilleur ton ;
 Elle pense, elle est veuve, & moi, je suis garçon :
 Tout convient.

VERSEUIL.

Grand-merci de cette confiance.

TERVILLE.

Mon cœur, à tous égards, t'a dû la préférence.

VERSEUIL.

Eh ! mais, avances-tu ?

TERVILLE.

Mais... j'augure assez bien,

J'ai déjà même écrit.

VERSEUIL, (*avec une sorte d'inquiétude.*)

Et pour réponse ?

T E R V I L L E.

Rien.

V E R S E U I L.

grès encourageant !

T E R V I L L E.

Je saurai la réduire.

cent nouveaux secrets je prétends la séduire ;
 j'inventerai tant , qu'elle n'y tiendra pas ;
 te dirai ma marche , & tu m'applaudiras.

V E R S E U I L.

peut-être.

T E R V I L L E.

Il faudra bien : oui , malgré ton peut-être ;
 j'apprends qu'on est aimé lorsqu'on s'obstine à l'être.
 Sois discret , afin que mon bonheur soit pur.

V E R S E U I L.

Tu ne pouvois choisir un confident plus sûr.

T E R V I L L E.

Il est essentiel , tu vois , de nous entendre ;
 Aux vœux de l'amitié j'ai le droit de prétendre ;
 Tu dois me servir même , au lieu de me croiser ;
 Mais que l'on m'aime , & moi , je te fais épouser.
 Par des soins mutuels , tenons avec adresse ,
 Toi , ta femme , de moi ; moi de toi , ma maîtresse.
 Vraiment , tu dois m'aider.

V E R S E U I L.

Modère ce transport.

T E R V I L L E.

Tu t'en trouveras bien, mettons-y de l'accord.

Dis, me le promets-tu ?

V E R S E U I L, (*riant.*)

Mais, non; en conscience.

T E R V I L L E.

Tu n'is ?

V E R S E U I L, (*riant plus fort.*)

Ce que tu dis est plein d'extravagance.

T E R V I L L E.

Voilà de nos amis !

V E R S E U I L, (*riant toujours plus fort.*)

Tes discours sont si fous !

T E R V I L L E.

Vous faites tout pour eux, ils ne font rien pour vous.

Mais la Marquise approche; & je vais, sans mystère,

Lui déclarer un feu que je ne puis plus taire.

V E R S E U I L.

Devant moi ?

T E R V I L L E.

Pourquoi non ?

V E R S E U I L.

Cela seroit plaisant.

Et....

T E R V I L L E.

Monsieur aujourd'hui trouve tout amusant.

V E R S E U I L.

Fin.

SCÈNE VI.

Les mêmes; Mad. DE VERSEUIL;

Mad. DE VERSEUIL.

propos sont gais.

VERSEUIL.

Plus qu'on ne peut le croire ?
 Elle me contoit la plus plaisante histoire.

TERVILLE, (*un peu embarrassé.*)
 Madame, pardonnez, si mon empressement...
 à Verseuil qui rit.) (*à Madame de Verseuil.*)
 donc... j'allois monter dans votre appartement ;
 rencontré Verseuil.

Mad. DE VERSEUIL.

Point de cérémonie !
 Ciel ! des complimens auriez-vous la manie ?

TERVILLE.

Non ; mais, il est des soins... il m'a seul arrêté ;
 est sur un article à tel point entêté !...

(*poussant Verseuil.*)

Partez donc.

Mad. DE VERSEUIL.

Hem ? comment ? qu'est-ce que vous lui dites ?

TERVILLE, (*le poussant plus fort.*)

Oh ! c'est qu'aux environs il doit quelques visites ;
 et le pressois d'aller.

J'y vais; il le faut bien :
Je ne veux point troubler un si doux entretien.

S C E N E V I I.

Mad. DE VERSEUIL, TERVILLE.

T E R V I L L E.

ALLEZ-VOUS me gronder ? êtes-vous courroucée ?

Mad. DE VERSEUIL.

Pourquoi ? pour une lettre , il est vrai peu sentée,
Mais qui m'a réjoui : en vérité, Monsieur,
Tout cela n'est point fait pour donner de l'humeur.
Votre démarche est folle , & pourtant naturelle.
J'en ai ri ; voilà tout.

T E R V I L L E.

Voilà ce qu'on appelle
Un sang-froid admirable !

Mad. DE VERSEUIL.

Il en faut quelquefois.

Vous avez vos écarts , & nous avons nos loix.
Vous avez cru , sans doute, & je vous le pardonne,
(avec beaucoup d'ironie.)

Qu'à distraire un moment je pouvois être bonne ;
Que je préférerois des liens plus aisés ,
A ces nœuds solennels qui nous sont imposés.
Vous vous êtes conduit en vrai Célibataire ,

Fort bien ! il faut en tout garder son caractère.
 Mais j'ai le cœur, l'esprit, la tête mal rangés ;
 Et je vous ennuirois avec mes préjugés.
 Je tiens aux vieilles mœurs, aux décences antiques.
 C'est ma façon de voir ; elle est des plus gothiques :
 Je me déclare au moins, & ne me masque pas.
 Le mariage même eut pour moi des appas,
 J'en aimai les devoirs, les égards volontaires,
 Je suis un composé de petites misères
 Qui ne vous iroient pas, dont vous seriez honteux,
 Et l'amour nous rendroit infortunés tous deux.

T E R V I L L E.

Eh quoi ! l'hymen en vous trouve un apologiste !
 Vous aimeriez ce joug' & ce contrat si triste,
 Qui condamne à s'aimer ceux qui s'aiment le moins,
 Assujettit deux cœurs, que l'attrait n'a pas moins joints ;
 Gêne & lasse bientôt la femme la plus forte,
 Fait deux dupes toujours, & souvent un despote !
 Ainsi, vous serez donc (disons-le. . . sans détour,)
 Epouse sans bonheur, ou veuve sans amour ?

Mad. DE VERSEUIL, (*très-gaîment.*)
 Justement, sans amour ; moi, c'est ma fantaisie,
 Et je m'en trouve bien. . .

T E R V I L L E.

Fausse philosophie !

Mad. DE VERSEUIL.

Quoi que vous en disiez, j'en ai de tems en tems. . .
 Pour mes opinions, non pour mes sentimens.

J'aime assez votre esprit, & même plus qu'un autre :
 Mais ne me parlez point d'un cœur tel que le vôtre.
 Je m'en défierois trop.

T E R V I L L E.

Eh, pourquoi, s'il vous plaît ?

Mad. D E V E R S E U I L.

Quoiqu'il soit très-solide, il a l'air trop distrait.
 A force de raison vous n'êtes pas trop sage.
 Guidé par le caprice, emporté par l'usage,
 L'amant qui vous ressemble est toujours très-léger,
 Ou, s'il devient profond, c'est dans l'art de changer ;
 Il trompe par état, cède à la plus nouvelle,
 Est séduisant, parjure, & gaîment infidèle.

T E R V I L L E.

Ah ! peignez-moi, de grace, avec d'autres couleurs :
 Ce ne sont là mes vœux, mes penchans, ni mes mœurs.
 Malheur à qui ne voit dans l'état le plus sage,
 Que le droit de céder à son humeur volage ?
 L'amant qui me ressemble, heureux de s'enflammer,
 Veut aimer librement afin de mieux aimer.
 De s'engager ailleurs il est toujours le maître,
 Mais son cœur est constant pour le plaisir de l'être.
 Des gens dont vous parlez, si j'avois les défauts ;
 Si j'étois indiscret, léger, cruel ou faux,
 Prétendrois-je à vous plaire ? en aurois-je eu l'envie ?
 Lorsque vous m'accusez, mon choix me justifie.
 Quant à l'extérieur, convenez cependant,
 Qu'on peut être à la fois & sensible & galant.
 Vous ne m'approuvez pas ! eh quoi ! seroit-ce un crime

renfermer les attraits d'un nœud qui les opprime ;
 Frir au juste orgueil d'un sexe idolâtré,
 Culte si flatteur des maris ignoré,
 Et mille Beautés de n'en exclure aucune,
 Toutes les aimant, de n'en préférer qu'une,
 Et chercher... jusqu'au choix qui peut enorgueillir,
 Et enchaîner l'amour sous les loix du plaisir ?

MAD. DE VERSEUIL.

Un engagement est joli ; le croyez-vous bien tendre ?

TERVILLE.

Et reproche-là je n'ai point dû m'attendre.

MAD. DE VERSEUIL, (*observant Terville.*)

Mais êtes-vous, dites-vous, épris de mes appas ;
 Et moi, je vous prévient que vous ne m'aimez pas.

TERVILLE.

Moi, moi ? lorsqu'un aveu...

MAD. DE VERSEUIL.

Je n'en suis pas la dupe.
 J'ai cru même entrevoir qu'une autre vous occupe.
 Et vous vous déguisez vos véritables feux !
 Car souvent on est frippon, de peur d'être amoureux :
 Mais, consultez-vous bien.

TERVILLE, (*d part.*)

Que veut-elle me dire ?

(*haut.*)

C'est un prétexte vain que je pourrais détruire.

Ah ! je vois ce que c'est : Verseuil apparemment
 Vous aura conseillé ce cruel enjouement :
 Au reste, il faudra bien que votre cœur l'oublie ;
 Car vous savez, je crois, qu'enfin je le marie.

Mad. DE VERSEUIL.

Oh ! c'est à faire à vous.

T E R V I L L E.

J'y compte, & , dans ce cas,
 Vous voyez clairement qu'il ne vous convient pas.

Mad. DE VERSEUIL.

Si vous continuez , comme lui , je vais rire.

T E R V I L L E.

De lui ? je le veux bien.

Mad. DE VERSEUIL.

Adieu. Je me retire.

T E R V I L L E.

Ah ! de grace , un moment . . . s'il faut être jaloux ,
 J'en suis capable , au moins très-capable.

Mad. DE VERSEUIL.

Qui ? vous !

Vous le dites d'un ton persuasif.

T E R V I L L E.

Madame ,

Ne m'en défiez pas , je connois bien mon ame :
 Si je n'ai pas de quoi faire un mari charmant ,
 J'aurai , quand je voudrai , les défauts d'un amant.

Mad. DE VERSEUIL.

On entre ; c'est votre Oncle.

T E R V I L L E.

Ah! du moins, je vous prie,
 L'instruisez de rien.

Mad. D E V E R S E U I L.

Allons! quelle folie!
 Ah, j'ai presque oublié ce que vous m'avez dit.

T E R V I L L E.

Où? . . . ma foi, je m'y perds, sa gaieté m'étourdit.

(Il rencontre son Oncle qui lui fait un accueil
 très-froid, & il sort.)

S C E N E V I I I.

M O N T B R I S S O N, Mad. D E V E R S E U I L.

M O N T B R I S S O N.

VIENEZ-MOI de vos soins; je viens de voir Julie,
 Madame, & sur Verseuil, quand je l'ai pressentie,
 Elle a marqué soudain la plus vive douleur.
 Quelque chose l'agite & tourmente son cœur.
 J'ai voulu la presser, connoître ses alarmes;
 Ses yeux, en se baissant, se sont mouillés de larmes;
 Elle évitoit les miens, & n'osoit me parler.
 Ce silence pénible est fait pour me troubler.
 Madame, elle vous aime, & sur-tout-vous écoute;
 Vous saurez arracher l'aveu que je redoute.
 Je veux qu'elle s'explique, efforcez-vous.

LE CÉLIBATAIRE,
Mad. DE VERSEUIL.

J'y cours,

Le cœur le plus caché ne se tait pas toujours.
Dans chaque occasion fiez-vous à mon zèle ;
Il est égal, Monsieur, & pour vous, & pour elle.

MONTBRISSON.

Combien je vous devrai ! je ne peux voir souffrir
Cette ame intéressante & qui craint de s'ouvrir.
La raison est toujours imposante à mon âge.
L'amitié sous vos traits obtiendra davantage.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIE, NÉRINE.

NÉRINE, (*entrant après Julie.*)

ELLE que vous aimez à l'instant vous cherchoit :
 us étiez, m'a-t-on dit, dans le petit bosquet ;
 ur moi, plus que jamais, j'abhorre la Marquise ;
 us saurez de ses tours ; ils m'ont presque surprise.

JULIE.

Quels tours ?

NÉRINE.

Terville....

JULIE.

Hé bien ?

NÉRINE, (*avec ironie.*)

Cet homme indépendant,

qui gardoit sur lui-même un si noble ascendant,

se voilà subjugué par sa coquetterie ;

il aime... eh ! que fait-on ? peut-être il se marie...

JULIE.

A la Marquise ?

NÉRINE.

Eh ! mais, ils ne se quittent plus ;

Ce sont des mots furtifs, & d'eux seuls entendus ;

Des clin-d'yeux éternels... des....

JULIE, (*d part.*)

Je suis au supplice !

(*haut.*)

Des clin-d'yeux, dites-vous ? a-t-on quelque autre indice ?

NÉRINE.

Oh ! oui, l'on est en fonds.

JULIE.

Eh ! quels.

NÉRINE.

Je les ai tous.

Est-ce que de Verfeuil il n'est pas très-jaloux ?

A le bien quereller votre hymen l'autorise ;

Il ne veut pas souffrir qu'il parle à la Marquise.

L'afleur est amoureux, c'est-à-dire, indiscret ;

Et causant de son maître, il m'a dit son secret :

Il est bon d'être au fait, & de cette conduite

Vous me savez bon gré de vous avoir instruite.

JULIE, (*se contraignant.*)

Sans doute. . . eh ! vous croyez qu'il aime ?

NÉRINE.

Eperduement.

JULIE.

Au point de se lier ?

NÉRINE.

Mais, vraisemblablement.

JULIE, (*avec colère.*)

Taisez-vous.

NÉRINE.

Pourquoi donc ? je dis ce qui se passe.

Tout vous échappe. . . moi, j'observe à votre place.
Je vois bien,

JULIE.

Oui, fort bien !

NÉRINE.

Le trait est excellent.

On me presse ; je parle, & je fâche en parlant.

(appercevant la Marquise.)

Ne la voilà-t-il pas ?

SCÈNE II.

Mad. DE VERSEUIL, LES MÊMES.

JULIE, (d Nérine.)

LAISSÉZ-NOUS.

NÉRINE.

Sans reproche,

On me chasse toujours, dès que Madame approche.



SCÈNE III.

Mad. DE VERSEUIL, JULIE.

Mad. DE VERSEUIL.

EH ! quoi ! toujours rêveuse à la fleur de vos ans,
 Au sein de vos amis ! . . .

JULIE.

Je ris de tems en tems.

Mad. DE VERSEUIL.

Ce rire là, Julie, est étranger à l'amé.
 La vôtre souffre.

JULIE.

Non.

Mad. DE VERSEUIL.

Je n'en crois rien.

JULIE.

Madame !

Mad. DE VERSEUIL.

Je prétends & je dois respecter vos secrets :
 Mais les déguisemens pour vous ne sont pas faits ;
 Et vous vous trahiriez , en voulant vous contraindre.
 Soulagez votre cœur , vous n'avez rien à craindre.
 Vertueux , délicat , & du mien appuyé ,
 N'oseroit-il paroître aux yeux de l'amitié ?

JULIE.

Ah ! si vous me louez , je n'oserai rien dire.

Mad. DE VERSEUIL.

Ce seul mot là dit tout, & suffit pour m'instruire.

JULIE.

Comment ?

Mad. DE VERSEUIL.

Rassurez-vous.

JULIE.

Ciel !

Mad. DE VERSEUIL.

C'est moi maintenant

Qui vais vous confier votre secret tourment.

JULIE.

De grace. . . .

Mad. DE VERSEUIL.

Vous aimez ; voilà tout le mystère.

JULIE, (*se jettant dans les bras de Madame de Verseuil.*)

Ouvrez-moi votre sein.

Mad DE VERSEUIL.

Un aveu reste à faire.

Je le ferai pour vous.

JULIE.

Ah ! ne poursuivez pas.

Mad. DE VERSEUIL.

Pourquoi donc ? il faut bien vous tirer d'embarras.

JULIE, (*très-vivement.*)

N'allez point le nommer.

Vraiment si; c'est Terville....

Avouez qu'à présent vous voilà plus tranquille ?

J U L I E.

Madame , puisqu'enfin vous avez deviné ,
Voyez combien mon cœur doit être infortuné !
Victime d'une erreur qui le perdra lui-même ,
Je ne peux, sans rougir, nommer celui que j'aime ;
Je ne peux espérer d'être jamais à lui ;
Tout ce qui m'enchantoit , me désole aujourd'hui.
Je le vis en ces lieux dès ma plus tendre enfance ,
Et trouvai par instinct du charme à sa présence.
Quelquefois il venoit se mêler à mes jeux ;
Il sembloit pressentir jusqu'à mes moindres vœux.
Même avant de l'aimer, je cherchois à lui plaire,
Pouvois-je alors prévoir cet affreux caractère ,
Qui de mes plus beaux jours corrompra la douceur ,
Et m'offre l'avenir sans l'espoir du bonheur ?
Hélas ! j'ignorois tout, & l'amour & moi-même ;
Cette douce ignorance étoit mon bien suprême.
La raison vint trop tôt me dessiller les yeux ;
Mon cœur fut qu'il aimoit & cessa d'être heureux.
Il me fallut combattre un penchant trop aimable ;
Le premier vœu du cœur pour moi devint coupable,
Et Terville adoré, de momens en momens,
Mêloit de l'amertume aux plus doux sentimens.
Combien de fois, ô Ciel ! dans les bals, dans les fêtes,
M'osa-t-il raconter ses nouvelles conquêtes !
En croyant me distraire, il venoit m'accabler ;

l rioit. . . & mes pleurs étoient prêts à couler.
 D'après ce libre aveu , vous connoissez ma flâme ;
 Cachez-en le secret dans le fond de votre ame ,
 sur-tout à Montbriffon ; qu'il n'en soupçonne rien.
 C'est trop de mon tourment sans y joindre le sien.

Mad. D E V E R S E U I L.

Ordonnez . . . je vous plains : mais , croyez-moi , Julie ,
 Ne désespérez pas des soins de votre amie.
 Terville est inquiet , & flotte dans ses vœux.
 Au premier jour offert il ouvrira les yeux.
 S'il osoit persister , il seroit trop barbare !

J U L I E.

Puisqu'il ne m'aime pas , se peut-il qu'il répare ?
 C'est lui-même , c'est lui qui me cherche un époux !
 Ce chagrin est pour moi le plus cruel de tous.
 Il va me marier , il le veut ! quel supplice !
 Et d'un si noir complot Verseauil est le complice !
 Terville , ah ! Dieu ! prétend qu'il m'épouse aujourd'hui ;
 Il croit que je vivrai pour un autre que lui.
 Ma situation est-elle assez affreuse ?
 Aimez-moi , guidez-moi , je suis bien malheureuse.
 Que je hais ce Verseauil !

Mad. D E V E R S E U I L.

N'en dites point de mal.

J U L I E.

Quoi ! de lui qui consent à cet hymen fatal ?

Mad. D E V E R S E U I L.

Ecoutez : cet hymen ne peut jamais se faire.

Est-il vrai ?

Mad. DE VERSEUIL.

J'en réponds.

JULIE.

Et sur quelle lumière ? . . .

Mad. DE VERSEUIL.

Non : quand tout s'uniroit pour vous le proposer,
Jamais, jamais Verseuil ne peut vous épouser.
Je suis dans le secret.

JULIE.

Depuis cette assurance,

Je ne le hais plus tant.

Mad. DE VERSEUIL.

Votre haine l'offense.

JULIE.

Il ne peut m'épouser ! . . . Mais, Madame, pourquoi ?
Comment ?

Mad. DE VERSEUIL.

C'est un mystère entre Verseuil & moi.

JULIE.

Monsieur de Montbriffon sera-t-il en colère ?
Je me sacrifierois , plutôt que lui déplaire.
Je l'aime tant !

Mad. DE VERSEUIL.

Non, non : Monsieur de Montbriffon
Cédera . . . comme un autre, il entendra raison.

JULIE.

Par vous seule mon cœur veut se laisser conduire.

Mais, si Verseuil s'obstine....

Mad. DE VERSEUIL, (*riant.*)

On saura le réduire.

JULIE.

Et Terville ? ah ! jamais....

Mad. DE VERSEUIL.

C'est ce qu'il faudra voir.

Ayez plus de courage, & sur-tout plus d'espoir.

Terville....

JULIE.

Mais, Madame, il me vient une idée,

Qui trouble tout-à-coup mon ame intimidée.

Terville vous regarde & vous parle souvent :

Si....

Mad. DE VERSEUIL.

Je vous jure encor qu'il n'est pas mon amant.

JULIE.

Mais vous jurez toujours ; faut-il toujours vous croire ?

Mad. DE VERSEUIL.

Comment ? vous le devez ; il y va de ma gloire.

A son retour vers vous, moi, j'irois m'opposer !

Verseuil, je vous l'ai dit, ne peut vous épouser ;

Et rien, (c'est une énigme encor plus difficile,)

Ne peut, j'en fais serment, me faire aimer Terville.

JULIE (*à Madame de Verseuil qui rêve.*)

Je ne vous conçois pas !... Mais à quoi songez-vous ?

LE CELIBATAIRE,
Mad. DE VERSEUIL.

Ceci vaut qu'on y pense.

JULIE.

Ah! Madame!

Mad. DE VERSEUIL,

Entre nous. . .

(à elle-même.)

Un amant raisonneur est une étrange chose :
L'effet est ridicule , & ressemble à la cause.

(à Julie.)

Vous sentez-vous dans l'ame un peu de fermeté?

JULIE.

Contre lui ?

Mad. DE VERSEUIL.

Quoi! déjà de la timidité ?

JULIE.

Madame, expliquez-vous.

Mad. DE VERSEUIL.

Il faut feindre, Julie,

D'aimer. . . même Verseuil : il le faut.

JULIE.

De ma vie

Je n'y consentirai. Songez donc quel tourment! . . .

Je ne connois point l'art de feindre un sentiment.

Mad. DE VERSEUIL.

Je me charge du crime : en un mot, je l'exige,
Moi, je n'ai point pitié d'un cœur qui vous afflige.
Puis-je compter sur vous ?

JULIE.

Je ne pourrai jamais.

ailleurs que servira?....

Mad. DE VERSEUIL.

Vous le saurez après.

JULIE.

crains trop.

Mad. DE VERSEUIL.

Il faut bien obéir à son guide.

JULIE.

fais....

Mad. DE VERSEUIL.

Je fers votre amour.

JULIE, (*en souriant.*)

L'amitié me décide.

Mad. DE VERSEUIL.

Ferme! Verfeuil approche, effayez-vous toujours.

Composez devant lui votre air & vos discours.

JULIE.

Secondez-moi du moins : un mot peut me confondre,

Et de moi-même encor je n'ose vous répondre.



SCÈNE IV.

LES MÊMES; VERSEUIL.

Mad. DE VERSEUIL, (*à Verfeuil.*)

ENFIN, à quand l'hymen ? Va-t-il encor traîner ?
Julie est, à la fin, tout prête à signer.

Vous devez lui trouver un maintien moins sévère,
Plus enjoué, plus libre. . . . on aspire à vous plaire.

VERSEUIL, (*embarrassé.*)

Mettez-moi donc au fait... je ne fais pas... hé bien...

Mad. DE VERSEUIL.

Quoi ! Monsieur, vous voilà déconcerté pour rien ?
Vous n'êtes point aimé, foyez, foyez tranquille.

(*à demi-voix, & sans être entendu de Julie.*)

Il ne s'agit ici que de tromper Terville,
Et j'ai besoin de vous... il faut sonder ses vœux.

(*à Julie.*)

Allons, de la gâité ?

JULIE.

Je fais ce que je peux.

VERSEUIL.

Hé bien, dites, voyons... .

Mad. DE VERSEUIL.

Terville vous marie ;
Soyez donc plein d'ardèur en parlant à Julie.

(*à part à Verfeuil.*)

Voilà l'essentiel. . . . oui, des transports, des sois

VERSEUIL.

! j'entends.... vous voulez....

Mad. DE VERSEUIL, (*haut.*)

Prenez-y garde au moins ?

JULIE.

Mais que dites-vous donc ?

Mad. DE VERSEUIL.

C'est encore un mystère.

Je trompe... il doit m'aider, & vous, nous laisser faire.

On vient, l'air empressé... c'est Terville.

JULIE, (*dont Verseuil baise la main avec transport.*)

En effet.

Lui-même !

SCÈNE V.

LES MÊMES; TERVILLE.

TERVILLE, (*s'arrêtant au fond du théâtre.*)

TOUT s'arrange, à ce qu'il me paroît.

Julie est, ce me semble, un peu moins inhumaine.

(*haut & avec une joie contrainte.*)

Je rends grace vraiment au hasard qui m'amène ;

L'instant est bien choisi : quand on doit être époux ,

Tout veut que l'on se livre à des transports si doux.

(*d Verseuil.*)

Vous l'avez donc enfin décidée ?

LE CÉLIBATAIRE,
VERSEUIL.

Oui, Terville;

C'est ce que tu voulois ? dis....

Mad. DE VERSEUIL.

Demande inutile.

Tant de plaisir revient à l'Auteur d'un bienfait!
Comme l'on doit sourire à l'heureux qu'on a fait !

JULIE.

Monfieur doit ressentir le bonheur qu'il procure.

TERVILLE.

Ma joie est concentrée, & n'en est pas moins pure.

Mad. DE VERSEUIL.

Il faudra, s'il vous plaît, ne pas vous éloigner.
On vous appellera.

TERVILLE.

Pourquoi donc ?

Mad. DE VERSEUIL.

Pour figner.

TERVILLE, (*avec trouble.*)

Pour figner ! ... je suis prêt.

VERSEUIL.

Oui, c'est moi qui t'en prie.

Mad. DE VERSEUIL.

Vous signerez, Monsieur, comme ami de Julie.

TERVILLE, (*à part.*)

Comme ami !

Mad. DE VERSEUIL, (*à Terville.*)

Convenez, vous, homme à sentiment,
Que leur hymen vous offre un spectacle charmant. . .
Vous qui savez aimer, vous du moins qui le dites,
Vous devez. . .

TERVILLE, (*toujours avec contrainte.*)

Admirer des flâmes si subites ?

(*regardant Julie qu'il surprend dans la rêverie.*)

Je les admire aussi. . . Julie a l'air très-gai.

JULIE, (*se remettant.*)

Oh ! je ne montre pas tout le plaisir que j'ai.

VERSEUIL.

Il y prend part.

Mad. DE VERSEUIL, (*à Verfeuil.*)

Monsieur, trêve aux discours frivoles ;

Le tems fuit, il échappe & se perd en paroles.

Venez chez Montbriffon, & pressons un moment,

Qu'aussi bien que Terville, on desire ardemment.

(*Verfeuil donne la main à Julie.*)

TERVILLE, (*l'arrêtant.*)

Mademoiselle, un mot.

VERSEUIL, (*l'emmenant.*)

Suis-nous pour l'en instruire.

TERVILLE, (*la retenant.*)

Non, je voudrais ici. . .

M. & Mad. de Verfeuil, en s'éloignant, encouragent

Julie par des signes.

JULIE, revenant.

Qu'avez-vous à me dire ?

SCENE VI.

JULIE, TERVILLE.

TERVILLE, (*avec l'expression du simple intérêt.*)

COMBIEN je suis heureux ! j'ai fait votre bonheur.
 Mais pourquoi cachez-vous le fond de votre cœur ?
 Vous ne traitiez Verfeuil qu'avec indifférence,
 Et . . . cela m'affligeoit.

JULIE.

La raison , la décence ,
 M'empêchoient de parler : discrète , à mes dépens ,
 Je savois renfermer mes secrets sentimens.
 Je me suis quelquefois imposé ce supplice ;
 Ce n'est point là , Monsieur , mon premier sacrifice ;
 Mais enfin , à risquer l'aveu que j'avois fui ,
 L'aveu de Montbriffon m'autorise aujourd'hui.

TERVILLE.

Votre ame est donc enfin satisfaite ?

JULIE.

Oh ! ravie ! . . .

C'est vous qui répandez ce charme sur ma vie :
 Mais . . . quoiqu'enfin je doive à vos soins obligeans ,
 Quelle rage avez-vous de marier les gens ?
 Vous croyez-vous le seul que l'hymen intimide ?

TERVILLE.

Il n'a rien d'effrayant , quand l'amour y préside.
 Le Comte est jeune.

J U L I E.

Après ?

T E R V I L L E.

Il est riche.

J U L I E.

Ah ! fort bien.

Et si pour moi, Monsieur, tout cela n'étoit rien ;
 Si, redoutant un cœur trop sensible & trop tendre,
 Je m'étois condamnée à ne jamais dépendre,
 Ne conviendrez-vous pas que vos soins indiscrets
 Me livreroient alors à d'éternels regrets ?

T E R V I L L E.

J'aurais pu ! ...

J U L I E.

(à part.) (haut & très-vivement.)

Qu'ai-je dit ? vous n'avez rien à craindre.

Mon bonheur est visible, & c'est trop le contraindre ;

Je suis reconnoissante.... eh ! ne le dois-je pas ?

J'aime mes bienfaiteurs, & je hais les ingrats.

T E R V I L L E.

Souvent on l'est bien moins que l'on ne paroît l'être.

Souvent. ... mais votre choix se fait enfin connoître,

Et le Comte. ... j'approuve un pareil sentiment.

Cet hymen vous convient... Oui, Verfeuil est charmant.

J U L I E.

Je n'ai garde, Monsieur, d'oser vous en dédire.

T E R V I L L E

Moi, je dois le louer.

JULIE.

Moi, je dois y souscrire.

T E R V I L L E.

Vous l'aimez, n'est-ce pas ?

JULIE.

Puisqu'il m'est destiné ...

T E R V I L L E.

Votre cœur, je le vois, est très-déterminé.

JULIE.

*(à part.)**(haut.)*

Qu'il m'en coûte ! oui, Monsieur.

T E R V I L L E.

Je vous en félicite.

Verfeuil.

JULIE, *(à part.)*

Ciel ! cachons-lui le trouble qui m'agite.

(haut.)

Je le dois à vos soins, vous me l'avez donné :

Mon destin pourroit-il n'être pas fortuné ?

(à part, & se détournant.)

Le cruel ! il le croit. . . .

T E R V I L L E.

Eh bien, Mademoiselle,

Je vais presser moi-même une fête si belle.

(Il va pour sortir & revient.)

JULIE.

*(à part.)**(à Terville.)*

Je tremble... où suis-je ? eh bien, qui peut vous retenir ?

T E R V I L L E.

T E R V I L L E.

allois hâter l'instant où l'on doit vous unir,
 et de votre Tuteur dissiper les alarmes.
 et hymen. . . .

JULIE, (*avec une joie affectée.*)

Vous voyez qu'il a pour moi des charmes.

(*avec chaleur & fermeté.*)

Heureuse, mille fois, celle qui peut, Monsieur,
 s'abandonner sans crainte à l'attrait de son cœur,
 se enorgueillir des vœux, du nom de ce qu'elle aime,
 s'applaudir & s'aimer dans un autre soi-même,
 lui devoir son état, ses sentimens, ses mœurs;
 partager ses plaisirs, consoler ses malheurs;
 Dans ses yeux attendris lire sa destinée;
 Exister dans lui seul, à lui seul enchaînée;
 Chérir ces doux liens qu'on se plaît à serrer,
 Et ne regretter qu'eux, au moment d'expirer
 Terville. . . infortuné! qui croyez être un sage,
 D'un nœud, formé par vous, telle est pour moi l'image.
 Vous, insultez aux soins de deux cœurs bien unis;
 Par ces soins mutuels, croyez qu'ils sont punis;
 Embrassez une erreur que je ne puis comprendre;
 Dans un monde brillant cherchez à la répandre:
 Peu jaloux du repos, amoureux des succès,
 Effleurez le bonheur, sans l'obtenir jamais.
 Que vous importe une ame où la vôtre jouisse,
 Qui soupire avec vous, avec vous s'attendrisse? . . .
 Soyez libre, cédez à de vagues désirs;

Mais... puisse aucun remords ne troubler vos plaisirs !
 Moi , je vous devrai tout , je vous en remercie...
 Que vous avez bien lu dans le cœur de Julie !

SCÈNE VII.

TERVILLE , (*seul , avec la plus grande sensibilité.*)

ELLE s'explique enfin... elle a donné son cœur !
 C'est un autre que moi qui fera son bonheur !
 Son bonheur ! je sens trop combien il m'intéresse...
 Mais , elle aime Verseuil ; Verseuil a sa tendresse.
 Quant à lui ,... je puis bien répondre de ses feux.
 Le moyen de la voir , sans en être amoureux !
 Sa simplicité même est son art de séduire...
 L'amour sur elle encor n'avoit eu nul empire...
 Et même je doutois que son cœur fût aimer.
 Je croyois.... pour Verseuil , elle a pu s'enflammer !
 Sitôt ! oui , c'en est fait : rien ne m'est plus contraire.
 Pour me tranquilliser , il falloit qu'il fût plaire....
 Il plaît ! ,... j'en suis ravi... félicitons-nous bien
 De voir qu'en s'enchaînant elle aime son lien.
 Que dis-je ? Soyons vrai. Suis-je heureux ?... ah ! Julie !...
 Mais chassons cette idée , où ma raison s'oublie.



SCÈNE VIII.

T E R V I L L E , N É R I N E .

N É R I N E .

Où tous les gens sont-ils ? Picard ! Germon ! Lafleur !

T E R V I L L E .

Où vient donc cet effroi ?

N É R I N E .

Vous le saurez, Monsieur.

Un trembleroit à moins ; l'alarme est assez vive.

Un vieil écervelé dans ce moment arrive ;

Saingérans est son nom : à peine descendu ,

Vers l'endroit où j'étois il a vite accouru.

Il me tranquillisois ; oisive & solitaire ,

Je goûtois le plaisir de n'avoir rien à faire.

Voilà qui m'observe.

T E R V I L L E .

Oh ! vraiment , je le croi.

N É R I N E .

Un lorgnette à la main , il rode autour de moi :

Il veut fuir.... il me suit ; son air me déconcerte ;

Quelle peste ! quel vieillard , & comme il est alerte !

Dieu ! c'est lui ! je me sauve....

Saingérans en entrant voit fuir Nérine ; il la suit des yeux , & la lorgne jusques dans la coulisse.



SCENE IX.

SAINGÉRANS, TERVILLE.

SAINGÉRANS.

ON n'est point au Sallon :
 On a cherché par-tout Julie & Montbriffon.
 Ah ! Terville, bon jour. Cette terre est fort belle ;
 Mais c'est un vrai désert. Que la poste est cruelle !...
 Je suis tout essoufflé.

Il tombe sur un fêge.

TERVILLE, (*riant.*)

Je ne vous vis jamais
 L'air plus délibéré, sur-tout un teint plus frais.

SAINGÉRANS.

Vous trouvez !... il est vrai ; mon asthme a lâché prise.

TERVILLE.

En effet, on voit bien qu'il n'est plus dans sa crise.

SAINGÉRANS.

Non. Je n'étouffe plus que six heures par jour.

TERVILLE.

Vous devez être encor formidable en amour !

SAINGÉRANS.

Tel que vous me voyez, je vaudrais la jeunesse ;
 Mais ce chien de mal-là m'ôte un peu de vitesse :
 Je le mâte pourtant avec un train réglé,

marasquin, du punch, & du vin d'Auvilé.
 fais le libertin, & cela vous étonne :
 mais, c'est, je vous assure, un air que je me donne ;
 et je me range enfin.

T E R V I L L E.

Oui !

S A I N G É R A N S.

Très-décidément.

Je vais prendre un parti.

T E R V I L L E.

Raisnable ?

S A I N G É R A N S.

Et décent,

faut trancher le mot... je permets qu'on en rie,
 tout m'y force ; je sens de la mélancolie,
 des vapeurs sombres.

T E R V I L L E.

Vous ! ce discours vous sied bien !

S A I N G É R A N S.

D'honneur, je suis confus de ne tenir à rien.

T E R V I L L E.

De ne tenir à rien ! si tout échappe, on s'aime ;
 On rit du genre humain, & l'on tient à soi-même.

S A I N G É R A N S.

Oh ! l'amour-propre s'use.

T E R V I L L E.

Y songez-vous ?

Je suis assez souvent au plus mal avec moi.

T E R V I L L E.

Eh! d'où vous viennent donc ces ténébreux caprices?
Je vous vois très-fêté.

S A I N G É R A N S, (*se frottant les mains.*)

Par fois, dans les coulisses,
A titre d'Amateur:

T E R V I L L E.

Ailleurs encor.

S A I N G É R A N S.

Mais, oui;

Je vais dormir le soir chez quelque ancien ami.
A la société je suis toujours fidèle;
Et, comme vous voyez, j'ai des égards pour elle.

T E R V I L L E.

Ne vous plaignez donc pas; soyez gai; tenez bon.
La vicilleffe d'un Sage est sa belle saison.

S A I N G É R A N S.

Propos. Je n'y crois pas; & vous, pas davantage.
On sent mieux la fatigue à la fin du voyage.
Envain je me dissipe & j'ai recours à l'art:
La nature se venge, & je m'en plains trop tard.
Je ne fais plus ma cour.

T E R V I L L E.

Ces regrets-là sont minces.

S A I N G É R A N S.

On ne me voit plus guère aux soupers de nos Princes;

Mon Docteur m'interdit la chasse avec le Roi,
 e n'ai point de crédit, n'ayant aucun emploi.
 'ai beau parler, conter, disputer à merveille,
 Et voir le lendemain ceux que j'ai vus la veille,
 Nul retour, pas un soin. C'est dégoût sur dégoût.
 L'expérience afflige & le tems corrompt tout.
 Vous le saurez trop tôt. Quant au train de la vie
 Que l'on fait. . . vient un âge où tout cela s'oublie ;
 Et j'en enrage, au moins... car, Dieu-merci, toux deux,
 Nous sommes, n'est-ce pas, tant soit peu vicieux ?
 Mais le comble des maux, c'est dans mon domestique.
 Chez moi, pas un Valet qui ne soit despotique.
 On me vole, on me pille, on me battoit, je croi,
 Sans un vicil Intendant qui se fâche pour moi.
 Ces inconveniens ont deffillé ma vue ;
 Ma liberté me pèse, & mon bonheur me tue.
 On ne nous entend pas.

T E R V I L L E.

Quelle précaution ?

S A I N G É R A N S.

Tenez, le mariage à quelque chose est bon.
 C'est un meuble amusant qu'une femme jolie ;
 On l'obstine, elle gronde, & cela désennuie.

T E R V I L L E ; (*qui a paru surpris pendant le
 couplet de Saingérans.*)

Plaisantez-vous ?

S A I N G É R A N S.

Moi ! non.

K iv

TERVILLE, (*avec chaleur & assez de légèreté.*)

Vous marier ? Ô ciel !

Et qui peut vous donner un conseil si cruel ?
 Qui ! vous du célibat le soutien & l'Apôtre,
 Vous allez sous le joug vous ranger comme un autre ;
 Sur le plus noble état déchaîner le brocard ?
 On bâille chez sa femme , aussi bien qu'autre part.
 Serez-vous plus heureux d'avoir une coquette
 Qui rira d'un vieillard dormant à sa toilette ;
 Aura des soupers fins d'où vous serez exclus ;
 Des amis , qui bien-tôt ne vous salueront plus,
 Et, vous tenant pour mort, feront vœu dans leur ame,
 Du vivant de Monsieur, de consoler Madame ?
 Quant au pillage, eh ! mais, où vous embarquez-vous ?
 Votre nouveau projet, vous dis-je, est des plus fous.
 Le train d'une maison, les fêtes, l'étiquette,
 Le jeu, que fais-je enfin?... Oh ! l'épargne est complète.
 Le luxe est à tel point, qu'une femme à présent
 Pourroit vous ruiner... en économisant !

S A I N G É R A N S.

Soit ; j'en ferai l'essai : mais, allons, je vous prie,
 Pour me distraire un peu, joindre la compagnie ;
 On fera sûrement enchanté de me voir.

T E R V I L L E.

Peut-être.

S A I N G É R A N S.

Pourquoi donc ?

T E R V I L L E.

Vous voyez tout en noir.

S A I N G É R A N S.

J'ai, dans ce moment-ci, le projet d'être aimable.

T E R V I L L E, (*d part.*)

Oh! nous sommes perdus.

S A I N G É R A N S.

Un objet adorable!.....

T E R V I L L E.

Quel est donc cet objet auquel vous prétendez?

S A I N G É R A N S.

Vous saurez le détail que vous me demandez :
C'est trop me retenir, je crains votre éloquence.

T E R V I L L E.

Verfeuil est dans ces lieux.

S A I N G É R A N S.

Je le favois d'avance.

T E R V I L L E.

Pour une grande affaire.

S A I N G É R A N S.

Oui, oui, je suis au fait.

Il est dissimulé, mais je fai son secret.

(*hésitant sur le nom.*)

Vous l'allez marier, tant mieux... c'est à Julie..
De certaine Marquise elle est, dit-on, l'amie;
Bon incident pour moi! c'est que... Mais sans façon,
Je vous quitte, & je vais saluer Montbrisson.

T E R V I L L E, (*le retenant.*)

Un mot. Cette Marquise est, dit-on, très-volage.

LE CÉLIBATAIRE,
S A I N G É R A N S.

Qui?... je la fixerai.

T E R V I L L E.

J'en doute.

S A I N G É R A N S.

Je le gage.

Auriez-vous, par hasard, quelques mauvais desseins,
De ces désirs fournois, de ces vœux clandestins?

Voudriez-vous, mettant mon amour à l'épreuve,
En mariant la fille, en conter à la veuve?

T E R V I L L E.

Comment!

S A I N G É R A N S.

C'est un minois... hem! piquant, n'est-ce pas?

Moi, j'ai toujours été pour les goûts délicats.

T E R V I L L E.

Reste à la décider.

S A I N G É R A N S.

Ce sera mon affaire.

Finissons : je m'arrête au moment qu'il faut plaire :
J'y cours.

T E R V I L L E.

Bon : mais songez, malgré tout ce beau feu,
Que Verfeuil, pour conclure, attendoit votre aveu.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

MONTBRISSEAU, Mad. DE VERSEUIL.

MONTBRISSEAU, (*très-galment.*)

EH bien, nous l'emportons; & , grace à votre zèle, Verseuil est, je le vois, assez bien avec elle :
Vîte , il faut les unir.

Mad. DE VERSEUIL, (*d part.*)

Allons, autre embarras!

A moins de me trahir , je n'en sortirai pas.

MONTBRISSEAU.

J'entrevois à présent d'où venoit son silence ;
C'étoit timidité , plutôt qu'indifférence.

Mad. DE VERSEUIL, (*avec inquiétude.*)

Je ne fais... mais Verseuil.... il auroit à son tour.
A vous prier.

MONTBRISSEAU, (*très-vivement.*)

Je vais couronner son amour.

Notre vieux fou consent , & vraiment il me semble ,
Que tout ce qu'il nous faut , son neveu le rassemble ;
Les mœurs , l'âge , l'état.

Mad. DE VERSEUIL, (*très-embarrassée.*)

Les mœurs, l'âge. . . oui, fort bien.

Mais Julie.

MONTBRISSON.

On ramène un cœur comme le sien ;

Doux, honnête, empressé, Verseuil saura lui plaire.

Mad. DE VERSEUIL, (*l'interrompant.*)

Elle voudroit peut-être un aveu de son père,

C'est ce qui la retient.

MONTBRISSON.

Calmez cette frayeur.

Tenez, je crois enfin lire au fond de son cœur,

Je m'en flatte du moins ; elle pense sans doute

Qu'elle va me quitter, voilà ce qui lui coûte ;

Mais, avec un seul mot, je puis la rassurer ;

Je vais l'unir au Comte, & non m'en séparer.

Mad. DE VERSEUIL.

L'unir au Comte ?

MONTBRISSON.

Eh ! oui. . . cette même journée,

Je veux de cet enfant fixer la destinée.

Verseuil balance-t-il ? Cela seroit plaisant.

Voyons, qu'est-ce qui peut arrêter à présent ?

Mad. DE VERSEUIL.

Presque rien. Et pourtant, s'il faut être sincère,

Je crois. . . que ce rien-là fera manquer l'affaire.

MONTBRISSON.

Allons donc, vous riez : je vous charge de tout.

Mad. DE VERSEUIL.

Un tel soin, franchement, n'est pas fort de mon goût.

MONTBRISSON.

Plus que jamais, pourtant, la démarche est aisée.

Mad. DE VERSEUIL.

A marier Verseuil je suis peu disposée.

MONTBRISSON.

Cet hymen va tout seul, & m'ôte de souci.

Je l'approuve, il me plaît, il doit vous plaire aussi.

On m'attend.... j'oubliais que Saingérans me presse;

Malgré moi je diffère & tiens mal ma promesse.

Julie en ce moment emporte tous mes vœux.

Ce n'est que son bonheur qui peut me rendre heureux.

Périssent l'ame froide, insensible & stérile,

Que n'enflâma jamais le plaisir d'être utile!

SCÈNE II.

Mad. DE VERSEUIL, (*seule.*)

MA situation est étrange vraiment!

Parler est un péril; me taire est un tourment.

Je compromets Verseuil en rompant le silence,

Et c'est, en le gardant, Montbrisson que j'offense;

Ce maudit Saingérans! il a de la raison.

Pour la première fois!... elle est hors de saison.

Et, jusques à ce jour, ardent Célibataire,

Il fait cas de l'hymen, dès qu'il nous est contraire!

Terville maintenant est mon unique espoir.

Des feux qu'il dissimule, essayons le pouvoir.

Irritons son amour, piquons sa jalousie :

Il aime. . . qu'il épouse & qu'il cède à Julie.

SCÈNE III.

Mad. DE VERSEUIL, TERVILLE.

Mad. DE VERSEUIL.

Vous paroissez troublé !

TERVILLE.

Je le suis en effet.

Mad. DE VERSEUIL,

Eh ! pourquoi ?

TERVILLE.

Savez-vous ce que Verseuil a fait ?

Mad. DE VERSEUIL.

Voyons : vous m'effrayez.

TERVILLE.

Quelle tête légère !

Et vous viendrez encor vanter son caractère !

Montbriffon, moi, vous même, il nous compromet tous.

On fait que de Julie il doit être l'époux :

Montbriffon le veut bien, son Oncle le désire,

Ici, dans cet espoir, mon amitié l'attire ;

Par votre empressement vous secondez nos vœux,

Et Monsieur, m'a-t-on dit, rompt soudain tous ces nœuds !

il craignoit une chaîne, il falloit donc le dire. . . .
 J'ai cru voir des rapports. . . le motif qui m'inspire. . .
 Par exemple, en mille ans, moi qui connois vos goûts,
 je ne vous l'aurois pas destiné pour époux ;
 Il n'existe, entre vous, rien qui soit compatible.

Mad. DE VERSEUIL.

Vraiment ?

T E R V I L L E.

J'ai là-dessus le coup-d'œil infallible ;
 Mais Julie & Verseuil. . . .

Mad. DE VERSEUIL, (*très-vivement.*)

Qu'est-ce que vous contez ?

On débite une fable, & vous la répétez !
 Fiez-vous à mes yeux, fiez-vous à mon zèle,
 Et croyez qu'à Julie on n'est pas infidèle.
 Verseuil n'est point changé, l'hymen ira son train.

T E R V I L L E, (*après un instant de silence.*)

A la bonne heure donc !

Mad. DE VERSEUIL.

Soyez-en très-certain.

T E R V I L L E.

La plainte étoit fondée.

Mad. DE VERSEUIL.

Et le motif frivole.

Mais, vous vous désoliez, & moi, je vous console,

T E R V I L L E.

Il va donc l'épouser ? au gré de mon désir. . . .

Mad. DE VERSEUIL.

Votre amitié, ce soir, en aura le plaisir.

TERVILLE, (*se contraignant.*)

Fort bien! cette assurance apaise ma colère. . . .

La fête. . . . est pour ce soir.

Mad. DE VERSEUIL.

Pour vous on l'accélère.

Il faut bien vous calmer; mais, le meilleur de tout,
C'est que Julie, enfin, pour Verseuil a du goût,
Un goût très-décidé; cette ame si paisible,
Ou, qui me sembloit telle, est, je crois, fort sensible.

TERVILLE.

C'est ce qui m'a paru.

Mad. DE VERSEUIL, (*observant Terville.*)

Vous n'en doutez plus?

TERVILLE, (*l'observant à son tour.*)

Non.

Mad. DE VERSEUIL.

Le Comte, par bonheur, l'a mise à la raison.

TERVILLE, (*avec inquiétude.*)

Que vous en dit Julie?

Mad. DE VERSEUIL.

Elle en parle sans cesse.

TERVILLE.

Avec gaieté?

Mad. DE VERSEUIL.

Comment! dites avec tendresse.

T E R V I L L E, (*tâchant de cacher son trouble.*)

son Dieu ! très-volontiers : ajoutons seulement
qu'un amour aussi vif est venu brusquement.

Mad. D E V E R S E U I L.

Tenez , sur l'heure encor , je louois la tournure
De son esprit, son ton, sa douceur, sa figure,
Et même, j'en conviens, j'exagérois un peu.
Eh bien, à mes discours elle a joint son aveu.

T E R V I L L E.

A merveille !

Mad. D E V E R S E U I L.

Et d'un mot ne m'a pas démentie.

T E R V I L L E.

Le Comte trouve en vous une excellente amie.

Mad. D E V E R S E U I L.

Bon ! que dites-vous là ? C'est vous qui le premier
Formâtes le doux nœud dont il va se lier.
C'est à vous qu'il le doit. Qu'avez-vous donc Terville ?
Pour vous tranquilliser, quoi ! tout est inutile !
Vous avez des soupçons, dont je détruis l'effet ;
Vous me semblez plus calme, & le trouble renaît !
Du trouble ! à quel propos ? partageant votre envie,
Dans la tête, je n'ai que l'hymen de Julie ;
Car nous sentons pour elle une égale amitié,
Et votre cœur encor n'est content qu'à moitié !
Pour Julie, on diroit que vous gardez dans l'ame
Des restes mal éteints d'une amoureuse flâme. . .

Mais, écoutez-moi donc avec moins d'embarras,
Puisqu'enfin il est clair que vous ne l'aimez pas.

T E R V I L L E.

Quand un autre à sa main a le droit de prétendre,
Oui, j'irois, n'est-ce pas, m'aviser d'être tendre ?
Tout ce qu'un zèle vrai peut inspirer de soins,
Vous, mon Oncle & Verseuil, vous en êtes témoins ;
Je m'y soumetts pour elle, & je le dois peut-être.
Sans doute il faut l'aimer, quand on fait la connoître.
Vouloir ce qui lui plaît est habitude en moi ;
Je ne pourrois prévoir son malheur sans effroi.
Si j'osois m'enchaîner ; j'aurois brigué ses chaînes,
Partagé ses plaisirs, & soufferti ses peines.
Quant à l'amour... oui, oui, j'ai su m'en préserver,
Et je suis maintenant bien sûr de le braver.
On ne peut se méprendre au motif qui m'anime,
Et vous ne doutez pas qu'il ne soit légitime.
Je m'en flatte du moins : j'ai banni pour jamais,
Ces feux, nés dans le trouble & suivis des regrets.
C'est... c'est comme une sœur que je chéris Julie ;
Je serai trop content de l'avoir pour amie.

Mad. DE VERSEUIL.

Eh! mais, pour ses appas n'étant point enflammé,
Vous êtes trop heureux de n'être point aimé.

T E R V I L L E.

Je sens...

Mad. DE VERSEUIL.

Si vous l'étiez, vous seriez trop coupable ;
Et votre entêtement seroit inexcusable.

Concevez à quel point il deviendrait cruel !
 Figurez-vous alors le désespoir mortel ,
 Les tourmens inouis d'une amante égarée ,
 De tout ce qu'elle adore à jamais séparée.
 Combien je vous plaindrois !

TERVILLE.

Oui , Marquise , en effet ,
 Ce seroit pour mon ame un éternel regret.
 Ce reproche toujours viendrait troubler ma vie ,
 Et je dois... m'applaudir des froideurs de Julie.
 Je vous dirai bien plus : lorsqu'un moment d'erreur
 M'a flatté quelquefois d'avoir touché son cœur ,
 J'hésitois , je tremblois , je me craignois moi-même ,
 J'avois un air... cet air que l'on a quand on aime ;
 Mon doute a disparu , me voilà rassuré ;
 Son penchant pour Verseuil m'est assez démontré....
 Ce Verseuil est heureux ! avouez-le , Madame.

MAD. DE VERSEUIL.

Mais...

TERVILLE, (*avec un dépit contraint.*)

Tout lui réussit... il règne sur son ame ,
 On l'aime !... il le mérite !... il conviendra du moins ,
 Comme vous le disiez , qu'il la doit à mes soins....
 Vous m'avez secondé , j'aurois tort de me plaindre.
 Sûr d'être indifférent , je n'ai plus rien à craindre ;
 Allons... je jouirai , moi , qui fais leurs destins ,
 En voyant que Julie aura des jours sereins.
 Ce vœu de l'amitié n'est point un vœu stérile ...

Vous voyez maintenant que mon cœur est tranquille ;
 J'ai su l'accoutumer à disposer de soi ,
 Et le bonheur d'autrui n'est point perdu pour moi.

Mad. DE VERSEUIL.

Que j'aime ce transport ! il peint une ame honnête.
 (*d part.*)

Le cœur est bon : mais reste à réformer la tête.

T E R V I L L E.

Pensez-vous que Verseuil ? . . .

Mad. DE VERSEUIL, (*riant.*)

Oh ! brisons là-dessus

(*après un silence.*)

De votre amour pour moi vous ne me parlez plus.

T E R V I L L E, (*lui baisant la main.*)

L'aveu fut indiscret.

Mad. DE VERSEUIL.

L'amour imaginaire.

T E R V I L L E.

Moi ! je n'aurois pas eu le désir de vous plaire ?

Mad. DE VERSEUIL, (*gaiement.*)

Rassurez-vous , j'y crois ; on vient.



SCÈNE IV.

JULIE, LES MÊMES.

JULIE, (*à Madame de Verseuil.*)

AH! vous voici!

Mad. DE VERSEUIL *à Terville.*

Demeurez.

JULIE, (*à Mad. de Verseuil.*)

J'espérois vous trouver seule ici.

Mad. DE VERSEUIL.

N'êtes-vous pas charmé? Quel enjouement!...

JULIE.

Madame,

C'est plus que de la joie : oui, lisez dans mon ame.

Mon père!... quel bonheur m'attendoit aujourd'hui!

Je viens de recevoir une lettre de lui.

J'en ai baisé cent fois les sacrés caractères;

De mon attachement les marques lui sont chères;

Mon souvenir, dit-il, adoucit tous ses maux :

Puisse-je de mes jours racheter ses travaux!

Pourquoi faut-il, hélas! contraignant ma tendresse,

Consommer loin de lui mon oisive jeunesse;

Sur des bords étrangers le laisser sans soutien,

Et, quand je lui dois tout, ne m'acquitter de rien?

Mon cœur le cherche au moins; dans son impatience,

Des climats qu'il habite il franchit la distance :

Je le vois, je l'entends, je lui peins mes regrets....

Eh! qu'est-ce que des pleurs pour payer ses bienfaits?

TERVILLE, (*à part.*)

Quelle ame!

Mad. DE VERSEUIL.

Embrassez-moi. Vous m'avez attendrie,

(*En regardant Terville.*)

Pour le coup à Verseuil il faut porter envie!

TERVILLE.

Mademoiselle, ainsi la nature & l'amour

Semblent d'accord tous deux pour vous faire un beau jour!

(*Ici Julie & Madame de Verseuil ont un jeu muet
entre elles.*)

Votre hymen, je le vois, va bientôt se conclure,

Il sembloit incertain, mais Saingérans l'affure.

JULIE.

De ce vieux Monsieur-là nous avons bien besoin!

Mad. DE VERSEUIL.

Je voudrais, comme vous, le voir déjà très-loin.

Tous ses propos galans n'ont point l'art de me plaire.

JULIE.

Sa gaieté m'étourdit.

Mad. DE VERSEUIL.

Son ton me désespère.

Quand il fait ses récits, il nous fait déserter.

JULIE.

Quand il parle d'amour, il le fait détester.

TERVILLE.

Toutes deux contre lui! quelle en est donc la cause?

JULIE à *Mad. de Verseuil.*

« Son séjour ici craignez-vous quelque chose ? »

MAD. DE VERSEUIL :

« Je crains ! »

JULIE.

« Contre vous que peut-il proposer ? »

MAD. DE VERSEUIL :

« Vous ne savez donc pas qu'il vient pour m'épouser ? »

SCÈNE V.

Les mêmes ; SAINGÉRANS, VERSEUIL

(*parlant avec action dans le fond du théâtre.*)

(*Ils ont sous l'air consterné, excepté Saingérans.*)

SAINGÉRANS, (*avec impatience.*)

« Plus de délai, te dis-je ; un tel hymen m'enchantant »

(*à Julie en riant.*)

« Est-ce parler cela ? Vous voilà bien contente. »

JULIE, (*s'éloignant, & allant s'asseoir à un
métier de tapisserie.*)

Monsieur !

SAINGÉRANS :

« Quelle pudeur ! »

MAD. DE VERSEUIL :

« Allons donc ; friffet ! »

« Ne voyez-vous pas bien que vous l'embarraſſez ! »

LE CÉLIBATAIRE,
S A I N G É R A N S.

Avec quelque autre ici la leçon seroit bonne ;
Mais , moi , je n'ai jamais embarrassé personne.

VERSEUIL , (*d part & avec humeur.*)

Vraiment , il y paroît !

S A I N G É R A N S.

C'est un de mes talens.

Dans la société , je vais , je viens , j'entends ;
Je me glisse à travers toutes les aventures ,
Et vois tout , sans rien voir . . . Ce sont là mes allures.
Aussi , c'est pour cela , (je dis la vérité ,)
Que par-tout , comme ici , je suis fort bien traité.

(*d Madame de Verseuil qui l'écoute d'un air distrait
& impatient.*)

Ah ça ! répondez net à ce que je propose.
On dit que je suis vieux , il en est quelque chose ;
Mais enfin , je suis riche , en dédommagemens ;
Tenez , vous êtes veuve & le seriez long-tems ,
Vous avez peu de bien ; joignez-y ma fortune :
Une maison doit plaire , & vous en tiendrez une ,
Où vous vivrez , ma foi , comme il vous conviendra ;
Sous vos prodigues mains l'or y circulera.
Je ne suis point gênant : sans que rien me déplaîse ,
Vous jouerez , jâserez , rirez tout à votre aise :
Je reviendrai le soir . . pour causer seulement ,
Puis , je me sauverai sans aucun compliment.

(*Il pousse.*)

Mad. DE VERSEUIL.

Mad. DE VERSEUIL.

Qu'est-ce donc ?

S A I N G É R A N S.

Ce n'est rien.

T E R V I L L E , (*à Madame de Verseuil.*)

Cette vie est tentante.

S A I N G É R A N S.

La peinture en est vive.

Mad. DE VERSEUIL.

Et vraiment séduisante.

S A I N G É R A N S.

Allons , décidez-vous , acceptez le marché ;
Il n'est pas si mauvais : loin d'en être fâché ,
Verseuil , demandez-lui , brûle , au fond de son ame ,
D'applaudir à mon choix , & de vous voir ma femme.

T E R V I L L E.

Mais . . . votre toux !

S A I N G É R A N S.

Paix donc.

V E R S E U I L.

Mais votre asthme !

S A I N G É R A N S.

Tais-toi.

Je fais ce qu'il me faut , & j'aurai soin de moi :
L'amour me guérira.

Mad. DE VERSEUIL.

Je n'y tiens plus : Julie ,

Voici , pour nous parler , l'heure qu'on a choisie.

LE CÉLIBATAIRE,

JULIE, (*s'approchant.*)

Ne perdons point de tems.

S A I N G É R A N S.

Je ne vous quitte pas.

Mad. DE VERSEUIL.

De grâce.

S A I N G É R A N S.

Parbleu, non. Je m'attache à vos pas;

(Se mettant entre elles deux & leur donnant la main.)

Vous m'en voudriez trop. Les petits soins!.. Mesdames!

C'est avec ces riens-là que l'on séduit les femmes.

Ils sortent.

S C E N E V I.

T E R V I L L E , V E R S E U I L.

V E R S E U I L , (*à part.*)

Nous voilà seuls, osons; profitons du moment,
Et faisons le rougir de son aveuglement.

T E R V I L L E.

Où donc, Monsieur le Comte, est la galanterie?
Quoi! sans l'accompagner, laisser sortir Julie!
Comment vous reconnoître à ce procédé-là?

V E R S E U I L.

La campagne permet & souffre tout cela.
Julie est indulgente.

T E R V I L L E.

Extremement!... au reste...

VERSEUIL.

écoute, point d'humeur ; c'est pour toi que je reste.

T E R V I L L E.

Seroit-ce aussi pour moi qu'on vous a vu soudain
Eloigner un hymen qui sembloit si prochain ?

V E R S E U I L.

J'ai tort. Mais, les soucis, les tourmens du ménage,
Les maux qui, selon toi, suivent le mariage. . . .

T E R V I L L E.

L'hymen peut, par hasard, assembler deux heureux.
J'ai cru que ce hasard vous regardoit tous deux ;
J'ai cru voir entre vous certaine sympathie,
Qui sembloit m'assurer le bonheur de Julie.
L'aurois-je donc risqué, moi, Monsieur (j'en conviens)
Qui donnerois mes jours pour embellir les siens ?
On vous offre des soins, on presse, on sollicite,
Et d'un zèle si vrai voilà quelle est la suite ! . . .
Rien n'est plus sérieux, je vous en avertis.
Monsieur le Comte, on tient ce que l'on a promis.

V E R S E U I L, (*gâlement.*)

né m'alarme pas ; j'ai de quoi te confondre.
Je t'embarrasserois, si je voulois répondre.

T E R V I L L E.

Répondez.

V E R S E U I L.

Tu le veux ?

T E R V I L L E.

Je l'exige.

LE CÉLIBATAIRE,
VERSEUIL, (*toujours gaîment.*)

Entre nous,
Des maris que tu fais, je te crois fort jaloux. ...

T E R V I L L E.

Vous êtes clairvoyant : moi, de la jalousie !
Sans en être jaloux, on peut chérir Julie.
Ce soupçon est plaisant.

V E R S E U I L.

Ce courroux singulier.

Je ris.

T E R V I L L E.

Peut-être aussi veux-je me marier ?

V E R S E U I L.

Que fait-on ?

T E R V I L L E.

Poursuivez.

V E R S E U I L.

Tout, jusqu'à ta colère,
Dépose contre toi, te condamne & m'éclaire.

T E R V I L L E.

Et sur quoi, s'il vous plaît ? expliquez-vous donc mieux.

V E R S E U I L, (*du ton le plus sensible.*)

Ah ! c'en est trop enfin.... Terville, ouvre les yeux.
Je ne plaisante plus ; ton intérêt l'emporte.
On doit plaindre l'erreur ; mais la tienne est trop forte :
Je t'y dois arracher. Gênant tes propres vœux,
Tu prétends au bonheur, & te rends malheureux !
Tremble ; si tu ne l'es, tu le seras sans doute.
C'est l'avenir, sur-tout, que pour toi je redoute.

Une forte d'orgueil, un faux & triste honneur :
 Jette, pour le moment, un voile sur ton cœur ;
 Le sentiment s'y cache & ne peut s'y détruire :
 Mais quand il va renaître, il fera ton martyre.
 Tu te trouveras seul, inquiet, accablé,
 Errant, toujours à plaindre & jamais consolé.
 Eh ! ne te vante point d'avoir un caractère.
 Crois-tu que c'en soit un d'être Célibataire ?
 Pur écart de l'esprit, abus de la raison,
 Préparant les ennuis de l'arrière saison.
 Laisse ton ame aller où son attrait la mène.
 Pourquoi contrarier le penchant qui l'entraîne ?
 Que ce jour à Julie unisse mon destin,
 Ton cœur désabusé peut me haïr demain.
 L'aspect de mon bonheur deviendra ton supplice :
 Aigri par tes chagrins, tu m'en croiras complice ;
 Et pleureras bientôt, sage mal affermi,
 Le présent qu'à regret tu fais à ton ami.

TERVILLE, (*après un moment de trouble.*)

Vous ne me vaincrez point, votre éloquence est vaine.
 S'il en coûte à mon cœur, je suffis à ma peine ; . . .
 Vous ; n'en suivez pas moins, docile à vos penchans,
 La trace fraîche encor des premiers sentimens.
 Tant que vous le pourrez, prolongez leur ivresse,
 Et ce tumulte heureux de l'aveugle jeunesse ;
 Je l'ai connu, chéri. . . le calme est arrivé,
 Et, sur-tout aujourd'hui, je crois l'avoir prouvé.
 De mes réflexions je n'ai pas été maître.
 C'est un tort, si l'on veut ; c'est un malheur peut-être,

C'est ce qu'il vous plaira ; mais j'y tiens , j'y tiendrai.
Je me suis fait des loix , & je les remplirai.

VERSEUIL, (*après un silence.*)

Aux dépens du bonheur !. . je vous laisse à vous-même.

Bon par instinct, craignez d'être dur par système.

Il en est tems encor. Ce cœur trop fortuné,

Va vous remettre un bien qui vous fut destiné. . .

Prononcez ; de votre ame écoutez le murmure.

La raison peut tromper , mais jamais la nature.

Laisant de vains calculs, ne suivez que ses loix ;

Aimez , soyez heureux , & rentrez dans vos droits.

(*Verseuil lui serre la main , & le quitte avec l'air
de l'intérêt.*)

SCENE VII.

TERVILLE, (*seul & très-agié.*)

JE n'ai rien à répondre ; il a lu dans mon âme.

Il y voit mes combats & l'amour qui m'enflâme.

L'amour , est-il bien vrai ? j'aime , je suis jaloux ?

J'aime Julie , ô ciel ! & lui donne un époux !

Je veux , pour me sauver de ma propre foiblesse ,

Moi-même , à mon rival marier ma maîtresse !

Oui. . . mon bonheur dépend de cet effort cruel.

L'amour est passager , l'hymen est éternel :

Mais Julie est si belle !. . eh bien ! fuyons ses charmes.

Peut-être , en m'en privant , je m'épargne des larmes :

(*après un moment de réflexion.*)

La sensibilité , par son impression ,

Détruiroit-elle en moi ce qu'a fait la raison ?
 L'homme ne peut-il donc former une entreprise ?
 Et qu'est-ce que l'esprit, quand le cœur le maîtrise ?
 De contraires désirs tour-à-tour agité,
 Sans cesse loin de moi je me sens emporté.
 Je veux , & ne veux plus ; je crains ce que j'exige ,
 Et fais tout... pour hâter un hymen qui m'afflige.
 Je souffre , & j'en rougis... qui me l'eût dit, qu'un jour
 Tout le plan de ma vie échoueroit par l'amour ?
 Oui, j'aime avec fureur. Quel trouble, quelle guerre,
 Quand c'est l'ame qui lutte avec le caractère !
 (*Du ton le plus décidé.*)
 Lui seul doit triompher... rien ne me changera.

SCÈNE VIII.

TERVILLE, LAFLEUR, *qui est
 entré sur la fin du monologue.*

TERVILLE.

EH bien ? quel soin t'amène , & que faisais-tu là ?

LAFLEUR.

Monsieur peut deviner l'objet de ma visite.

TERVILLE.

Dépêche : allons.

LAFLEUR.

Souffrez... l'occasion invite !...

TERVILLE.

De quoi donc s'agit-il ?

LE CÉLIBATAIRE,
L A F L E U R.

Mais de l'hymen prochain ;
De Julie aujourd'hui Verseuil reçoit la main.

T E R V I L L E.

Aujourd'hui !

L A F L E U R.

Dans ces lieux il n'est bruit d'autre chose,
(*en tremblant.*)

Et c'est vous, Monsieur, qui... permettez donc que j'ose
Franchir le même pas à son exemple.

T E R V I L L E, (*furieux.*)

Non.

Non, Monsieur le coquin, vous resterez garçon.

Il sort, & Lafleur suit.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

NÉRINE, LAFLEUR, *l'air consterné.*

LAFLEUR.

OUI, la noce est au diable, il n'est plus d'espérance ;
 Il me met de moitié dans son indépendance,
 Et, comme il parle haut, il m'a déterminé.
 C'est fait ; au célibat me voilà condamné.

NÉRINE, (*après un silence.*)

Tu peux en revenir, & malgré moi j'espère ;
 Car l'hymen de Verseuil n'a pas l'air de se faire.
 Julie est renfermée, elle est seule, elle écrit,
 Montbriffon est rêveur, Saingérans perd l'esprit.
 Il se démène, il jure, on se regarde, on cause,
 On ya... ce mouvement cache encor quelque chose.

LAFLEUR.

Quoi qu'il en soit, mon maître, au milieu du fracas,
 Est fixe en ses vœux, il n'en démordra pas.
 Et voilà ce que c'est que la philosophie !
 J'en suis pour mon amour.

NÉRINE.

Ainsi donc, pour la vie,

Tu renonces à moi ?

L A F L E U R.

Ne va pas m'attendrir.

N É R I N E.

Mais. . . .

L A F L E U R.

Respecte mon plan, & songe à m'aguérir.

N É R I N E.

Ton plan est de m'aimer, laisse-là ta folie.

D'abord le célibat est mon antipathie,

Je n'en vois pas le fin. N'avons-nous pas un cœur ?

A quoi pensai-je aussi d'aimer Monsieur Lafleur ?

Un esprit fort !

L A F L E U R.

Mais oui.

N É R I N E.

Je ris de ta grimace :

Çà, point de tems perdu : voyons ce qui se passe,

Et défais-toi, sur-tout, de tes airs importans..

Si tu n'oses parler, observe, écoute, entends.

L'état d'incertitude est un état funeste ;

Et, par ce que je fais, on peut savoir le reste.

*Stingérans & Terville entrent ; Lafleur montre**Nérine à son Maître, qui le repousse avec humeur.**Les Va'ets sortent.*

SCÈNE II.

SAINGÉRANS, TERVILLE.

SAINGÉRANS, (*furieux.*)

LE moyen de s'attendre à ces accidens-là ?
Je suis bien avancé. . . les neveux ! les voilà !
Moi ! qui la croyois veuve !

TERVILLE.

Expliquez-vous.

SAINGÉRANS.

Le traître !

TERVILLE.

Qui donc ?

SAINGÉRANS.

Qui ? qui ? Verseuil.

TERVILLE.

J'apprends à le connoître.

Son hymen avançoit, il paroissoit conclu,
Et Monsieur s'y refuse après l'avoir voulu.

SAINGÉRANS.

Quoi ! quel hymen ?

TERVILLE.

Eh ! mais , vous le savez de reste.

SAINGÉRANS.

Et vous ne savez rien ; la chose est manifeste ,
Dans ces secrets , enfin , foyez initié.
Depuis plus de six mois Verseuil est marié.

L vj

T E R V I L L E.

Lui ! quel conte ! à qui donc ?

S A I N G É R A N S.

J'en enrage dans l'ame.

A celle justement que je voulois pour femme. . .

A la veuve.

T E R V I L L E.

Propos !

S A I N G É R A N S.

Oui : propos est fort bon.

T E R V I L L E.

Vous ne plaisantez pas ?

S A I N G É R A N S.

Eh ! non, vous dis-je, non.

T E R V I L L E.

Quoi ! comment ? . . & Verfeuil m'en a fait un mystère ?

S A I N G É R A N S.

Vous êtes seul, dit-il, coupable en cette affaire.

Votre indiscretion malgré lui l'engagea ;

Fort bien ! vous mariez ceux qui le sont déjà.

T E R V I L L E, (*avec l'expression du regret.*)

Verfeuil est marié ! qu'ai-je fait ? & Julie. . .

Et son amour trompé qui peut troubler sa vie !

Ce qu'elle aime, est hélas ! dans un autre lien !

Quel tourment pour son cœur ! quel remords pour le mien !

Verfeuil est marié ! je n'y puis rien comprendre. . . .

Et, sans vous emporter, vous avez pu l'apprendre !

S A I N G É R A N S.

Je ne dis point cela. J'ai crié, j'ai tonné,
Et puis, le pathétique... & puis, j'ai pardonné.

T E R V I L L E.

Ah! contre mon bonheur je vois que tout conspire.

S A I N G É R A N S.

Contre le mien plutôt.

T E R V I L L E, (*troublé.*)

Voyons : qu'aurai-je à dire ?

Quand Montbriffon...

S A I N G É R A N S.

Bel embarras, vraiment !

Parbleu, vous conterez le fait tout simplement.

T E R V I L L E.

Saingérons, écoutez : prenons un parti sage.

On peut, si vous voulez, casser ce mariage.

S A I N G É R A N S.

Le casse qui voudra : car, s'il faut parler net,
Je crois, au fond du cœur, que Verseuil a bien fait ;
Et je veux, pour mon compte, imiter sa folie.

T E R V I L L E, (*avec humeur.*)

Vous ! encor ?

S A I N G É R A N S.

Mon espoir se rabat sur Julie.

Vous, qui savez si bien faire épouser les gens,
Je compte, mon très-cher, sur vos soins diligents.
Ce choix vaut encor mieux pour moi que la Marquise.
Ma tendresse en ces nœuds sera moins compromise :

Quand d'un premier époux on regrette le ton,
Un autre perd souvent à la comparaison.

Et. . . .

TERVILLE, (*toujours avec humeur.*)

Les vapeurs d'hymen à coup sûr vous égarent.

S A I N G É R A N S.

Point du tout, & mes feux aujourd'hui se déclarent.

TERVILLE.

Mais vous extravaguez. . . laissez-là ce projet.

S A I N G É R A N S.

Je n'extravague point, & suivrai mon objet.

TERVILLE, (*avec encore plus de vivacité.*)

Il vous échappera. . . vous y serez sensible,

Et ce qui n'est qu'un jeu vous deviendra pénible.

Au tems plus fort que nous il faut savoir céder,

Et renoncer aux droits qu'on ne peut plus garder.

S A I N G É R A N S.

Le tems, toujours le tems! trêve à ce verbiage.

Que vous importe à vous, paisible personnage,

A vous, beau raisonneur?

(*il souffe.*)

TERVILLE.

Modérez ce courroux.

Vous voyez, la colère allume encor la toux.

S A I N G É R A N S, (*tombant sur un siège avec
l'air oppressé.*)

Ah! ne me parlez point d'un vieux Célibataire :

Tout s'en détache enfin, & rien ne lui prospère.

j'avois une femme, un état, des enfans,
 prétendrois encore à quelques doux instans.
 assemblant près de moi tout ce que le cœur aime,
 serois des heureux, je le serois moi-même,
 n'irois point au loin, dans mes tristes loisirs,
 tendre mon bonheur & quelques faux plaisirs.
 l'abandon, les rebuts, la vague inquiétude,
 et cette noire humeur qui suit la solitude,
 lui; voilà, tôt ou tard, les profits d'un garçon:
 l'en crois l'expérience, & . . . plus que la raison.
 Même sort vous attend; un jour viendra, je gage,
 où vous serez bien sot d'avoir été si sage.

T E R V I L L E, (*avec chaleur.*)

Le jour ne viendra point. Secret rare & plaisant!
 rendre heureux l'avenir par les maux du présent?
 Vous avez de l'humeur, & l'humeur exagère.
 En quoi donc, juste ciel! l'hymen peut-il vous plaire?
 Loin de les affoiblir, il accroît nos malheurs.
 Pour échapper au sort, pour tromper ses rigueurs,
 Il ne faut point sur nous lui donner trop de prise;
 Seul, on pare ses coups, ou bien, on les méprise;
 Mais, aux fers que je crains s'est-on abandonné?
 C'est doublement alors qu'on est infortuné.

S A I N G É R A N S, (*en colère.*)

Pourquoi donc à Verfeuil destiniez-vous Julie?

T E R V I L L E.

Chacun a sa morale & suit sa fantaisie;
 La sienne est pour l'hymen; on peut le présumer,

D'après les nœuds secrets qu'il lui plut de former.
Mais vous, homme de sens.

S A I N G É R A N S.

Tout ceci me dérouta.

Mes principes par-là sont dérangés sans doute.

Oh ! ma foi, ce n'est pas l'instant d'y revenir.

Il me faut une femme, & je veux l'obtenir.

Dans ce ferme dessein, vous m'aidez, j'espère ;

Et, si je n'obtiens rien, si le sort m'est contraire,

Le public en dira morbleu ce qu'il voudra. . . .

Mais, il ne dira rien, & tout réussira.

T E R V I L L E.

Adieu. Chez Montbriffon voudrez-vous bien m'attendre ?

S A I N G É R A N S.

Volontiers. . . . aussi bien. . . . il s'agit de s'entendre.

S C E N E I I I.

S A I N G É R A N S, (*seul.*)

IL se trouble aisément l'honnête Montbriffon ;

Je saurai le calmer ; car, j'ai cela de bon,

Tout s'arrange avec moi. Sa pupille s'avance ;

Disposons-la. . . Du cœur j'ai quelque intelligence. . .



S C E N E I V.

J U L I E , S A I N G É R A N S .

S A I N G É R A N S .

V O U S rêvez , bel enfant !

J U L I E , (*une lettre à la main.*)

Eh ! quoi ? c'est vous , Monsieur ;

Je ne vous voyois pas , & vous m'avez fait peur.

S A I N G É R A N S .

Oui-dà ; rassurez-vous & comptez sur mon zèle.

L'ardeur de vous servir est assez naturelle.

Hem ! vous en convenez ? moi , j'en conviens aussi.

Tout exprès pour cela , le sort m'amène ici ,

Et votre cœur , d'après ce que je me propose ,

Aux révolutions gagnera quelque chose.

Je vais tout préparer , je le veux & j'y cours.

Oh ! je ne prétends pas vous effrayer toujours ,

Et . . . suffit . . . vous verrez que l'on peut encor plaire.

(*d part.*)

Elle est parbleu jolie , & c'est bien mon affaire.

(*Il sort.*)

S C E N E V.

J U L I E , (*seule.*)

Q U E dit-il ? Que veut-il ? Rien pour moi n'est changé.

On m'évite , on se tait , & ce cœur affligé . . .

Pour tromper ma douleur, la Marquise a beau faire ;
 Au reproche, aux tourmens, rien ne peut me soustraire.
 Et j'ai pu feindre ! ô ciel ! . . . je sens mes pleurs couler.
 Quand Montbrisson saura . . . je n'ose lui parler ,
 Et ce billet funeste , arrosé de mes larmes ,
 Va d'un si triste aveu m'épargner les alarmes.
 Bienfaiteur adoré, souffre ces vœux cruels ! . . .
 Le quitter ! moi ! pour prix de ses soins paternels !
 Toujours, comme sa fille, il aima sa pupille.
 Voudrois-je, en l'affligeant, ressembler à Terville ?
 Malheureuse ! quel nom m'échappe malgré-moi ?
 Le charme qu'il m'inspire augmente mon effroi.
 Terville ! ah ! Dieu ! l'ingrat ! . . . combien je l'aime encore !
 Ah ! mourons, loin de lui, d'un chagrin qu'il ignore.
 S'il le savoit . . . peut-être . . . où suis-je ! qu'ai-je dit ? . . .
 Avant de l'envoyer, relifons cet écrit.

(Elle relit la lettre qu'elle tenoit en entrant.)

SCENE VI.

MONTBRISSON, JULIE.

MONTBRISSON, (*sans voir Julie, & sans en être vu.*)

DE Verfeuil que j'estime, & qui m'avoit su plaire,
 A peine je conçois la démarche légère.
 Que dis-je ? il n'est pour rien dans un pareil projet ;
 Lui-même en a souffert, & Terville a tout fait.
 Mon neveu devient fou.

JULIE, (*l'apercevant.*)

Ciel ! Montbrisson.

MONTBRISSON.

Julie,

qu'est-ce que vous lisez ?

JULIE.

Monfieur. . . .

MONTBRISSON.

Mais, mon amie,

vos larmes ont coulé.

JULIE, (*d part.*)

Souffrez. . . . Quel entretien !

MONTBRISSON.

Vous ne m'aimez donc plus ? Vous ne me dites rien ! . .
 Quel chagrin avez-vous ?

JULIE, (*voulant se retirer.*)

Si vous daigniez permettre. . . .

MONTBRISSON.

Non : demeurez. . . .

JULIE.

Hélas !

MONTBRISSON.

Quelle est donc cette lettre ?

A qui s'adresse-t-elle ?

JULIE, (*troublée.*)

A vous.

MONTBRISSON.

A moi ! donnez.

JULIE.

Je ne puis.

MONTBRISSON, (*saisissant la lettre.*)

Je le veux.

JULIE, (*se jettant à ses genoux.*)

Ah! Monsieur, pardonnez.

La grace que du moins j'implore avec instance,
C'est que vous voudrez-bien la lire en mon absence.

MONTBRISSON.

Tout ce que tu voudras; oui, je te le promets.

JULIE, (*ferrant & baisant la main de Montbrisson.*)

Je vais. . . .

MONTBRISSON.

Julie!

JULIE.

Adieu... . vous saurez mes secrets.

SCENE VII.

MONTBRISSON *seul, lisant la lettre de Julie.*

- » UN cloître va cacher mon infortune affreuse.
 » Je ne puis plus, Monsieur, jouir de vos bienfaits;
 » Mais au fond de mon cœur ils ne mourront jamais.
 » Puisse finir bientôt une vie odieuse!
 » Terville... (je rougis d'avoir pu le nommer),
 » Votre neveu, Terville... il a su me charmer;
 » Je vous avouerai tout, votre ame est généreuse;
 » Je l'aime; & vous savez que, lorsqu'on peut l'aimer,
 » Il faut vivre coupable, ou mourir malheureuse.»

MONTBRISSON.

Qu'ai-je lu ! Dieu ! mes pleurs inondent ce papier.

(Il appelle. Un Laquais vient.

Quelqu'un?... cherchez Terville, il faut me l'envoyer.

(seul.)

Quel malheureux travers ! en voilà donc la suite !

Julie ! ah ! dans quel piège un ingrat t'a conduite !

Touchante vérité, répands sur mes discours,

Ce charme impérieux qui défarme toujours ;

Eclaire mon neveu, laisse-le sans défense !

Il entendra ta voix, c'est ma seule éloquence.

SCÈNE VIII.

MONTBRISSON, TERVILLE.

MONTBRISSON, (l'air ému.)

TERVILLE !

T E R V I L L E.

Je fais tout... vos sens sont agités ?

M O N T B R I S S O N.

Ils le sont, il est vrai.

T E R V I L L E.

C'est Verseuil.

M O N T B R I S S O N.

Ecoutez.

Je dois sur vous encor, tout m'y force & m'en presse,
Essayer aujourd'hui les droits de ma tendresse.

LE CÉLIBATAIRE,
T E R V I L L E.

Quoi !

MONTBRISSON, (*lui saisissant la main.*)

Tenez-vous toujours au funeste parti

Où vous étiez fixé ?

T E R V I L L E.

Laissons.

MONTBRISSON.

Répondez.

T E R V I L L E.

Oui.

Je veux agir , penser , sentir à ma manière.

Enfin... vivre pour moi... d'où vient votre colère ?

MONTBRISSON, (*avec indignation.*)

Où donc as-tu puisé ces principes affreux ,

Garants d'un esprit faux & d'un cœur malheureux ?

Moi; toujours moi ! quel mot ! quelle philosophie !

Quels hommes as-tu vus ? Telle est donc la *manière*

De ces sophistes vains , ces adroits imposteurs ,

De la société hardis législateurs ,

Qui , d'orgueil enivrés , feignent , dans leurs systèmes ,

D'aimer le genre humain, pour n'aimer rien qu'eux-mêmes ;

Dont l'aride sagesse en impose aujourd'hui ,

Et qui n'ont su jamais exister dans autrui ?

Voilà de leur morale ! apprends que l'Egoïste

Est , & sera toujours le mortel le plus triste ,

Sur-tout le plus cruel... Dis , dis , quel est son frein ?

T E R V I L L E.

L'honneur.

MONTBRISSON, (*l'interrompant vivement.*)

C'est un grand mot dont il s'étaie en vain.

Nomme-moi ses rapports; en a-t-il? il végète
 Dans un monde étranger où le hasard le jette.
 Que fait-il à l'armée, au barreau, dans ses champs?
 Il glace ses amis, révolte ses parens;
 Sa vie est un scandale, & sa mort salutaire
 N'enlève, en le frappant, qu'une charge à la tette.
 D'un repentir tardif épargne-toi l'affront:
 Regarde Saingérans, ses regrets t'instruiront.
 Souffrant, abandonné, martyr de son système,
 Son inutilité l'épouvante lui-même. . . .
 Crains un tel sort, rougis de languir sans lien,
 Reprends l'esprit, les vœux, le cœur d'un citoyen.

T E R V I L L E.

Citoyen? je le suis. Pour l'hymen, je le brave;
 J'ai la prétention de n'être point esclave.

M O N T B R I S S O N.

Tu l'es de ton système & de ton préjugé.
 Va, c'est le même effet, le nom seul est changé.

T E R V I L L E.

Le mariage ainsi vous semble un joug utile?

M O N T B R I S S O N.

Il produit peu de mal; des biens, il en fait mille.

T E R V I L L E.

C'en est trop! regardez, c'est tout ce que je veux.
 Sur la société jetez enfin les yeux.
 Considérez, Monsieur, les malheurs qu'il entraîne.
 Combien d'infortunés ont pleuré sur sa chaîne!

Voyez de tous côtés les scandaleux éclats ,
 (Je ne dis rien des maux que l'on n'aperçoit pas.)
 Quels motifs parmi nous règlent les mariages ?
 L'orgueil, l'intérêt vil , quelques vains avantages ;
 Et qu'attendre d'un cœur , s'engageant sans attrait,
 Dans un âge , où promettre est... au moins indiscret.
 Dans ces arrangemens si froids , si légitimes ,
 Nous sommes , tour-à-tour, oppresseurs & victimes.
 Delà , tant de Beautés que l'on voue aux douleurs ,
 Qui perdent leur jeunesse , & vont perdre leurs mœurs ;
 Les enfans égarés par l'exemple des pères ,
 Les regrets , le désordre & l'opprobre des mères ,
 Les maris bafoués , & même par des fots ,
 Des noms d'époux traînés dans tous les Tribunaux ,
 La femme qu'on accable après l'avoir vendue ,
 Et que la loi renferme après l'avoir perdue :
 Celle qui , d'un jaloux redoutant l'œil vengeur ,
 Craint jusqu'à sa pensée , & l'enferme en son cœur ;
 Celle enfin qui , suivant un charme involontaire ,
 Cherche confusément l'objet qui doit lui plaire.
 Voyez quelle est la fin même des plus prudens ,
 Des séparations au bout de quarante ans ,
 Mille soucis secrets , d'éternelles alarmes ,
 Les affronts , le mépris , le malheur & les larmes...
 Voilà pourtant , voilà l'effet le plus commun
 D'un nœud souvent horrible , & toujours importun.

MONTBRISON.

Eh bien ! à qui s'en prendre ? à ces hommes volages ,
 Corrupteurs déguisés sous le titre de sages ,

Qui,

corrupteurs déguifés fous le titre de fages ;
qui , détachés de tout , n'ont que des vœux diftraits ,
enfant , penfent toujours , & ne fentent jamais ,
garant la beauté trop fimple & trop crédule ,
qui peignent le devoir des traits du ridicule ,
e font de la tromper un honneur inhumain ,
Et s'emparent du cœur , quand un autre a la main ;
A ces fourbes brillans , qui , fiers & sûrs de nuire ,
Sans ame pour aimer , ont un art pour féduire ,
Et , vainqueurs plus ingrats qu'ils ne furent heureux ,
Ne laiffent que les pleurs & la honte après eux ?
Telle & telle en ont fait les funeftes épreuves :
Mais des exceptions ne font jamais des preuves.
Vois , pour quelques abus à l'hymen reprochés ,
Sous font voile , combien d'avantages cachés !
La naïve beauté que pare la décence ,
Dans le fein du bonheur gardant fon innocence ;
L'échange pur des cœurs , les mutuels defirs ,
Douce communauté des foins & des plaifirs ,
Fidèle épanchement des larmes folitaires ,
Sacrifices touchans & toujours volontaires ;
Les careffes d'un fils , fes jeux & fes progrès ,
Et l'efpoir de renaître en de vivans portraits. . .
Voilà quel fut un tems mon fortuné partage ;
Voilà de mon hymen l'attendriffante image.
Que parles-tu de bruit , de fcaudaleux éclats ?
Paisible & recueilli , le bonheur n'en fait pas ;
Combien j'en ai joui ! comme les deftinées ,
Au rapides infans faifoient fuir mes années ?

Oui , vous fûtes heureux , je le fais , je le croi ;
 Mais , ce bonheur passé parle aujourd'hui pour moi.
 Où sont-ils ces transports , ces touchans sacrifices ,
 D'un lien qui n'est plus passagères délices ?
 Que vous en reste-t-il ?

MONTBRISSON , (avec le cri de la douleur.)

Il est vrai , je perdis

Tout ce qui me fut cher , mon épouse & mon fils :
 Mais j'aime mieux ces pleurs , ce souvenir si tendre ,
 Ces tributs douloureux que je dois à leur cendre ;
 Tous ces déchiremens d'un cœur bien pénétré ,
 Revolant vers le bien qu'il avoit adoré ;
 Oui , je les aime mieux que le bonheur frivole
 D'un cœur que rien n'émeut , & que l'orgueil isole.
 La nature a des maux qu'il faut savoir chérir.
 La peine qu'elle cause est encore un plaisir.

T E R V I L L E.

Beau prestige! . . .

MONTBRISSON.

Ah! barbare! entre sous la chaumière
 Où vit l'infortuné qui laboure la terre ,
 Expiant notre luxe , existant pour souffrir ,
 Environné d'enfans , qu'à peine il peut nourrir.
 Sous le prétexte faux d'une pitié cruelle ,
 Arrache de son sein sa compagne fidelle ,
 Qui l'aide chaque jour par des efforts nouveaux ,
 Et dont l'amour au moins l'encourage aux travaux . . .
 Ses cris te répondront ; tu verras ses alarmes.

il ardent de fureur & noyé dans les larmes ,
 e disputera ce malheureux trésor ,
 tu voudrois , hélas ! qu'on lui ravît encor ;
 succombant toi-même à sa juste colère ,
 connoîtras le cœur d'un époux & d'un père . . .
 restes interdit ! mon cher Terville , eh ! quoi ?
 s tableaux aussi vrais ne peuvent rien sur toi ?

(après un silence .)

J'aurai t'accabler , je saurai te confondre.

T E R V I L L E .

mais , & puisqu'il faut . . .

M O N T B R I S S O N .

Attends pour me répondre.

oyons : que dirois-tu , si ta funeste erreur
 ondamnoit à la honte , & livroit au malheur
 in être intéressant , doux , sensible , estimable ,
 in objet vertueux , que tu rendrais coupable ,
 Qui rougiroit toujours , loin de toi retenu ,
 De prononcer ton nom , & de t'avoir connu ;
 Qui verroit dans les pleurs s'éclipser sa jeunesse ,
 Détesteroit son sort , maudiroit sa tendresse ,
 Voudroit fuir tes regards , loin de toi s'exiler ,
 Et que tu n'aurois plus l'espoir de consoler ?

T E R V I L L E , (avec la plus grande agitation ,)

Qu'osez-vous supposer ? ah ! c'est moi , c'est moi-même
 Qui veux fuir , qui frémis de mon désordre extrême . . .
 Apprenez mes tourmens , & concevez-les tous !
 J'immole avec regret le penchant le plus doux ;
 J'excite mon courage , & chaque effort me blesse ;

M ij

Même en la surmontant, je chéris ma foiblesse...

Oui, j'adore Julie, &, dans ce triste jour,

C'est l'effroi d'un lien qui m'arrache à l'amour.

MONTBRISSON, (*avec indignation.*)

Qu'entends-je ? & tu pouvois !.. & ton horrible zèle...

Tu crois peut-être encor qu'un autre est aimé d'elle ?

T E R V I L L E.

Ciel ! & c'est sur ma foi que son cœur s'est livré.

M O N T B R I S S O N.

C'en est trop !

T E R V I L L E.

Je crains tout.

M O N T B R I S S O N.

Tu crains d'être éclairé.

Convien~~s~~-en ; sors enfin d'une erreur volontaire.

T E R V I L L E.

Je fais, Monsieur, je fais ce qu'il me reste à faire,

Et je vais. . . .

M O N T B R I S S O N.

Demeurez. . . .

T E R V I L L E.

Je n'écoute plus rien.

M O N T B R I S S O N.

Détruis donc à-la-fois ton bonheur & le mien.

T E R V I L L E.

Je connois mes devoirs. . . .

M O N T B R I S S O N.

Non, ton cœur les oublie.

T E R V I L L E .

Je pars, mais mon amour laisse un père à Julie.

MONTBRISSON, (*lui donnant la lettre de Julie.*)

Hé bien! pars, pars, mais lis.

T E R V I L L E , (*prenant la lettre & y jetant les yeux.*)

Est-il vrai?.. justes Cieux

(*Il lit.*)

(*Il lit.*)

Un cloître... je frémis... Terville... ah! malheureux

(*Il lit.*)

Il a su me charmer... votre ame est généreuse...

(*D'une voix étouffée.*)

Il faut vivre coupable... ou mourir malheureuse.

MONTBRISSON.

Terville!...

T E R V I L L E .

Laissez-moi. . . .

MONTBRISSON.

Terville!

T E R V I L L E .

O trouble affreux!

MONTBRISSON.

Je triomphe... des pleurs échappent de ses yeux.

*Ici entrent Mad. de Verfeuil & Julie, qui veut fuir
en voyant Terville.*



SCÈNE IX.

Mad. DE VERSEUIL & JULIE dans le fond
du Théâtre.

LES MÊMES; TERVILLE sur le devant de la
Scène, toujours, les yeux attachés sur le billet.

MONTBRISSON, (en appercevant Julie &
allant à elle.)

APPROCHE. . . . de crains rien.

JULIE, (résistant.)

Monsieur. . . .

MONTBRISSON.

Sois plus tranquille.

(Il regarde la Marquise qui lui indique par un geste
que Julie est instruite de tout.)

TERVILLE.

C'est elle !

JULIE, (s'approchant & jetant un cri.)

Mon billet dans les mains de Terville !

(à Montbrisson.) (Tombant dans les bras de Mad.
de Verseuil.)

Vous me trahissiez ! Vous ! je n'y survivrai pas.

TERVILLE.

Que vois-je ?

MONTBRISSON.

Ton ouvrage.

T E R V I L L E.

Ah! c'est trop de combats.

(Il tombe aux pieds de Julie.)

Mon ame déchirée. . . . Ecoutez-moi, Julie.

M O N T B R I S S O N.

Ciel!

J U L I E.

Terville!

Mad. D E V E R S E U T E.

A vos pieds!

T E R V I L L E.

Il vous offre sa vie.

J U L I E.

N'est-ce qu'un songe?

T E R V I L L E.

Non : c'est Terville confus ,

Qui fut barbare , hélas ! . . . qui ne le sera plus ,
 Détrompé par l'amour & par la vertu même ,
 Terville repentant , qui rougit , qui vous aime ,
 Qui vous aimera toujours : oui , même en vous cédant ,
 Je brûlois , malgré moi , du feu le plus ardent .
 Jaloux , désespéré , j'idolâtrois vos charmes .
 Jugez de mes remords , lorsque j'ai vu vos larmes !
 Je renais . . . vous venez de me créer un cœur ,
 Et vous m'avez rendu tous mes droits au bonheur .
 Je ne raisonne plus , je suis tout à l'ivresse ,
 A l'orgueil de vous plaire , aux feins de ma tendresse .
 Dans des principes faux je m'étois engagé ;
 Le sentiment m'éclaire , & seul m'a corrigé .

Je ne fais où je suis.... qu'ai-je entendu ? Madame...

(*A Terville.*)

Ah! cruel... Dieu! quel poids est de moins sur mon ame

(*à Montbriffon en se jetant dans ses bras.*)

Je sens mieux en ce jour le prix de vos bontés ;

Mon père manque seul à mes félicités.

Mais quoi! quel trouble encor se mêle à leurs délices!

(*à Terville.*)

Je veux des retours vrais, & non des sacrifices.

Si le regret succède à ces vœux du moment ,

Et mes premiers destins j'aime mieux le tourment.

Tout que je sois à vous, soyons tout l'un pour l'autre.

Sentirois-je un bonheur qui pourroit nuire au vôtre!

TERVILLE, (*avec transport.*)

Ah! croyez à l'amour que je vous ai juré ;

Je ne regrette rien que d'avoir différé.

Mad. DE VERSEUIL à Julie.

Il déteste ses torts.

JULIE, (*embrassant Mad. de Versueil.*)

Et moi, je les oublie.

*Terville retombe aux pieds de Julie, & lui baise
la main avec transport.*



SCÈNE X.

Les mêmes; VERSEUIL, SAINGÉRANS,
NÉRINE & LA FLEUR.

SAINGÉRANS, (*appercévant Terville aux
genoux de Julie.*)

BON ! ne voilà-t-il pas qu'il en veut à Julie ?

T E R V I L L E.

Je l'adore ! . . .

N É R I N E.

Vivat !

M O N T R I S S O N, (*ferrant son neveu dans
ses bras.*)

Vien, mon cher neveu, vien.

Redevient sensible, il ne te manque rien.

T E R V I L L E, (*s'approchant en riant de Madame
de Verseuil.*)

Madame. . . .

Mad. D E V E R S E U I L.

Eh ! oui, j'entends.

T E R V I L L E à Verseuil.

Pardonnons l'un à l'autre.

V E R S E U I L.

Jouis de ton bonheur.

T E R V I L L E, (*regardant M. & Mad. de Verseuil.*)
Il s'accroît par le vôtre.

Je vois , qu'excepté moi , tout le monde est heureux.

N É R I N E.

Rien n'est plus consolant.

T E R V I L L E , (*à Lafleur , qui s'approche
d'un air suppliant.*)

Je fais ce que tu veux.

Epouse : j'étois fou , n'imite pas ton Maître.

Dépendant , enchaîné , j'ai du plaisir à l'être.

Je vais tout réparer , & prouver hautement

Qu'on peut être mari , sans cesser d'être amant.

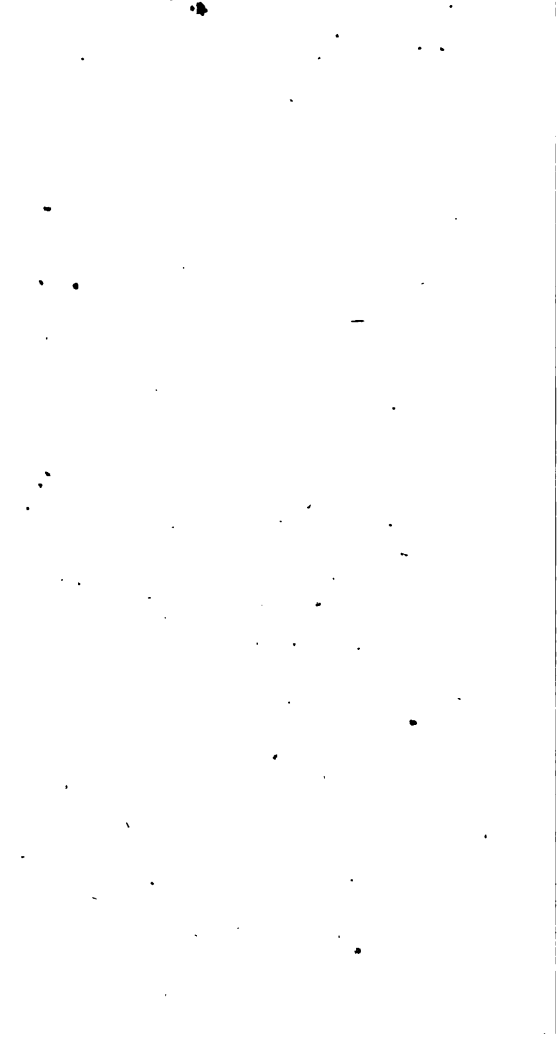
Fin du cinquième & dernier Acte.

T A B L E

De ce qui est contenu dans ce Volume.

P R É C I S sur la vie de M. Dorat.	
Epître à Madame la Dauphine, aujourd'hui Reine de France.	iiij
Régulus, Tragédie.	7
Vers présentés à Madame la Dauphine, le jour qu'elle vint à la Comédie Françoisse sans être annoncée.	56
Vers présentés au Roi, après la représentation de la Feinte par Amour, à Choisy.	57
La Feinte par Amour, Comédie.	59
Epître dédicatoire à la Reine.	129
Lettre qui indique les changemens que l'on a faits dans la Comédie du Célibataire, & dans laquelle on tâche de répondre à quelques objections.	131
Le Célibataire, Comédie.	145

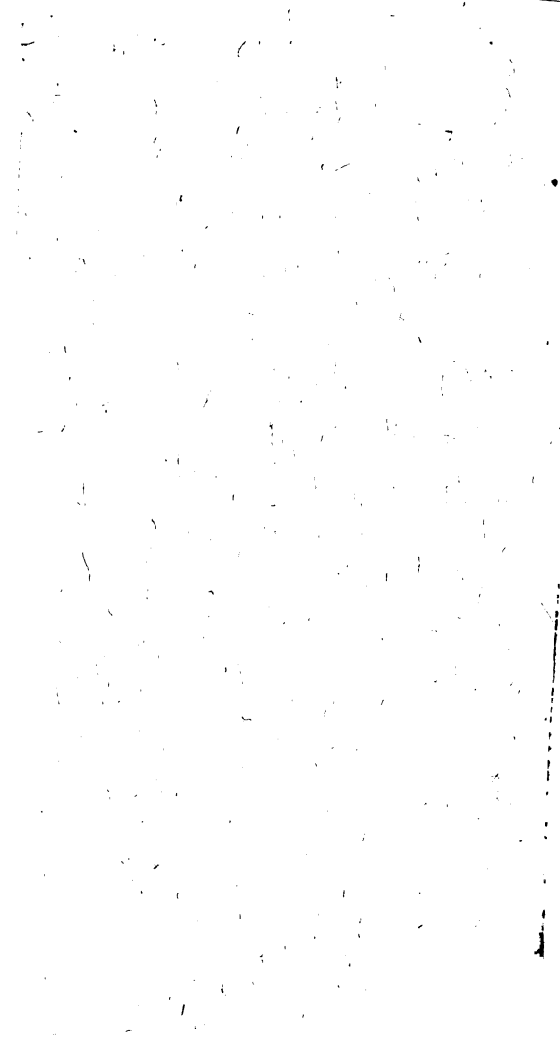
Fin de la Table du Tome premier.





△ 4/20
NS







DEC 3 1927



